

Université de Montréal

La guerre à Noël, un discours historico-polémique

Par

Maxime Carignan

Département de science politique

Faculté des arts et sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de
maîtrise (M. Sc.) en science politique

31 mai 2024

© Maxime Carignan, 2024

Université de Montréal

Département de science politique, Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé

La guerre à Noël, un discours historico-polémique

Présenté par

Maxime Carignan

A été évalué(e) par un jury composé des personnes suivantes

Charles Blattberg

Président-rapporteur

Augustin Simard

Directeur de recherche

Laurent McFalls

Membre du jury

Résumé

Ce mémoire propose une analyse critique du discours de la *War on Christmas* et, plus largement, de celui des *culture wars*. En mobilisant la caractérisation du discours historico-polémique que fait Foucault dans *Il faut défendre la société*, l'étude présentée dans ce travail vise à comprendre comment le discours de la guerre appliqué au domaine politique tend à polariser les enjeux et à radicaliser les solutions proposées. De plus, cette analyse souligne l'historiographie spécifique qui soutient ces discours des *culture wars* : celle de l'histoire des luttes pour défendre l'idéal du nationalisme chrétien, de l'Amérique glorieuse trahie et souillée et de l'âge d'or vers lequel on cherche à retourner. Le discours de la *War on Christmas* est examiné au travers des allocutions du polémiste Bill O'Reilly et du président Trump. Plus spécifiquement, ce mémoire cherche à mettre en lumière l'importance de l'aspect métaphorique et performatif de ce type de discours, deux dimensions qui permettent de comprendre pleinement l'influence qu'il exerce sur le monde sociopolitique.

Mots-clés : War on Christmas, Guerre à Noël, Culture Wars, Foucault, discours polémique, métaphore de la guerre, discours performatif.

Abstract

This master's thesis offers a critical analysis of the War on Christmas discourse and, more broadly, of the culture wars. By mobilizing the characterization of the historical-polemical discourse that Foucault makes in *Il faut défendre la société*, this study seeks to understand how the war discourse applied to politics tends to polarize the issues and radicalise the proposed solutions. Moreover, this analysis underlines the specific historiographical basis of the culture wars discourse: the history of the struggle to defend the ideal of Christian Nationalism which forms the basis of a mythical Glorious America, betrayed and defiled, and that of a gone Golden Age which we try to reclaim. The War on Christmas discourse is studied through the speeches of the polemist Bill O'Reilly and of President Trump. The study presented in this thesis seeks to put forward the importance of the metaphorical and performative dimensions of this type of discourse. These two particular aspects allow a more complete understanding of the influence that this kind of speech can exert on the sociopolitical world.

Keywords : War on Christmas, culture wars, polemic discourse, performative discourse, the war metaphor in political discourse.

Table des matières

Résumé.....	3
Abstract.....	4
Table des matières.....	5
Liste des tableaux.....	7
Remerciements.....	8
Chapitre 1 – Présentation du projet.....	9
Survol de la littérature portant sur les <i>culture wars</i>	9
Méthodologie.....	13
Structure du mémoire.....	17
Chapitre 2 – Caractéristiques du discours historico-polémique.....	19
Généalogie du discours historico-polémique.....	19
Caractéristiques du discours historico-polémique.....	29
Chapitre 3 – Les <i>culture wars</i> , discours historico-polémique?.....	43
James D. Hunter et la lutte pour la définition de l’Amérique.....	43
Daniel T. Rodgers et l’Âge de la fracture.....	48
Hartman et la guerre pour l’âme de l’Amérique.....	52
Huntington et le choc des civilisations.....	57
Les trois dimensions du discours des <i>culture wars</i>	60
Analyse critique et généalogique du discours des <i>culture wars</i>	69
Chapitre 4 – Les <i>culture wars</i> au 21 ^e siècle et le cas de la War on Christmas.....	71
La tendance polémique du discours politique contemporain.....	71
Le premier général de la guerre à Noël.....	73

Trump, le sauveur de Noël	79
La guerre à Noël, continuation du discours historico-polémique	88
Chapitre 5 – Conclusion et réflexions	97
Réflexions	99
Références bibliographiques.....	102

Liste des tableaux

Tableau 1. –	Typologie des discours historico-polémiques et juridico-institutionnels42
---------------------	---

Remerciements

Je tiens à remercier ma famille pour leur soutien tout au long de mes études. J'ai une reconnaissance infinie pour ma conjointe Rosalie pour sa patience et ses encouragements dans mes moments de doutes. Je remercie aussi mon directeur de mémoire, Augustin Simard, sans qui ce projet n'aurait jamais abouti. Vos précieux conseils et commentaires m'ont été d'une aide inestimable. Je suis aussi particulièrement reconnaissant envers mon bon ami Akym, qui a généreusement lu et annoté mon travail. À vous tous, un énorme merci!

Chapitre 1 – Présentation du projet

Le discours des *culture wars* est omniprésent dans le discours public contemporain. Les champs de bataille des guerres culturelles ne cessent de se multiplier : guerre à Noël, guerre à la drogue, guerre à la pauvreté, guerre aux voitures et aux conducteurs, guerre aux piétons, guerre aux enfants et aux parents, guerre au christianisme, guerre à l'homme ou à la femme, guerre contre la liberté, etc. Comment comprendre ce phénomène? Ce mémoire propose une analyse du discours des *culture wars* afin d'en saisir les principales caractéristiques ainsi que de comprendre comment il peut influencer la sphère sociopolitique.

Pour ce faire, la résurgence des *culture wars* dans le discours politique sera étudiée au travers du cas spécifique de la *War on Christmas*. Tout d'abord, le premier chapitre fait un survol de la littérature portant sur les *culture wars* et sur la *War on Christmas*. La méthodologie utilisée dans cette analyse, inspirée de celle proposée par Foucault dans *L'ordre du discours*, sera aussi détaillée dans cette section. Ensuite, le deuxième chapitre est dédié à l'étude du courant discursif historico-polémique analysé par le même auteur dans son cours au collège de France intitulé *Il faut défendre la société*. La troisième partie de ce mémoire propose une analyse du discours des *culture wars* et cherche à vérifier s'il peut s'inscrire dans la généalogie discursive historico-polémique décrite par Foucault. Cette section a aussi pour but de distinguer ce qui caractérise ce discours. Le quatrième chapitre est une analyse des discours spécifiques de la *War on Christmas* qui a pour but de valider si le discours contemporain des *culture wars* s'établit toujours dans cette discursivité. L'étude de ce cas spécifique permet d'évaluer le discours et son impact sur la politique américaine actuelle. Finalement, une courte synthèse de ce travail, accompagnée de réflexions sur le sujet, vient conclure ce mémoire.

Survol de la littérature portant sur les *culture wars*

Le sujet des *culture wars* a généré une vaste littérature dans les trois dernières décennies. Ce phénomène est d'abord décrit par James D. Hunter (1991) dans son livre *Culture Wars, the Struggle to Define America*. L'auteur fait état d'un ensemble d'enjeux politiques qui s'inscrivent dans une guerre culturelle traversant la sphère sociopolitique de la deuxième moitié du 20e

siècle aux États-Unis. L'historien Andrew Hartman (2015) reprend et actualise cette lecture de la société américaine et propose que cette description représente bien cette époque, mais qu'elle fait maintenant partie de l'histoire de l'Amérique. Daniel T. Rodgers propose une analyse similaire de la situation sociopolitique des États-Unis de la fin du 20^e siècle, affirmant que les débats entourant les conceptions intellectuelles de la réalité ont gagné en agressivité, ce qui aurait eu pour conséquence de diriger la société américaine dans une ère de désagrégation et de fragmentation socioculturelle. Bien que l'analyse proposée dans ce mémoire fasse principalement référence aux textes des trois auteurs précédents, un survol rapide et non exhaustif des études et des analyses portant sur ce phénomène est nécessaire pour bien cerner l'objet de ce travail.

Littérature récente sur les *Culture wars*

Gagnon (2012) souligne que plusieurs chercheurs confirment que le niveau de polarisation dans la société américaine est de plus en plus élevé depuis les années 1990, ce qui appuierait la thèse de l'absence d'un consensus sur ce qui représente les fondements moraux et politiques de la nation américaine. L'étude que propose Jacoby (2014) appuie cette compréhension et montre une hétérogénéité marquée dans la définition des valeurs fondamentales américaines. L'érosion du supposé consensus culturel serait bel et bien observable depuis la fin des années 1980 et continuerait de se développer dans le nouveau millénaire. Les différentes conceptions de la culture commune se divisent selon des lignes sociopolitiques précises : l'idéologie politique de l'individu ainsi que son appartenance partisane. La religion n'est ainsi plus, pour Jacoby, un facteur explicatif important des *culture wars*.

Dombrink (2012) note que si la religion reste relativement importante dans le discours des *culture wars* au début des années 2010, les sujets particuliers qui sont mis de l'avant se réalignent selon les changements culturels de la société. Par exemple, le chercheur mentionne que l'homosexualité et le mariage de couples de même sexe sont de plus en plus acceptés par l'électorat américain, et que le discours polémique à ce sujet tend à rebuter les électeurs plutôt qu'à les rallier à la cause des conservateurs sociaux. Dodds (2012) précise que le rôle de la droite religieuse est plus complexe que ce que les analyses de Hunter et Hartman avancent. Les

revendications religieuses, dans le contexte des *culture wars*, ne proviendraient pas d'un mouvement populaire, mais seraient plutôt mises de l'avant par une tactique électorale cynique de certains politiciens républicains.

Baldassarri et Park (2020) distinguent deux tendances quant à la polarisation de la politique américaine. Les divisions partisans fortes seraient limitées aux questions économiques et de droit civil et continueraient effectivement à monter en intensité. À l'inverse, les enjeux moraux seraient moins polarisés et la société suivrait globalement une orientation de plus en plus progressive et séculière, indépendamment de l'identité partisane. Il faut cependant noter que la période d'analyse de leur étude se termine en 2016 et ne prend pas en compte l'effet que l'investiture de Trump aurait pu avoir sur cette tendance, particulièrement au niveau de l'importance de la droite religieuse au sein du Parti Républicain. Castle (2019) étudie à cet effet deux enjeux probants qui soulignent le rôle de la religion et l'évolution des positions qui se basent sur celle-ci dans l'ère de la présidence de Trump aux États-Unis : la liberté de la pratique religieuse dans l'espace public et le droit des personnes transgenres. L'auteur suggère que le niveau de polarisation élevé qui entoure ces questions les distingue comme nouveaux fronts des *culture wars*. Castle remarque que l'appartenance politique et l'identification religieuse sont toujours des facteurs importants dans la division des visions qui s'affrontent sur ces enjeux. Il souligne ainsi, contrairement à Jacoby, Baldassarri et Park, que le cadre d'analyse développé par Hunter resterait toujours d'actualité, même si les sujets précis qui sont au cœur des luttes politiques évoluent.

La littérature portant sur la polarisation de la politique américaine est aussi pertinente pour comprendre le phénomène des *culture wars*. Perry (2022) note que bien que l'effet de ce phénomène soit parfois exagéré, la polarisation continue d'augmenter en intensité, poussant les positions politiques vers les extrêmes. Le chercheur note que cette tendance peut nuire à la cohésion sociale, la confiance entre citoyens et, ultimement, à la démocratie. Le niveau de polarisation se remarque particulièrement dans la classe politique du pays : les divisions entre les partis seraient à leur plus haut niveau depuis la guerre civile américaine (Hare et Pool 2014). Le désaccord profond qui s'observe entre les formations politiques se constate aussi à l'intérieur des deux grands partis américains (Groenendyk et al., 2020). La polarisation est donc est

croissante depuis le début du siècle et s'intensifie au point qu'elle affaiblit les fondements démocratiques et les institutions sociales américaines. Heltzel et Laurin (2020) entrevoient deux possibilités face à ce phénomène : une perpétuation des divisions qui se renforcent elles-mêmes ou un essoufflement de la polarisation. En somme, la littérature récente sur la polarisation politique aux États-Unis fait état d'un niveau élevé de division dans la société américaine, ce qui tend à alimenter (voire à confirmer) le discours des *culture wars*.

Une grande partie de la littérature s'interroge donc sur l'existence des *culture wars* et sur la pertinence de cette lentille pour comprendre la nature fondamentale de la politique américaine. Plusieurs auteurs s'interrogent à savoir s'il y a bel et bien une guerre culturelle aux États-Unis et si l'analyse de Hunter représente objectivement la situation sociopolitique du pays. Certains auteurs, comme Grondin (2012), se penchent plus précisément sur l'effet du discours sur ceux qui y participent, mais le sujet reste relativement peu exploré. De plus, différentes études sont proposées pour distinguer ce qui soutient cette guerre et pour déterminer quelles sont les lignes de faille actuelles. La littérature interroge peu le discours qui entoure le sujet des *culture wars*. Il convient de préciser ici que ce mémoire ne porte pas sur cette question de l'existence de guerres culturelles aux États-Unis; il ne s'agit pas non plus de déterminer quelle description des *culture wars* décrit le mieux la réalité sociale américaine. L'un des objectifs de ce travail est de reconnaître qu'il y a un discours distinct qui diffuse cette conception de la politique américaine et d'en étudier les caractéristiques.

Littérature sur la *War on Christmas*

Si la littérature portant sur le phénomène des *culture wars* est particulièrement vaste, peu de chercheurs étudient spécifiquement le discours de la *War on Christmas*. Généralement, ce discours apparaît comme simple exemple du rôle de la religion dans le contexte des *culture wars* américaine. L'article de Emma Long (2023) se démarque à cet effet en proposant une analyse compréhensive du contexte et de la signification de la *guerre à Noël* dans le discours politique des États-Unis. En utilisant le langage de la guerre, le discours simplifie les débats sur la représentation religieuse dans la sphère publique en polarisant les positions; le sentiment d'urgence est aussi amplifié par cette métaphore belliqueuse. Long souligne aussi le caractère

double de Noël pour les Américains : elle est à la fois célébration religieuse pour les chrétiens et fête culturelle pour le grand public. La dimension religieuse ne peut tout de fois pas être complètement évacuée de la signification de Noël. Finalement, l'auteur décrit comment ce discours de la *War on Christmas* s'inscrit d'une part comme une manifestation d'un long conflit autour de l'interprétation des concepts de liberté religieuse, de liberté d'expression et de séparation de l'État et de la religion. D'autre part, il est aussi une figure importante du débat qui entoure la question du multiculturalisme aux États-Unis. Pour Long, ces enjeux, autant dans leurs dimensions politiques que juridiques, se distillent et prennent la forme du discours de la *War on Christmas*.

Méthodologie

La méthodologie qui soutient cette analyse du discours des guerres culturelles s'inspire de celle proposée et utilisée par Foucault dans une grande partie de ses travaux de recherche. L'auteur divise sa méthode en deux grands ensembles d'analyses interreliées : l'ensemble critique et l'ensemble généalogique. Le premier groupe analytique, l'ensemble critique, cherche à distinguer les différentes procédures d'exclusion du discours. L'approche généalogique porte, quant à elle, sur l'étude et la mise en lumière de la formation des conditions d'apparitions et de croissance des discours spécifiques et, surtout, de la norme qui les soutiennent. Il est possible de discerner un troisième élément important de l'analyse que Foucault fait des discours : le critère de vérité sur lequel il s'assoit. Il s'agit ici de comprendre comment et par quoi se définit la production de vérité dans un discours particulier, ce processus étant intimement lié à l'exercice du pouvoir à travers la discursivité (Foucault 1971, 62-72). À partir de ces hypothèses, Foucault suggère donc d'étudier les discours en portant une attention particulière à trois caractéristiques : les procédures d'exclusions, la généalogie du courant discursif et les critères de vérité qui le soutiennent.

Ensembles analytiques de la méthode

Cette section vise à présenter les principes d'analyse qui soutiennent l'étude du discours historico-polémique de Foucault, desquels l'analyse du discours des *culture wars* et de la *War on Christmas* présentée dans ce mémoire s'inspirera. Un premier ensemble d'analyse porte sur

les différentes formes d'exclusions d'un courant discursif, autant externes qu'internes. Il s'agit globalement de ce qui est défini comme interdit ou tabou, ce qui est permis ou non dans le discours; ce sont les critères qui établissent le privilège de la parole. Une autre forme d'exclusion qui est étudiée dans cette méthode est celle du rejet, qui définit ce qui est considéré comme nul, comme dénué de vérité ou d'importance. C'est ce qui est généralement associé à la folie ou à la déraison; c'est la parole rejetée aussitôt qu'elle est prononcée. D'autres principes de contrôle du discours raréfient le nombre de sujets parlants. Le plus visible de cette catégorie est le rituel, c'est-à-dire l'encadrement qualificatif qui définit les comportements, les caractéristiques et les circonstances exigés de l'individu qui veut parler. Ce principe agit comme un attributeur de rôle et comme cadre de ce qui est secret, de ce qui est approprié de divulguer et à qui le discours peut être dévoilé (Foucault 1971, 10-47). En d'autres mots, c'est l'encadrement qui distingue *qui* peut parler, de *quelle façon* il peut prononcer le discours et *qu'est-ce qui* peut être dit.

Un deuxième ensemble qui soutient les méthodes de recherche de Foucault se définit comme l'exercice généalogique. Dans son analyse du discours historico-polémique, cet aspect prend la forme de l'étude du savoir historique des luttes : « le couplage des connaissances érudites et des mémoires locales, couplage qui permet la constitution d'un savoir historique des luttes et l'utilisation de ce savoir dans les tactiques actuelles » (Foucault 1997, 9-10). En étudiant différentes notions dans leurs évolutions, l'auteur cherche à déceler et à comprendre les mécanismes de pouvoir qui opèrent au travers des discours et des théories qui les soutiennent. Dans cette méthode, les discours ne sont pas traités comme un long déroulement continu et homogène, mais y sont plutôt vus comme une série d'événements discontinus liés par certains éléments de régularités et de transformations. Cette approche généalogique étudie ainsi la « formation à la fois dispersée, discontinue et régulière » (Foucault 1971, 67) des discours. C'est au travers des renversements, des réactivations, de modifications et des régularités qui les lient que les courants discursifs sont analysés dans cette position méthodologique.

Le troisième ensemble d'analyse de cette étude du discours porte particulièrement sur les critères de vérité qui les soutiennent et sur la production de vérité qui en ressort. Foucault (1997, 22) pose ainsi le cadre théorique qui oriente son analyse :

« des relations de pouvoir multipliées traversent, caractérisent, constituent le corps social; elles ne peuvent pas se dissocier, ni s'établir, ni fonctionner sans une production, une accumulation, une circulation, un fonctionnement du discours vrai. Il n'y a pas d'exercice du pouvoir sans une certaine économie des discours de vérité fonctionnant dans, à partir de et à travers ce pouvoir. Nous sommes soumis par le pouvoir par la production de la vérité et nous ne pouvons exercer le pouvoir que par la production de vérité. »

La définition du vrai dans un discours s'impose en soi comme un système d'exclusion. Il y a donc un double effet de différenciation, d'une part en séparant les types d'énonciations entre ce qui peut être dit ou non, ce qui est vrai de ce qui ne l'est nécessairement pas, et d'autre part en distinguant les groupes qui respectent les règles et la vérité du discours et ceux qui les profanent. Il importe, afin de pouvoir analyser un discours, de tenter de déceler ce qui représente le critère de vérité et surtout d'étudier comment se forme et se distribue ce fondement. Le but du présent projet est d'analyser le discours des *culture wars* et spécifiquement de la *War on Christmas* dans cette optique, en intégrant ces trois aspects (critique, généalogique et épistémologique) de la méthode de Foucault.

Exigences méthodologiques

De ces thèmes de contrôle du discours, de discontinuité et de critères de vérité, Foucault distingue quatre exigences méthodologiques. Premièrement, il propose d'étudier le discours dans ces principes de raréfaction plutôt que de seulement décrire ses caractéristiques positives. Deuxièmement, Foucault suggère un principe de discontinuité, par lequel on comprend les discours non pas comme illimités et continus, mais comme « pratiques discontinues, qui se croisent, se jouxtent parfois, mais aussi bien s'ignorent ou s'excluent » (Foucault 1971, 54-56). Troisièmement, cette méthode d'analyse mène à comprendre le discours comme étant une pratique spécifique, composé d'éléments et d'événements qui forment sa régularité. Finalement, le quatrième principe, l'extériorité, cherche à éviter l'analyse qui vise à trouver une signification cachée du discours pour plutôt étudier ce qui le rend possible et comment il se réalise dans cette possibilité.

En somme, c'est au travers de ces grands ensembles de principes méthodologiques que Foucault propose d'analyser un discours. L'ensemble critique vise à déterminer les principaux

types d'exclusions, d'assujettissements, de limitations et de raréfactions qui opèrent à l'intérieur et de l'extérieur du discours. L'ensemble généalogique, quant à lui, cherche à discerner les conditions de formation et d'évolutions discontinues d'une série de discours. Les critères de vérité se retrouvent dans les deux premiers ensembles, étant partie intégrale des règles qui entourent le discours et caractéristique fondamentale de la régularité d'une généalogie discursive. Ces trois ensembles fonctionnent en unisson et ne peuvent pas être séparés lors de la réalisation de l'analyse d'un discours : « toute tâche critique, mettant en question les instances du contrôle, doit bien analyser en même temps les régularités discursives à travers lesquelles elles se forment; et toute description généalogique doit prendre en compte les limites qui jouent dans les formations réelles » (Foucault 1971, 68). En d'autres mots, il s'agit de chercher à comprendre un discours en étudiant, au travers de ses différentes modifications, comment il est contrôlé et comment il contrôle, par la production de vérité.

L'analyse critique peut ainsi paraître purement négative et sans implication normative, comme un simple exercice descriptif des aspects coercitifs d'un discours. Ilott (2023) propose que l'approche foucauldienne d'analyse généalogique et critique est, au contraire, un exercice de création et de description constructive du monde sociopolitique. Par la dénaturalisation et la problématisation de certains aspects spécifiques du discours, cette méthode d'analyse permet de mieux comprendre la relation qu'il maintient avec la société et de saisir comment cette relation peut influencer les sphères politique et sociale. Anaïs (2013) souligne cependant que la méthode présentée par Foucault est plutôt programmatique et manque de considérations pratiques. L'analyse généalogique profite ainsi d'être combinée aux méthodes des analyses critiques du discours, particulièrement aux approches qui mettent l'accent sur le contexte historique : « the epistemological and theoretical underpinnings of genealogy can inform our engagement with [Critical Discourse Analysis] of archival materials, while CDA can formalize some of the practical aspects of a genealogical approach » (Anaïs 2013, 130).

Ces méthodes d'analyses critiques des métaphores permettent de faire ressortir la dimension métaphorique de certains discours pour en souligner les potentiels impacts sur la sphère politique. La méthodologie de l'analyse critique des métaphores développée par Charteris-Black (2004) cherche à intégrer l'influence des idéologies, de la culture et de l'histoire dans la

compréhension des métaphores dans certains discours spécifiques. L'utilisation du modèle hiérarchique de la *Critical Metaphor Analysis* (CMA) permet de distinguer comment la métaphore de la lutte est utilisée dans différents discours et les sens multiples qu'elle produit, selon le contexte. Dans le discours politique, cette métaphore est spécifiquement conceptualisée dans l'imaginaire et le langage de la guerre. Ce modèle permet aussi de saisir comment l'utilisation des métaphores peut influencer le monde social. L'approche de la CMA permet donc d'analyser la métaphore des *culture wars* dans son ensemble pour en saisir le fonctionnement dans le discours politique et pour distinguer son influence potentielle sur le monde sociopolitique. À cet effet, l'étude proposée dans ce mémoire fera appel aux approches d'analyse critique du discours et des métaphores afin de bien comprendre le discours dans toutes ses dimensions.

Structure du mémoire

Ce mémoire propose donc une analyse du discours des *culture wars* et, plus spécifiquement, du discours de la *War on Christmas*. Bien que le sujet fasse l'objet de plusieurs études, une grande partie de cette littérature cherche à répondre à la question « y a-t-il réellement des *culture wars*? ». Cette question est définitivement importante pour comprendre le phénomène, mais laisse de côté l'aspect du rôle du discours et de son effet potentiel sur la sphère sociopolitique. L'étude du discours ne cherche donc pas à confirmer que la description de la société qu'il en fait est vérifiable ou objectivement vraie. L'analyse présentée dans ce mémoire vise plutôt à évaluer le discours en soi, pour tenter d'en comprendre les caractéristiques et les effets qu'il peut avoir sur la relation que le public entretient avec le discours politique.

En somme, ce mémoire suggère que les discours des *culture wars* et de la guerre à Noël s'inscrivent dans la discursivité historico-polémique, qui fait de la guerre l'analyseur des relations sociales et qui se base sur une historiographie des luttes pour soutenir son propos. Le prochain chapitre résume la description et l'analyse que fait Foucault de ce discours, afin de mettre en lumière les régularités et les caractéristiques qui peuvent être formulées à partir de ses travaux. L'étude de ce courant discursif permet de définir une courte typologie qui facilite l'analyse subséquente du discours des *culture wars*, en troisième partie du mémoire. La lecture

des principaux ouvrages qui décrivent la société américaine de la fin du 20^e siècle selon ce phénomène permet de distinguer trois dimensions spécifiques du discours des *culture wars* : la guerre *pour* la culture, la guerre *par* la culture et la culture *de la* guerre. Finalement, la quatrième partie de ce mémoire est dédiée à l'analyse du discours de la *War on Christmas* en mettant à l'étude le segment télévisuel de l'animateur Bill O'Reilly, promoteur initial de cette notion, ainsi que plusieurs interventions et discours du Président Trump à ce sujet. Une courte synthèse suivie de réflexions viennent clore ce travail.

Chapitre 2 – Caractéristiques du discours historico-polémique

Foucault, dans son cours au Collège de France de 1976, publié sous le titre de « Il faut défendre la société », propose une généalogie d'un discours qui fait de la guerre l'analyseur principal des relations sociales et politiques. Ce discours, qu'il définit comme historico-politique, mais qui sera plus précisément décrit comme historico-polémique dans ce mémoire, apparaît, selon sa lecture, principalement au tournant du 17^e et 18^e siècle en France et en Angleterre. L'analyse de Foucault permet de le percevoir jusque dans la deuxième moitié du 20^e siècle, dans le discours fasciste de la lutte des races et dans celui de la lutte de classes soviétique. Tout en gardant un certain nombre de régularités, une série d'évolutions, de modifications et de renversements développe ce courant discursif au fil des siècles. Cette deuxième section de ce mémoire cherche à résumer la généalogie que Foucault propose pour décrire ce discours historico-polémique, afin d'en faire ressortir les caractéristiques fondamentales. Notamment, c'est en le comparant à sa contrepartie du discours juridico-institutionnel qu'il sera possible de distinguer plus concrètement ses spécificités.

Généalogie du discours historico-polémique

Le discours historico-polémique apparaît lentement vers la fin du 16^e siècle en Angleterre et en France, prenant genèse dans les contestations populaires et aristocratiques du pouvoir royal, en réponse particulièrement à l'étatisation de la guerre ainsi qu'à la professionnalisation et la technicisation de l'appareil militaire (Foucault 1997, 42-43; 50; 101-106; 240). Ce discours prend la forme d'une analyse des rapports de pouvoir et des rapports sociaux dans laquelle la guerre se pose comme principal facteur de compréhension sociale; l'histoire des affrontements y révèle les principes constitutifs de la légitimité du souverain. C'est dans certains discours anglais qui s'articulaient autour du fait de la conquête normande et de la guerre des races que Foucault voit fonctionner initialement le schéma binaire historico-polémique, « à la fois comme programme d'action politique et comme recherche historique » (Foucault 1997, 95). Ce schéma binaire s'articule sur la nationalité historique, déchiffrant l'évolution d'un ensemble

d'institutions, les analysant en termes d'opposition et d'affrontement des races et fondant la révolte comme un droit absolu de rompre l'ordre établi pour instaurer une meilleure justice. Une conception spécifique de la révolte et des rapports sociaux apparaît à partir de cette analyse:

« La révolte, maintenant, se justifie comme une sorte de nécessité de l'histoire : elle répond à un certain ordre social qui est celui de la guerre, à laquelle elle mettra fin comme une péripétie dernière. Par conséquent, la nécessité logique et historique de la révolte vient s'inscrire à l'intérieur de toute une analyse historique qui met au jour la guerre comme trait permanent des rapports sociaux, comme trame et secret des institutions et des systèmes de pouvoir » (Foucault 1997, 96).

Cette notion de guerre comme caractère principal des rapports de pouvoir mise au jour par une historiographie spécifique des luttes et des trahisons s'inscrit comme caractéristique fondamentale du discours historico-polémique.

Le discours de Boulainvilliers (fin du 17^e et début du 18^e siècle)

Foucault cible ensuite comme point marquant du discours les travaux du comte Henri de Boulainvilliers. Ce dernier a produit un discours qui défend des thèses favorables à la noblesse en ciblant le mécanisme de savoir-pouvoir qui lie le pouvoir absolu de l'État monarchique et l'appareil administratif, et propose une sorte de contre-savoir, soutenu par une nouvelle forme de recherche historique. Le projet, en somme, était de contrôler la forme que prend le savoir du roi en passant d'un savoir juridique et administratif à un savoir historique. Cette opposition entre discours historique et discours juridico-institutionnel est récurrente et sera étudiée plus en détail une section subséquente. Cette historiographie s'appuie sur l'histoire des engagements, des fidélités, des iniquités, des injustices, des trahisons du Roi envers la noblesse et de la ruine des richesses nobiliaires par la bourgeoisie et la couronne.

L'objet de l'histoire s'éloigne, dans ce discours, de l'État et du droit pour porter sur quelque chose qui est sous l'État, qui traverse le droit et les institutions. (Foucault 1997, 113-117). Le sujet qui parle et qui est l'objet étudié dans ce nouveau récit historique est la nation, comprise comme société, comme regroupement d'individus réunis par un statut, ses mœurs, ses usages et ses lois, en dessous des frontières et des institutions étatiques. On voit apparaître, dans ces

conceptions des notions de société et de nation, les concepts fondamentaux du nationalisme, de races et de classes qui seront prééminents dans le discours politique du 19^e et 20^e siècle (Foucault 1997, 117; 125-126).

Dans ce discours de Boulainvilliers, l'histoire prend un caractère complètement différent que celle de l'historiographie monarchique. Elle n'est plus un rituel cérémonial, reflet glorieux du pouvoir énoncé par et pour lui-même, mais plutôt une passion pour le savoir historique et une dénonciation des trahisons et des injustices perçues. C'est donc chez Boulainvilliers que Foucault reconnaît plus précisément le type d'analyse fondamental de ce discours historico-polémique, où la guerre est utilisée comme analyseur général de la société. L'histoire et les relations sociales sont pensées, dans ce discours, dans les termes binaires de la guerre. C'est l'affrontement de groupes contre d'autres groupes, qui parcourt le corps social et son histoire et qui devient la grille d'intelligibilité du rapport de forces :

« Boulainvilliers, lui, fait pénétrer le rapport de guerre dans tout le rapport social, va le subdiviser par mille canaux divers, et va faire apparaître la guerre comme une sorte d'état permanent entre des groupes, des fronts, des unités tactiques [...] qui se civilisent les uns aux autres, s'opposent [...] ou au contraire s'allient » (Foucault 1997, 144)

Le discours de Boulainvilliers constitue donc, selon Foucault, le début d'un champ historico-polémique qui prend les nations (ou groupements sociaux) pour objet, qui fait l'histoire des sujets plutôt que du pouvoir, qui comprend le pouvoir comme relation plutôt que comme propriété ou règle juridique et qui fait des rapports de forces sa substance. En liant combats politiques et savoir historique, la vérité de l'histoire devient le savoir des luttes, un outil stratégique et tactique du pouvoir (Foucault 1997, 137-153). L'historiographie des affrontements permet de dévoiler la guerre qui traverse sournoisement le tissu social.

Éclatement du discours en un champ épistémologique (18^e siècle)

Ce dispositif discursif qui prend forme à la fin du 17^e siècle avec les écrits de divers auteurs anglais et français évolue et devient, au courant du 18^e siècle, « une sorte d'arme discursive utilisable, déployable par tous les adversaires du champ politique » (Foucault 1997, 169) et se généralise en une tactique de savoir et de pouvoir, un instrument général des luttes politiques.

Le discours qui était initialement lié à la réaction nobiliaire est réinterprété et modifié par plusieurs autres groupes politiques pour devenir une forme commune d'affrontement. Cet instrument tactique se définit par trois principaux aspects : la recherche du moment constituant de la politique et de l'histoire, la remise en place actuelle de cette constitution par une révolution des rapports de forces et la compréhension de la philosophie de l'histoire comme celle des cycles. Le 18^e siècle voit l'élargissement et l'éclatement du champ historique en une multitude de nouvelles formes à partir du discours de Boulainvilliers, mais qui produit tout de même un discours historique commun avec quelques transformations tactiques des propositions fondamentales. C'est ce que Foucault qualifie du développement d'un champ épistémique du discours historico-polémique (1997, 177-185).

Étatisation et biologisation du discours (19^e siècle)

À partir de la Révolution française, la conception de la guerre comme élément constitutif de l'histoire et condition d'existence des rapports sociaux se trouve renversée pour être comprise comme la protectrice de la société qui en assure sa survie : « Va apparaître à ce moment-là, l'idée d'une guerre interne comme défense de la société contre les dangers qui naissent dans son propre corps et de son propre corps; c'est [...] le grand renversement de l'historique au biologique, du constituant au médical dans la pensée de la guerre sociale » (Foucault 1997, 193-202). L'histoire qui y est décrite met en jeu des rapports de forces civils plutôt que guerriers, où la guerre de domination est remplacée par une lutte vers l'universalité de l'État, en termes économique-politiques.

À partir du 19^e siècle, deux grilles d'intelligibilité se juxtaposent dans ce discours. D'une part, celle de la guerre comme matrice analytique des relations sociales et du pouvoir, qui fonctionne à partir d'un point d'origine d'une première guerre fondatrice. De l'autre part, il y a la grille qui se définit à partir de la réélaboration du concept de nation et qui prend son point de départ dans le présent. Le moment présent passe d'une signification négative (la société actuelle est saccagée et détruite par les trahisons et les manipulations malicieuses des rapports de forces) au moment positif de haute intensité, où éclate la vérité. La première vision comprend le

présent au travers du passé et la deuxième conception fait du présent l'analyseur du passé (Foucault 1997, 202-204).

Le 19^e siècle voit aussi l'apparition d'un concept important dans le discours par « la prise en compte de la vie par le pouvoir : [...] ce qu'on pourrait appeler l'étatisation du biologique » (Foucault 1997, 213), ce qui mène à l'émergence du biopouvoir et l'inscription du racisme dans les mécanismes d'État. La race biologique devient le critère de distinction dans le discours historico-polémique. Le racisme exerce deux fonctions principales : d'une part, il fragmente la population en créant des catégories biologiques auxquelles le pouvoir s'adresse et, d'autre part, il modifie la logique d'antagonisme en faisant de l'ennemi un ennemi non plus politique ou militaire, mais biologique. La relation guerrière prend la forme d'un combat pour sa propre survie. La mort de l'autre, son éradication devient le catalyseur de notre propre vie et de l'amélioration de notre condition. Le racisme devient la pierre d'assise du fonctionnement du biopouvoir en justifiant le pouvoir de mise à mort, autant par le meurtre direct que par l'exposition à la mort et aux risques ou par la mort politique et le bannissement. (Foucault 1997, 226-229).

Le biopouvoir et ses mécanismes de racisme, à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle, lient les concepts des théories biologiques au discours du pouvoir. Ces notions, intégrées au discours historico-polémique, vont permettre de venir justifier et alimenter les guerres coloniales. De plus, et surtout, l'activation du racisme comme tactique du pouvoir permet d'orienter la guerre vers l'intérieur autant que vers l'extérieur. L'ennemi politique devient l'ennemi biologique qui menace notre race de toute part. On doit purifier la société, par la mort ou la mise à l'écart, sur la base des classifications raciales et biologiques (Foucault 1997, 230). Il se forme donc une « contre-histoire dans la mesure où elle écrasera, dans une perspective biológico-médicale, la dimension historique qui était présente dans ce discours » (Foucault 1997, 70). Autrement dit, le discours polémique s'appuie, à cette époque, sur les concepts d'infériorité biologique pour cibler l'ennemi et justifier la violence qu'on se doit de lui infliger. Bien que la dimension historique reste présente, ces ennemis biologiques ayant avili le peuple et la nation depuis leur arrivée, elle est cependant presque totalement occultée par les notions de race et de traitement médical : la société doit être guérie de cette maladie biologique.

Cette forme des mécanismes de pouvoir, du discours raciste de l'histoire et de la guerre atteint son paroxysme au début du 20^e siècle avec les idéologies totalitaires, particulièrement dans la forme du nazisme. Le pouvoir meurtrier et souverain est diffusé dans tout le corps social, tous et chacun ayant pouvoir de vie et de mort sur l'autre au travers des mécanismes de dénonciation; la norme est appliquée à tous et applicable par tous. La guerre est maintenant inscrite non plus comme simple analyseur des relations sociales, mais comme objectif politique, « comme une sorte de phase ultime et décisive de tous les processus politiques, la politique doit aboutir à la guerre, et la guerre doit être la phase finale et décisive qui va couronner l'ensemble » (Foucault 1997, 231). Le nazisme réintègre dans le discours historico-polémique les éléments d'un passé mythique et des guerres ancestrales au thème de la lutte des races. Foucault ne pointe pas spécifiquement de penseurs, mais les ouvrages de Carl Schmitt peuvent être compris comme faisant partie de ce discours, surtout dans ses notions du politique et du partisan.

Schmitt

Pour l'auteur allemand, le caractère fondamental du politique est la distinction ami-ennemi. Ce discours est en contradiction avec l'universalisme pacifique de l'État libéral. L'unité souveraine de l'État se retrouve, dans cette vision, dans l'unité politique qu'il commande. Pour que cette unité politique existe, il est nécessaire qu'elle distingue le regroupement ami-ennemi. Ainsi, Schmitt (1992, 79-85; 114-127) affirme que la pensée pluraliste des libéraux consiste à nier l'unité politique et sociale de l'État en comprenant l'individu comme membre d'une multitude d'engagements et de groupements sociaux. Schmitt s'oppose à ce discours libéral, qu'il conçoit comme une évacuation de la notion du politique et de la souveraineté de l'État comme principe d'unité sociale. Au plus, l'État pluraliste construit son unité par fédération des groupes sociaux. Au pire, l'individualisme libéral et la recherche d'une sphère de neutralité totale impliquent la dépolitisation par la neutralisation du principe de groupement ami-ennemi. La société devient alors dénuée d'unité. La guerre civile représente, dans la conception politique de Schmitt, la désagrégation de l'État, l'échec de la tâche de pacification intérieure nécessaire pour établir la souveraineté étatique.

Cette conception de l'État se confirme dans la distinction que Schmitt (1992, 222-305) fait entre le partisan authentique et le partisan idéologue. Le partisan authentique, qui se distingue par son caractère tellurique et son engagement politique, est en situation défensive, prenant les armes pour défendre son pays contre l'étranger, contre l'ennemi politique. Le partisan idéologue, quant à lui, opère dans une position d'agressivité absolue. Schmitt distingue aussi deux conceptions de l'ennemi qui découle de sa théorie du partisan. D'abord, l'ennemi réel se définit selon le principe politique de discrimination ami-ennemi; c'est celui qui exprime notre remise en question, qui a une valeur dans le sens qu'il nous permet de nous définir face à lui.

L'ennemi absolu est, au contraire, vu comme sans-valeur, comme purement criminel, à éliminer par haine. Le partisan tellurique fait donc face à un ennemi réel, ce qui lui donne son caractère politique; le partisan idéologue vise plutôt un ennemi absolu, ce qui lui donne une portée totalisante et l'inscrit dans un projet de dépolitisation et de neutralisation par la « guerre civile mondiale ». En somme, les deux types de partisans se distinguent ainsi : le partisan tellurique défend sa nation contre l'étranger, l'ennemi réel distingué par la dimension politique du conflit, tandis que le partisan idéologue trace une ligne de partage absolue, qui divise sa propre nation, ses confrères et ses concitoyens selon des regroupements totalisants (Gros 2006, 97-100).

L'État, en tant que communauté politique, exige dans son rassemblement le sacrifice de ses membres en son nom advenant que la menace de l'ennemi qui le met en péril se concrétise. L'ennemi réel se constitue comme celui qui menace cette existence de la communauté et son unité politique. En ce sens, la guerre, dans sa dimension politique, agit comme principe d'unification sociale; dans sa dimension absolue, elle devient plutôt un vecteur de dépolitisation et de déchirement social (Gros 2006, 111-112). La guerre qui vise l'ennemi absolu tend ainsi à devenir totale, puisque l'objectif devient l'anéantissement de l'adversaire criminalisé. Ce critère d'inimitié est latent dans la politique de l'État, qui reste ainsi toujours polémique en se définissant au travers de cette distinction ami-ennemi (Schmitt 1992, 22-25).

Gramsci

Foucault ne spécifie pas non plus d'auteurs communistes, mais il est possible d'observer un discours historico-polémique dans les écrits de Gramsci, particulièrement dans la conception du

domaine politique. Dans ses cahiers de prisons, le penseur propose une lecture des stratégies politiques du mouvement communiste en termes guerriers. Commentant les écrits de Trotski et de Lénine, Gramsci suggère que les stratèges communistes devraient passer des tactiques de guerre de manœuvre (ou de mouvement), qui vise la conquête et l'attaque de front, à la guerre de positions, qui vise l'ancrage dans une logique de siège décisif. Ces stratégies s'appliquent autant au militaire qu'au politique (Gramsci 2011, 35-44; 220-225). La guerre de position rend le politique polémique et totalement polarisé, puisque c'est l'affrontement ultime entre les adversaires : « tout ceci indique que l'on est entré dans une phase culminante de la situation politico-historique, puisque, en politique, la 'guerre de positions', une fois gagnée, est définitivement décisive » (Gramsci 2011, 41). La lutte entre dominés et dominants prend nécessairement la forme d'une guerre de positions politico-militaire en occident : État et société civile sont indissociables, et sont compris en termes militaires par Gramsci. L'affrontement est long et indirect, se déroulant dans les différentes sphères de la société et notamment dans le domaine de la culture. L'État est vu comme une tranchée devant les fortifications de la société, remparts contre les crises provenant des tensions organiques ou occasionnelles propres au système.

Cette guerre politique s'inscrit à l'intérieur du conflit historique de la lutte des classes, dans l'affrontement pour l'hégémonie culturelle. Les moments de lutte sont ainsi cruciaux pour l'histoire, et l'histoire mène à ces moments d'affrontement. Gramsci (2011, 39-60; 187-188) rejette l'idée d'une science historique qui révélerait les lois de l'histoire et serait en mesure de prévoir les événements; seule la lutte est prévisible, mais pas sa spécificité. L'histoire, dans cette conception, oppose les groupes sociaux subalternes et fragmentés aux groupes dominants, unifiés historiquement par le rapport entre État et société civile. Ces groupes prennent une dimension de « races » culturelles hétéronomes. Histoire, philosophie et politique sont donc indissociables pour le penseur, et le problème vital de l'idéologie est de maintenir une unité globale de ces aspects dans l'ensemble du corps social, afin de pouvoir espérer devenir sens commun et culture partagée (Gramsci 2011, 167; 263-269). Une philosophie qui intègre la pratique à la théorie, qui met en doute l'hégémonie actuelle, se présente nécessairement comme polémique et critique.

Gramsci (2011, 67-112) met en opposition les concepts d'orthodoxie et de révolution. La pensée orthodoxe représente celle de « l'ancien monde », celle qui a force d'hégémonie actuelle et que les réactionnaires-conservateurs tentent de défendre. C'est, en somme, la culture traditionnelle. La pensée révolutionnaire est justement celle qui se propose comme l'antagoniste des traditions, qui se pose comme un élément de distinction entre la philosophie de la praxis et la pensée adverse de l'orthodoxie. Gramsci (2011, 128-129) insiste sur l'autonomie et l'originalité de cette pensée révolutionnaire face à l'orthodoxie, puisqu'une philosophie qui n'est pas complètement indépendante de ses liens avec la philosophie traditionnelle est signe d'une capitulation face à cette dernière. Cette connaissance révolutionnaire ne peut pas se développer de façon exogène, par un intellectuel détaché du monde matériel. Pour Gramsci (2011, 48; 74-77), il est fondamental que le développement de la philosophie révolutionnaire soit informé par la conscience de la position sociale du penseur et par son engagement militant. La connaissance objective, la vérité se retrouve donc dans cet affrontement qui oppose orthodoxie et révolution.

On reconnaît dans la pensée de Gramsci plusieurs éléments distinctifs du discours historico-polémique. Le politique est conçu en termes guerriers et se présente essentiellement comme un conflit où s'affrontent les forces orthodoxes et révolutionnaires. L'affrontement prend forme d'une guerre sourde pour l'hégémonie culturelle, conflit qui se déroule en occident à l'intérieur des tranchées de l'État et des fortifications des institutions sociopolitiques. C'est au travers de la participation militante à cette lutte qui oppose groupes subalternes et groupes dominants que la connaissance (c'est-à-dire, en termes gramsciens, la connaissance de soi) peut advenir.

En somme, le discours historique continue de s'opposer et de détacher la conscience politico-juridique en proposant une contre-historique qui associe les questions de pouvoir non pas au juridique, mais à la guerre, aux thèmes d'affrontement, de conquête et de luttes. Le discours se divise, au 20^e siècle, selon deux types de déchiffrement de l'histoire : la lutte des classes et l'affrontement biologique (Foucault 1997, 244).

Résumé de la généalogie du discours historico-politique proposée par Foucault

On peut donc distinguer une série de grandes étapes dans la généalogie du discours historico-polémique que Foucault étudie dans *Il faut défendre la société*. Tout d'abord, il suggère que l'apparition de ce discours s'observe au 16^e et 17^e siècle en Angleterre avec le discours de la guerre des races qui prend l'invasion normande de 1066 comme point d'origine et en France avec les thèses d'historiens sur l'origine des Français. Ce discours s'est développé en réaction au discours historique de la monarchie et inscrit la conquête comme point de formation du droit public. Viennent ensuite, au 18^e siècle, les travaux et les discours de Boulainvilliers, qui marquent une évolution fondamentale du discours historico-polémique. La guerre y est prise comme analyseur général des sociétés et l'histoire y est constituée comme champ de connaissances qui dévoile le pouvoir comme relation de force et d'affrontement contre le savoir juridico-administratif de la monarchie. La vérité du pouvoir et des relations sociales se retrouve, chez Boulainvilliers, dans l'affrontement des groupes, dans le dévoilement des luttes antérieures et des trahisons brigandes et destructrices. Vers la fin du 18^e siècle, dans l'ère de la Révolution française, le discours historico-polémique s'élargit pour devenir une trame épistémique. Il se généralise en une tactique discursive déployable par tous les adversaires du champ politique et devient un discours historique commun malgré des thèses politiques opposées.

Le 19^e siècle marque une transformation majeure de ce discours avec le renversement de l'historique au biologique, par la réélaboration de la notion de nation et de l'universalité étatique. La guerre y est restreinte, délimitée par la volonté universalisante de l'État. À la grille d'intelligibilité de la guerre et du moment passé fondateur comme analyseur de la société se superpose une seconde matrice analytique qui porte sur le moment présent. Ce dernier passe d'une conception négative (la société actuelle en discorde par les trahisons) au moment positif de haute intensité, dans lequel éclate la vérité et où la totalité étatique se constitue; c'est l'aboutissement du projet universel de l'État. Un autre phénomène du 19^e siècle contribue aussi à l'évolution du discours historique : l'émergence du biopouvoir et de ses mécanismes de racisme. Cette intégration du biologique dans le discours politique crée une contre-histoire

basée sur une perspective biológico-médicale. La notion de l'historique sera ensuite pleinement réintégrée au discours historico-politique par les nazis, qui conjuguent l'histoire des affrontements ancestraux au racisme biologique. Le discours soviétique réintègre, quant à lui, la notion de lutte des classes comme affrontement fondamental de l'histoire, utilisant tout de même les mécanismes de racisme étatique en sourdine.

Caractéristiques du discours historico-polémique

Foucault, à partir de la généalogie qu'il fait du discours historico-polémique, en fait ressortir les caractéristiques fondamentales. Tout d'abord, il désigne cette lignée discursive comme historique et politique, puisqu'elle est « historiquement ancré[e] et politiquement décentré[e] » (Foucault 1997, 46). C'est dans le détail de ces deux facettes de cette caractérisation qu'il est possible de saisir les particularités de ce discours et d'en comprendre le fonctionnement.

Aspect historique du discours

Premièrement, le discours est historiquement ancré puisqu'il prend l'histoire comme lieu de vérité, à l'intérieur duquel les illusions et les fraudes des institutions du présent sont mises au jour. C'est un discours qui cherche sa source dans les récits historiques, s'appuyant sur des formes mythiques issues des traditions et qui se réfèrent à l'imaginaire d'un passé inventé ou réel pour justifier son propos. Le discours s'enracine dans les histoires d'âges perdus, d'ancêtres puissants mais trahis, de temps immémoriaux qui se sont vus dépouillés de leur grandeur par les malices de divers groupes antagonistes. Il dévoile un savoir historique spécifique, qui alimente, justifie et explique les conflits et les luttes entre les groupes; c'est aussi au travers de l'histoire que ces affrontements s'exécutent. La vérité se retrouve donc dans « une série d'éléments qui permettaient de coder les grandes oppositions sociales dans les formes historiques de la conquête et de la domination d'une race sur une autre » (Foucault 1997, 87). Le vrai du moment présent se dévoile par cette lecture historiographique spécifique et par la configuration polémique qui la sous-tend.

Les notions de nation et de liberté restent centrales aux discours et puisent leur caractère dans l'histoire. C'est autour du concept large de nation que s'articulent les autres notions de race, de

classe et de nationalité. Les groupements qui s'affrontent se définissent donc à partir de la nation, en puisant leurs origines dans divers points d'ancrage historiques. La vision de liberté, dans ce discours historique, se pose en contradiction aux élaborations juridiques. Elle ne peut s'exercer que par la domination, puisque c'est justement le fait de pouvoir dominer l'autre qui est un indicateur de liberté réelle. La liberté se définit ainsi dans l'inégalité plutôt que dans l'égalité, dans la possibilité de pouvoir prendre, conquérir, s'approprier et piller. Cette liberté est toujours, dans cette conception, basée dans l'histoire des conquêtes et des invasions passées, et prendra donc souvent un aspect de vengeance : reprendre, reconquérir, se réapproprier et récupérer les richesses prises.

Foucault résume en disant que « le rôle de l'histoire sera de montrer que les lois trompent, que les rois se masquent, que le pouvoir fait illusion et que les historiens mentent. Ce ne sera donc pas une histoire de la continuité, [...] mais du déchiffrement » (1997, 63). Le discours historico-polémique se présente comme une contre-histoire, qui déterre un sens caché, décèle une vérité occultée par le pouvoir en place, déchiffre les dissymétries par une réactivation de la guerre. Ce qui cherche à être dévoilé, ce sont les trahisons qui ont modifié indûment les rapports de pouvoir, l'ennemi barbare-envahisseur qui menace de détruire la société telle qu'on l'entend et surtout la trahison des élites devant la menace (Foucault 1997, 63-69). L'historiographie des luttes et des affrontements prend donc la forme d'un savoir révélateur qui met en lumière la supercherie du pouvoir juridico-politique.

En somme, le discours historico-polémique est un discours historiquement ancré, c'est-à-dire qui cherche et trouve sa source et sa légitimité dans le dévoilement des récits historiques, des mythologies, des traditions oubliées, des trahisons malveillantes. L'histoire, comme discours, discipline et savoir est ce qui dévoile, justifie et explique les conflits et les luttes entre groupes du présent. C'est ultimement à partir de cette historiographie qu'on peut comprendre les affrontements qui animent aujourd'hui l'ensemble des sphères de la société.

Aspect polémique du discours

Deuxièmement, le discours est politiquement polarisé, puisqu'il s'inscrit dans une conception du pouvoir opposée à la conception juridico-économique (basée sur la logique du contrat et des

rapports de production) en comprenant le pouvoir comme un rapport de force établi historiquement dans la guerre et par la guerre. Le pouvoir y est analysé en termes de combat, d'affrontement et de lutte :

« Le pouvoir politique, dans cette hypothèse, aurait pour rôle de réinscrire perpétuellement ce rapport de force, par une sorte de guerre silencieuse, et de le réinscrire dans les institutions, dans les inégalités économiques, dans le langage, jusque dans le corps des uns et des autres. » (Foucault 1997, 16)

Dans ce discours, la politique sanctionne et reconduit le jeu de forces qui se produit dans la guerre; cette dernière devient analyseur des rapports de pouvoir et matrice des techniques de domination. La répression sociale, dans ce contexte, n'est que la mise en œuvre de la guerre à l'intérieur de la pseudo-paix. Cette notion de fausse paix est particulièrement vitale au discours historico-polémique, puisque ce dernier trouve sa fonction dans le dévoilement d'une guerre persistante, de basse intensité, qui traverse la société. Par le fait même, il illumine le caractère faux de la paix supposée. La guerre est ainsi comprise comme la relation sociale permanente dans ce discours, et tout ce qui fait partie du système politique ne serait qu'une continuation de l'affrontement (Foucault 1997, 15-19).

Autant celui qui dit ce discours que celui à qui il s'adresse ne peuvent être neutres, ils sont « forcément l'adversaire de quelqu'un » (Foucault 1997, 44). La définition de groupes, alliés comme ennemis, se pose donc comme élément central du discours historico-polémique. Chacun est placé dans un camp, avec un statut caractérisé par le discours qui pointe, créé, définit l'ennemi et distingue les *vrais* alliés dans ces luttes qui traversent la société en continu et de façon permanente. La neutralité y est vu comme abdication face à la guerre en cours; elle est associée à l'ennemi, à l'affirmation des attaques qui menacent la société et à la capitulation devant l'adversaire. Il n'est pas possible de ne pas prendre part, de ne pas faire partie de l'affrontement puisque la guerre traverse silencieusement l'ensemble des relations sociales et politiques. Ces relations se définissent selon l'inimitié et le corps social y est perçu non pas comme unitaire et hiérarchique, mais plutôt comme binaire, opposant deux ensembles parfaitement distincts. La résolution du conflit, dans ce discours, n'est possible que par la

victoire et la domination de l'autre; la réconciliation par le compromis serait un aveu de faiblesse et ultimement une défaite (Foucault 1997, 43-45; 75-76).

Le positionnement politique se retrouve forcément polarisé par ce discours, au sens où la nature du conflit classe systématiquement l'individu dans un des groupes antagonistes. Le retrait du débat est perçu de part et d'autre comme une affirmation implicite de l'ennemi, une capitulation et un abandon de ce devoir de défense de la société. La seule solution légitime est totalisante, le différend étant fondamental et irréconciliable. Il n'y a pas de possible solution générale, qui intègre les points de vue en opposition. Ce discours décrit par Foucault rend donc le politique polémique. Les enjeux sociopolitiques sont recadrés dans le langage de la guerre, en excluant et en invalidant les solutions démocratiques et juridiques. Afin de distinguer plus précisément le discours belliqueux du discours juridico-économique, l'appellation « historico-polémique » employée dans ce mémoire semble donc plus appropriée que celle d'historico-politique proposée par Foucault, puisqu'elle souligne plus directement l'aspect conflictuel du discours.

Performativité

Un autre aspect important de ce discours qui se retrouve dans sa dimension polémique est sa performativité. Felman (1976) caractérise le discours polémique comme relevant du combat plutôt que du débat; c'est la volonté de destruction de l'adversaire qui le régit. Il se distingue surtout par son aspect performatif : il est à la fois discours et acte, *dire* et *faire*. Le discours guerroyant produit ainsi le conflit, l'affrontement et la guerre en se développant dans le langage polémique et en introduisant l'impulsion de violence répressive envers son adversaire. Cette impulsion prend la forme, dans le discours polémique, d'un refus d'écouter l'autre et d'une tentative de faire taire la position opposée. Felman (1976, 193) résume : « [p]lutôt qu'un véritable dialogue, la polémique est le plus souvent la confrontation de deux monologues, dont les positions sont figées, fermées à toute altérité. »

Les études des discours haineux peuvent aussi alimenter les réflexions sur les discours polémiques. Proches cousins, ils se fondent tous deux sur les antagonismes qui opposent des groupes aux caractéristiques spécifiques, séparés en *in-group* et *out-group*, en *nous* et en *eux*.

Määttä (2023) précise le caractère performatif des discours de haine et de radicalisation : en prononçant certains discours, le locuteur accomplit en même temps l'acte qu'il désigne. Le discours haineux produit de la haine, le discours sexiste produit du sexisme, etc. Määttä (2023, 86) résume ainsi le potentiel des discours performatifs, concluant que : « les énoncés constatifs ont la capacité de véhiculer et réifier des idéologies et de construire, affermir et changer notre réalité et notre vision du monde. » Dans le contexte du discours historico-polémique, le dévoilement de cette guerre qui traverse la société affirme et construit une conception polémique de la sphère politique. En somme, le fait de diffuser l'idée d'une guerre qui traverse la société produit ce conflit polarisant.

Organiser plutôt que persuader

Tout comme les discours de haine, les discours conspirationnistes sont proches cousins du discours polémique¹. L'étude de ce type de discours peut aider à révéler certains aspects du discours historico-polémique. David Luban (2021), en analysant les théories du complot à l'aide des travaux de Hannah Arendt, souligne l'importance du sens moral commun et le danger de l'effritement de celui-ci, particulièrement lorsque le sens partagé de la réalité factuelle se désagrège. L'une des caractéristiques principales des théories du complot est qu'elles offrent un système compréhensif et total du monde. La pensée qui se développe à partir de ce type de discours est monologique, unitaire et totalisante. Elle permet de donner du sens à tout, tant aux événements historiques qu'aux inégalités individuelles et collectives (réelles ou perçues) et aux crises sociales et politiques. Le discours des conspirations ne cherche pas à persuader, c'est-à-dire à présenter un argumentaire factuel dans le but de changer les croyances de l'autre, mais plutôt à organiser, à recruter de nouveaux membres dans le « bon » groupe : « What matters isn't factual reality, but the reality of 'us', the real people, in contrast to the poisonous subtlety of 'them', the tribal adversary in the body politic. » (Luban 2021, 20). Cette particularité des théories de la conspiration se retrouve aussi dans le discours historico-polémique, qui cherche à

¹ Cette section ne présente qu'une brève réflexion sur le lien entre le discours polémique, le discours conspirationniste et le discours de haine. La relation entre ces trois types de discours mériterait une analyse plus complète que ce qui peut être détaillé dans le contexte de ce mémoire.

organiser en recrutant de nouveaux partisans pour combattre dans la guerre qui traverse la société.

Les complotistes ne croient pas nécessairement ce qu'ils avancent; il suffit que les théories dévoilent ce qui semble vrai, ce qui *doit* se cacher sous les mensonges. Ultimement, ce qui importe, c'est que l'explication soit « true enough », que le propos reflète la réalité qu'on sait exister en dessous des illusions maintenues par l'adversaire, qu'importe si l'information est objectivement factuelle. Les tentatives de rejeter les affirmations du discours conspirationniste ne font que confirmer le complot : les sceptiques et les réfractaires sont au mieux trop naïfs pour comprendre la réalité et pires que d'autres conspirateurs qui travaillent à cacher la vérité (Luban 2021). La dimension révélatrice du discours historico-polémique a une fonction similaire; le vrai des relations sociales est dévoilé au bon groupe, et ceux qui la refusent sont désignés comme ennemis.

Le discours polémique et le discours conspirationniste ont donc un grand nombre de similarités. Ils sont complémentaires : les conspirations peuvent être utiles pour faciliter le discours historico-polémique, puisqu'elles offrent le cadre d'intelligibilité monologique dont il a besoin. Dans une certaine mesure, le discours historico-politique se sert du discours conspirationniste pour faire tenir sa légitimité, pour faire solidifier l'explication du monde qu'il propose, pour organiser plutôt que persuader. Tout comme pour le discours historico-polémique, l'adversaire que définit le discours conspirationniste devient rapidement un ennemi existentiel qui menace notre existence. En dévoilant cette menace, la théorie du complot fait de l'adversaire politique un ennemi concret, contre lequel il devient légitime de se défendre, par la violence si nécessaire. En offrant une explication totale aux maux de la société, ces deux discours opèrent selon des mécanismes similaires; ils s'entrecroisent, s'alimentent l'un et l'autre, justifient leurs propos en unisson.

Critère de vérité

Le critère de vérité qui soutient le discours historico-polémique se définit comme un rapport de force. La vérité se retrouve et se produit dans l'affrontement et dans la perspective : « la vérité est une vérité qui ne peut se déployer qu'à partir de sa position de combat, à partir de la

victoire cherchée, en quelque sorte à la limite de la survie même du sujet qui parle » (Foucault 1997, 45). La vérité, dans ce discours, n'est pas neutre, mais se trouve à partir de la position décentrée, à partir de l'appartenance à un camp ou l'autre. Elle devient vérité-arme utilisée par le sujet guerroyant qui prend parole. C'est la vérité pour laquelle on doit se battre, qu'on doit affirmer et confirmer dans l'affrontement, où l'on écarte l'universalisme et le droit général qui ne serait que pièges et illusions (Foucault 1997, 45-49; 242). Foucault résume sa caractérisation du discours historico-polémique comme étant en

« opposition au discours philosophico-juridique qui s'ordonne au problème de la souveraineté et de la loi, ce discours qui déchiffre la permanence de la guerre dans la société est un discours essentiellement historico-politique, un discours où la vérité fonctionne comme arme pour une victoire partisane, un discours sombrement critique et en même temps intensément mythique » (Foucault 1997, 242-43).

Il est donc possible de distinguer, au travers de la généalogie que fait Foucault de ce discours, l'ensemble critique qui forme une certaine régularité du discours. Cette discursivité, dans ses différentes variations, désigne des lignes d'exclusion, que ce soit la race au sens culturel ou biologique, les classes sociales ou la nation. Plus globalement, un ou des groupes y sont désignés comme ennemis menaçant la société et qui doivent ainsi être vaincu par l'affrontement. C'est le discours des oppositions binaires, où le peuple est constitué dans une dualité qui le définit face à un « Autre ». Le positionnement détaché y est d'emblée exclu, la vérité se trouvant spécifiquement dans les luttes des positions guerrières.

Le tout est rattaché à une historiographie des luttes et des trahisons qui prend à la fois le rôle de rituel et de doctrine. La position neutre devient en quelque sorte interdite et prend la forme de parole non-venue, sans sens et à écarter. Le vrai du discours se retrouve dans cet affrontement dévoilé et mis en lumière par le savoir historique des affrontements, dans cette position partisane essentielle au discours historico-polémique. Le partage de cette vérité se fait dans un certain secret : la réalité du conflit est révélée à ceux qui sont du bon côté, dans le bon groupe. Le locuteur dévoile une guerre de basse intensité qui serait à peine perceptible, traversant le tissu social et les relations de pouvoir. Ce positionnement contraint les opposants à opérer dans ce cadre belliqueux.

La contrepartie du discours juridico-institutionnel

Comme mentionné à quelques reprises dans les sections précédentes, le discours historico-polémique est, en opposition au discours juridico-institutionnel. On retrouve cette dualité dans le discours qui oppose le petit-bourgeois au droit absolu de la monarchie jusque dans le discours polémique contemporain qui s'oppose aux principes de la démocratie libérale. Foucault propose une lecture de Hobbes qui rejette la proposition que ce dernier s'inscrive comme parent du discours historico-polémique au travers de sa notion de guerre de tous contre tous. Cette analyse permet de bien distinguer le discours juridico-institutionnel, qui se voit être la contrepartie du discours belliqueux sur toute sa généalogie. Elle esquisse aussi une typologie qui met en lumière les caractéristiques de l'un et l'autre de ces discours qui s'opposent. Pour préciser la caractérisation du discours historico-polémique, il convient d'explorer rapidement cette contrepartie.

Hobbes

L'état de nature qui est décrit par Hobbes impliquerait une absence de différences significatives entre les individus, produisant ainsi risque et incertitude dans les rapports des uns aux autres. La guerre est perçue comme une voie que peuvent prendre ces relations entre individus relativement égaux. Cet état d'indifférenciation n'implique pas une renonciation de la guerre, mais plutôt une virtualisation de celle-ci, où la violence est signifiée comme possible sans être réellement mise en œuvre :

« cet état que Hobbes décrit n'est pas du tout un état naturel et brutal, dans lequel les forces viendraient s'affronter directement : on n'est pas dans l'ordre des rapports directs des forces réelles. [...] Ce qui caractérise l'état de guerre, c'est une sorte de diplomatie infinie de rivalités qui sont naturellement égalitaires. » (Foucault 79-80).

Les rapports se définissent non pas comme relevant de la domination, mais plutôt comme souveraineté juridique qui se fonde dans cette peur mutuelle générée par l'incertitude de l'état de nature. La raison pousse l'individu à coopérer et établir des règles et des institutions plutôt qu'à combattre; elle désamorce la guerre.

Terrel (2012) soulève à cet effet certaines tensions dans l'œuvre de Hobbes, qui se révèlent dans les lectures que Rousseau et Foucault en font. La principale ambiguïté porte sur

l'interprétation de la relation entre le droit à tout et l'état de guerre. Une première compréhension de Hobbes prend la crainte générée par l'état naturel comme étant porteuse de rapprochement plutôt que comme un vecteur d'éloignement. Ces rapprochements prennent forme de conflits ou de guerres, mais aussi d'une recherche d'une certaine unité, aboutissant en général à la paix civile. La crainte devient donc en quelque sorte vectrice de la fondation de la société civile. C'est cette lecture qui comprend Hobbes comme écartant la notion de guerre véritable que fait Foucault dans *Il faut défendre la société*.

La seconde compréhension que Terrel retient est celle qui ressort de la lecture que fait Rousseau de Hobbes. Celle-ci retient une version plus radicale du droit à tout, dans laquelle l'état de nature est un état de guerre permanent et où la paix n'est qu'un répit temporaire, un moment de pause dans lequel les antagonistes reprennent leur souffle. Berns (2019) soulève aussi cette ambiguïté des lectures qu'on peut faire de Hobbes : penseur du conflit pour certains et penseur de la neutralisation de la guerre pour d'autres. Frédéric Gros (2023, 87-89) précise qu'une majeure partie de la pensée politique moderne est informée par l'idée provenant de Hobbes d'une convention qui rassemble les individus pour échapper à l'état de nature anarchique et insécure. Cette conception contractualiste donne à la guerre un caractère virtuel : c'est ce qui peut arriver à tout moment si l'entente commune venait à disparaître.

Caractéristiques du discours juridico-institutionnel

La lecture que fait Foucault de Hobbes et qu'on retrouve chez Gros esquisse le schéma du paradigme de la société par convention et du rassemblement par contrat dans lequel se dessine un discours opposé au discours historico-polémique. Cette contrepartie, le discours juridico-institutionnel ou plus largement le discours de la philosophie politique, conçoit essentiellement la constitution du pouvoir comme un ensemble de règles, d'institutions soutenues par diverses conceptions morales et juridiques. Mainguenault (2023) décrit le caractère constituant du discours juridique : il fonde son autorité dans un ensemble de textes premiers, établit les règles fondamentales d'une société, active et valide les normes et déclare les procédures dans une disposition particulière de pratiques et d'institutions. La portée de ce discours est globale, voire universalisante. Il se distingue par sa relation au conflit en se positionnant comme une zone où

se règlent les luttes, au centre de l'environnement conflictuel de la politique. Ce discours est généralement opaque, même s'il est écrit dans le langage commun d'une société.

Cette discoursivité est aussi anhistorique, au sens où l'histoire prend le rôle de discipline documentaire qui génère une connaissance objective des événements, sans lien direct avec le pouvoir et les dynamiques institutionnelles. La relation entre le droit et l'histoire dans ce discours juridico-institutionnel, étudiée par Cartier (2006), prend donc l'histoire comme une pratique scientifique portant sur l'étude de documents pour confirmer ou infirmer les connaissances des événements du passé. Il y a donc, dans cette compréhension, une séparation épistémologique importante entre droit et histoire, qui produit des discours qui peuvent s'interpeller, mais qui diffèrent fondamentalement dans leurs objets et leurs productions.

Le discours scientifique de l'histoire prend pour objet les faits accomplis et produit une connaissance des événements permettant une certaine compréhension objective du passé et du présent. Le discours juridique, quant à lui, porte sur les normes de conduites sociales et diffuse un système normatif qui cherche à produire de l'ordre et à créer la paix dans la société. Le document juridique est donc une fin en soi dans ce discours. Vérité juridique et vérité historique ne sont ici pas nécessairement la même chose. Dans le contexte du discours juridico-institutionnel, le type de discours historico-polémique que décrit Foucault est vu comme une dérive historiciste du discours juridique, dans laquelle le droit est utilisé comme un instrument téléologique qui transforme indûment l'histoire en source de légitimité politique par la mythologisations d'un moment fondateur (Cartier 2006).

Jacoby (2014, 755) décrit comment la culture est conçue dans cette vision dominante de la philosophie politique : elle est la manifestation des valeurs prédominante d'une société et s'inscrit dans un cadre politique général qui caractérise les orientations d'une nation. Ce discours, particulièrement dans sa forme du texte de loi, s'inscrit comme le reflet des valeurs sociales et comme caractérisant la culture (Gémar 1994). Cette dernière est ainsi elle-même le reflet des valeurs partagées et prend forme au travers du cadre juridique.

La guerre dans le cadre du discours juridico-institutionnel

La relation entre guerre et droit est souvent vue comme opposition directe dans le discours de la philosophie politique : le dialogue et la négociation s'opposent à la violence et la lutte, le droit et la justice pacifiant la guerre (Gros 2006, 157-158). On retrouve ce dualisme par exemple dans la pensée de Blattberg (2009), qui conçoit guerre et politique comme deux antipodes du spectre des possibilités de résolutions des conflits de valeurs. D'un côté, le dialogue permet de résoudre ces conflits par la création d'une compréhension commune; de l'autre, la violence impose de force certaines valeurs pour résoudre l'impasse. La guerre, qui représente la résolution violente absolue, est donc antinomique à la politique. Rosa (2023) abonde dans le même sens : violence et agression sont antithétiques à la démocratie et à ses fondements éthiques, moraux et juridiques.

Pour Hampshire (2011), seul le principe de rationalité commune qui conçoit la justice comme l'équité dans le règlement des conflits peut être vu comme universel. Ainsi, « les conflits doivent être résolus par des procédures équitables institutionnalisées » (Hampshire 2011, 97). L'attachement de l'individu aux institutions et aux règles de lois communes est primordial dans un contexte où le conflit est inévitable. Les procédures de justice, basées sur ces éléments partagés, assurent l'équité dans la résolution des affrontements sociopolitiques. Dans cette conception de la justice, l'élimination du conflit par la violence, comme dans le cas de la guerre, est vu comme un mal politique et moral majeur à éviter à tout prix.

D'autres maintiennent cette opposition, mais offrent une légitimité à la guerre dans certains contextes précis, délimités par une conception spécifique de la justice. Par exemple, Rawls (2001, 89-120) conçoit la guerre comme une solution à proscrire dans le cadre juridico-politique, mais tout en soulignant qu'elle peut être considérée et justifiée pour les « well ordered peoples » en cas d'autodéfense et en derniers recours contre les États voyous ou délinquants. L'atteinte et le respect de la théorie idéale restent primordiaux, mais une suspension des principes qui la soutiennent peut-être nécessaire pour protéger ces mêmes principes. Walzer (1999, 342-55; 2004, 58-66) soutient une position similaire, à la différence que la guerre peut être légitime si elle respecte un ensemble de critères de justice, autant dans son raisonnement, son but et sa conduite. En cas d'urgence suprême mettant en danger les

principes fondamentaux de justice et de morale, il est possible d'outrepasser les conventions de la guerre juste pour protéger ces mêmes principes devant une menace imminente. Dans les deux cas, le respect du cadre juridique, soutenu par des principes de justice, reste ultimement la cible visée. La guerre est vue comme non souhaitable, antithétique à l'idée de justice excepté dans de rares situations où l'urgence amène la nécessité d'outrepasser ou de suspendre le droit.

En somme, le discours juridico-institutionnel assoit sa légitimité, sa conception du pouvoir et du fonctionnement sociopolitique sur un idéal duquel découlent (généralement) des règles, des conventions et des institutions. La forme spécifique que prend cet idéal varie et se détaille dans un éventail de dénominations différentes. Ce qui permet de regrouper ce type de discours de la philosophie politique sous cette caractérisation de juridico-institutionnel, c'est cette spécificité du pouvoir fondé dans ces règles et ces conventions, soutenues par des principes idéaux de justice et de moralité. C'est le discours dominant des sociétés démocratiques occidentales : les débats opposent surtout différentes conceptions dans ce large cadre juridico-institutionnel. C'est donc aussi principalement à ce discours que s'oppose le discours historico-polémique, des différentes évolutions décrites par Foucault à sa forme contemporaine.

La description du paradigme politique contemporain que propose le sociologue Marc Abélès (2006) permet aussi d'éclairer un point de divergence important entre les deux discours étudiés dans cette section. En décrivant le glissement apparent de la politique de convivance à la politique de survivance, Abélès fait implicitement la caractérisation de deux discours distincts qui peuvent être compris selon la typologie qui oppose l'historico-polémique au juridico-institutionnel. La première thématique, celle de la convivance, est le paradigme du discours politique au 20^e siècle. C'est un discours politique de la réalisation d'un projet positif d'harmonie, porté sur l'avenir, la coopération et la mise en commun d'un idéal social. Il n'est pas pacifiste pour autant, la guerre pouvant être nécessaire pour vaincre un ennemi commun qui menace le programme du vivre ensemble. Cette thématique de convivance peut aisément être associée au discours juridico-institutionnel, puisqu'on y retrouve un ensemble de caractéristiques importantes pour ce dernier : un projet rassembleur basé sur un idéal social commun qui se réalise par la coopération plutôt que la guerre (sauf dans quelques cas extrêmes).

La thématique de la survivance, quant à elle, se base sur l'angoisse persistante et l'insécurité croissante face à la démultiplication des menaces vitales. Ce paradigme repose sur l'horizon du présent et du passé, vu l'incertitude du futur. La négativité prend toute la place et constitue la trame du discours public. La survie et la défense contre les menaces de toutes parts deviennent les principaux enjeux politiques, autant globalement que localement. Il y a un repli sur soi, une méfiance envers l'autre qui rend la coopération impossible; pour survivre, on doit être prêt à combattre celui qui nous menace. Il est possible d'associer cette thématique de survivance au discours historico-polémique, ceux-ci partageant plusieurs éléments : le langage méfiant et négatif, l'importance de la défense devant les menaces internes et externes, l'impossibilité de la collaboration à l'extérieur de son groupe et le repli sur le passé.

Le discours juridico-institutionnel, contrepartie du discours historico-polémique

L'opposition de ces deux discours permet d'entrevoir une caractérisation idéale typique et de proposer un ensemble de régularités associées à chacun de ces ensembles discursifs. Le discours historico-polémique utilise un langage direct, transparent et révélateur. Il trouve sa vérité dans l'affrontement et propose des stratégies pour sortir vainqueur de la lutte qu'il décrit. La culture, basée dans le récit historique, fonde les valeurs de la société. La thématique de la survivance alimente ce discours, la lutte se fait pour notre survie contre celle de l'autre. La guerre y est perçue comme mode premier des relations sociopolitiques. Finalement, le peuple y est constitué dans une dualité, dans l'opposition binaire du « Nous » et de l'« Autre ».

À l'inverse, le discours juridico-institutionnel se distingue par l'utilisation d'un langage souvent opaque, relevant presque du dialecte. La vérité s'y trouve dans la source autoritaire des textes constitutifs, des théories et de la philosophie politique. En ressort une série de règles et d'institutions qui encadre la société et le domaine politique. La culture est conçue comme le reflet des valeurs d'une société et est caractérisée par la règle juridique. Ce discours est celui de la convivance : il se veut rassembleur, proposant une approche qui rapproche les individus par l'entente ou le dialogue plutôt que par l'affrontement; le peuple est constitué selon cette approche contractualiste. Finalement, la guerre y est généralement vue comme antithétique aux valeurs idéales, et relève de l'exception pour répondre à certaines menaces pour le bon fonctionnement de la société. Le tableau suivant fait un résumé.

	Historico-polémique	Juridico-institutionnel
Langage	Direct, transparent et révélateur	Opaque, dialecte distinct du langage ordinaire
Critère de vérité	Se retrouve dans l'affrontement	Se retrouve dans la philosophie politique, principes universels
Productions	Stratégies et tactiques	Règles et institutions
Culture	Historique, elle fonde les valeurs de la société	Reflet des valeurs et des idéaux juridico-politiques d'une société
Thématique principale du discours politique	Survivance	Convivance
Relation avec la guerre	Définit les relations sociopolitiques	Antithétique, peut être justifiée mais dans de rares cas seulement
Peuple	Constitué dans l'opposition à un Autre, dans la dualité	Constitution contractualiste
Résolution de conflit	Rejet du dialogue, résolution par la défaite de l'ennemi	Vise une résolution par le dialogue, la négociation ou l'arbitrage

Tableau 1. – Typologie des discours historico-polémiques et juridico-institutionnels

La généalogie et la caractérisation que Foucault propose de ce discours historico-polémique nous mènent donc environ jusqu'à la moitié du 20^e siècle. Afin de pouvoir déterminer si le discours des guerres culturelles s'inscrit effectivement dans ce type de discours, il importe de partir de ce point, particulièrement pour le contexte américain que ce mémoire cherche à analyser.

Chapitre 3 – Les *culture wars*, discours historico-polémique?

L'expression *culture wars* est une figure récurrente du discours politique contemporain, particulièrement aux États-Unis d'Amérique. Cette formule sert d'énonciation fétiche à nombre de politiciens, commentateurs et journalistes pour aborder les enjeux politiques courants. Plusieurs auteurs se sont penchés sur l'histoire et l'importance de ces « guerres » pour l'Amérique de la fin du 20^e siècle. Ce troisième chapitre se penche plus spécifiquement sur les ouvrages de James D. Hunter, Daniel T. Rodgers, Andrew Hartman et Samuel P. Huntington. L'analyse présentée dans cette section cherche à vérifier si les discours des *culture wars* s'inscrivent dans le courant discursif historico-polémique décrit par Foucault.

James D. Hunter et la lutte pour la définition de l'Amérique

Le livre de James D. Hunter *Culture Wars, the struggle to define America* est reconnu comme la source de la publicisation de ce terme en son sens actuel (Stanton 2021, Buffy et Hewlett 2021). Dans cet ouvrage écrit au début des années 1990, le sociologue propose une analyse des débats politiques américains de la fin du 20^e siècle. Hunter décrit la montée d'un mouvement séculier depuis les années 1970 et l'opposition des conservateurs religieux à cette vision progressive, particulièrement au sujet des enjeux du droit à l'avortement, des droits des personnes homosexuelles et de la place de la religion dans l'éducation publique. L'auteur suggère ainsi qu'il y a une lutte pour la définition du caractère fondamental des États-Unis d'Amérique, soutenue par une division culturelle qui oppose deux visions morales complètement irréconciliables. Cette ligne de conflit se trouve, pour Hunter (1991, 47-48), dans le clivage profond de l'affrontement entre les positions morales et politiques orthodoxes et progressives. Cette opposition se décline en une grande guerre culturelle, la *culture war* au singulier, dans laquelle chaque enjeu prend la forme de batailles qui s'inscrivent dans cette lutte fondamentale. La guerre culturelle n'est donc pas, dans cette définition de Hunter, une accumulation d'enjeux politiques, mais un clivage profond qui provient d'un désaccord profond sur la nature de la culture morale américaine.

Positionnement politique dans le contexte de la *culture war*

Hunter (1991, 61-64; 304-306) s'appuie explicitement sur la notion gramscienne de lutte pour l'hégémonie culturelle entre les intellectuels traditionalistes, qui visent la restauration d'une ancienne hégémonie, et les intellectuels organiques, qui cherchent à mettre en place un nouveau régime hégémonique de culture publique. Le sociologue regroupe ces deux groupes selon la notion religieuse d'orthodoxe et de progressistes, appliquant ces notions proposées par Gramsci au contexte américain de la fin du 20^e siècle. La *culture war* que décrit Hunter serait donc le conflit fondamental et l'essence de la politique américaine contemporaine.

Lutte entre orthodoxes et progressistes

Le premier camp de cette guerre culturelle, les orthodoxes, regroupe ceux qui appuient leurs croyances et leur vision de la bonne société sur un engagement pour la transcendance, pour une source d'autorité supérieure (surnaturelle ou séculière) et qui en dérivent un idéal d'ordre social précis. Le deuxième groupe, les progressistes, base plutôt son autorité morale sur un rejet des symboles traditionnels, en attribuant une importance particulière aux circonstances et aux conditions pour comprendre le fait social. Il n'y a donc pas, pour eux, de moralité entièrement objective, indépendante et transcendante de l'expérience humaine. Les progressistes proposent une compréhension généralement relativiste et interprétativiste de la société et de ses différents enjeux politiques (Hunter 1991, 120-123).

L'incompatibilité de ces deux positions morales qui s'opposent et s'affrontent dans une série de batailles définies par le clivage culturel fait en sorte que les conflits politiques qui en découlent ne peuvent jamais se résoudre par une entente commune. Dans ce contexte, il ne semble pas y avoir d'autres issues possibles que la guerre culturelle, pouvant éventuellement mener à une guerre matérielle faute d'un vainqueur clair sur le champ de bataille politique (Stanton 2021). En somme, l'aspect négatif, belliqueux du conflit moral prend une vie en soi et devient une force particulière dans la *culture war*, solidifiant l'impossibilité d'une résolution pacifique : « neither side will ever be able to persuade the other of the superiority of its own claims [...]. As a consequence, the struggle to gain legitimation requires something besides positive moral persuasion. Inevitably, it entails the existence of an enemy to stand against » (Hunter 1991,

136). La définition et la reconnaissance de l'ennemi qui doit être vaincu sous peine de voir notre conception morale détruite et souillée s'inscrivent donc comme élément central de la grammaire du discours de la guerre culturelle. L'opposant y est distingué comme un extrémiste avec qui il est impossible de raisonner, qui menace la civilisation et ses principes fondamentaux; on doit donc lui livrer un combat sans répit. L'ennemi prend la forme d'une minorité détachée de la réalité qui doit être combattue dans une lutte pour la monopolisation des symboles de légitimité politique et sociale (Hunter 1991, 143-161; 298).

Les champs de bataille de la culture war

Cette guerre, selon Hunter, prend place sur différents terrains de conflits. Un des affrontements se centre sur la conception de la famille, où s'opposent la vision traditionnelle de la structure hétéronormative et patriarcale défendue par les orthodoxes et les conceptions plus larges et flexibles portées par les mouvements féministes, homosexuels et affirmatifs. L'éducation devient un vaste théâtre d'hostilité; les adversaires cherchent à contrôler la formation de l'identité des enfants et d'assurer que les bonnes valeurs leur soient enseignées. Un troisième terrain contesté, celui des arts et des médias, est crucial puisque c'est au travers de ceux-ci que la culture se diffuse, ce qui participe activement à la solidification des valeurs fondamentales et à la définition de la réalité et de la vérité à l'intérieur d'une société. Le quatrième théâtre d'opération de la *culture war*, le judiciaire, est particulièrement important aux yeux des deux opposants, puisque la loi et son interprétation représentent la mise en œuvre concrète de ce conflit; c'est la dimension procédurale de la guerre. Finalement, la politique électorale se présente dans ce contexte comme moment d'affirmation ou de rejet de certains symboles culturels en encadrant le contexte moral dans lequel les candidats politiques se positionnent (Hunter 1991, 173-291). C'est au travers de ces différentes institutions sociales et politiques que la lutte culturelle se solidifie et devient le paradigme fondamental de la vie publique américaine.

Le langage et le cadre de la guerre, dans cette description que Hunter fait de la société américaine de la fin du 20^e siècle, se présentent comme des outils aptes à décrire la réalité sociale. La guerre devient l'analyseur des relations sociales et politiques : « In all of this, the language of confrontation, battle, even war, then is not merely a literary device but an apt tool to describe the way in which the many issues contested in American public culture are being

settled » (Hunter 1991, 64). La société qui est décrite par Hunter est fondamentalement divisée, au point où la guerre en devient le descripteur le plus exact. Le schisme est à ce point élémentaire qu'il englobe ultimement l'ensemble des enjeux sociopolitiques. De ce fait, la *culture war* et le discours de Hunter qui la décrit sont politiquement polarisés, puisque la neutralité et le dialogue semblent improbables, voire impossibles vu l'omniprésence de ce conflit culturel fondamental qui traverse la société.

La fonction de l'historiographie dans la *culture war*

Hunter étudie aussi les racines historiques de la guerre culturelle américaine. Selon l'auteur, la *culture war* moderne trouverait ses origines à l'intérieur des tensions religieuses qui prennent forme à la suite de l'expansion du pluralisme religieux au 20^e siècle. L'unité relative de l'époque coloniale, où un certain consensus culturel s'imposait autour du protestantisme, fut mise en jeu par l'immigration catholique et juive au 19^e siècle. L'hégémonie culturelle protestante laissa place, à cette époque, à un consensus forgé autour de la culture judéo-chrétienne plus large, basée sur une acceptation tacite du théisme biblique comme idéal de vie commune (Hunter 1991, 67-72). La deuxième moitié du 20^e siècle est marquée par la montée du sécularisme et des désaccords sectaires, rompant ce consensus judéo-chrétien qui formait le fondement culturel américain. C'est le début de ce que Hunter décrit comme la tension entre les pulsions progressives et orthodoxes à l'intérieur des mouvements religieux et, plus globalement, dans la société américaine (1991, 72-107). La culture publique se réaligne, face à ces divisions, sur ce clivage orthodoxe-progressif plutôt que sur l'appartenance confessionnelle.

Tel que mentionné dans la section précédente, ces deux visions s'opposent en grande partie sur ce qui représente l'essence et le fondement de la vie publique américaine. Les orthodoxes-conservateurs définissent la culture des États-Unis comme trouvant ses racines dans la fondation chrétienne et biblique du pays, consacrée dans la doctrine de la « destinée manifeste » et dans les libertés civiques de l'autogouvernance, le tout soutenu par le système économique capitaliste et le paradigme du libre marché. Les conceptions de justice et de liberté trouvent, dans cette vision orthodoxe, leur justification dans la liturgie chrétienne et sont exprimées dans les termes de la morale judéo-chrétienne (Hunter 1991, 108-112). La vision

progressive, quant à elle, attribue un fondement séculier à la nation américaine, basée sur des principes d'éthique universels et un rejet du principe de l'exceptionnalisme américain. L'idéal de liberté y est compris comme se trouvant dans les droits des individus et la justice comme l'égalité des personnes et la fin des oppressions (Hunter 1991, 112-114).

Les notions de liberté et de justice sont donc fondamentales dans l'univers symbolique américain, mais sont conçues de façons différentes par les deux courants culturels. Elles sont aussi soutenues par des visions opposées des fondements historiques du pays. Hunter (1991, 108) rend explicite cette importance cruciale de l'histoire pour la guerre culturelle en résumant ces deux courants comme « History as ideology ». L'histoire révèle la véritable signification des idéaux qui ont fondé le pays. Les visions orthodoxes et progressives qui s'affrontent dans ces luttes trouvent donc leurs vérités dans leurs différentes conceptions de l'histoire. Ces historiographies se positionnent comme révélatrice du vrai sens des documents constitutifs, de la vraie vision de l'Amérique, telle qu'elle était définie par les fondateurs. C'est aussi au travers de l'histoire que se dévoilent les injustices, les trahisons et les mensonges de l'adversaire qui prouvent la nécessité de le combattre.

Critère de vérité qui s'impose dans la culture war

Ce combat pour définir les fondements moraux de l'Amérique moderne s'observe au travers de ces débats politiques : « we come to see that the contemporary culture war is ultimately a struggle over national identity – over the meaning of America » (Hunter 1991, 50). Les différentes conceptions culturelles et morales sont ultimement irréconciliables, ce qui a pour effet de rendre le dialogue impossible et de ne laisser que l'issue de la lutte culturelle comme possible résolution. La culture est comprise, dans cette analyse, comme productrice de sens et de vérité, soutenue par une conception religieuse particulière. La politique se présente essentiellement comme le terrain de la lutte pour l'obtention du pouvoir d'établir sa propre vision de la vérité en tant que culture publique (Hunter 1991, 57-58). La vérité se produit donc, dans ce paradigme, au travers de ses affrontements entre systèmes de croyances religieuses.

Daniel T. Rodgers et l'Âge de la fracture

Daniel T. Rodgers propose une lecture similaire du caractère fondamental de la politique américaine moderne. Dans son livre *Age of Fracture*, l'auteur suggère que le dernier quart du 20^e siècle fut marqué par un glissement du sens commun, du langage politique et de la compréhension des notions de pouvoir. Cette rupture se développe à partir de la culture politique de l'époque de la guerre froide, surtout centrée sur l'unité contre l'adversité externe et sur les sacrifices nécessaires pour vaincre l'ennemi commun. Le pouvoir et son fonctionnement au travers de la politique y étaient compris comme un exercice démocratique d'arbitrage des différents groupes d'intérêts. C'est à partir de la présidence de Reagan que Rodgers remarque que cette anxiété unifiante se retourne vers l'intérieur. C'est aussi à ce moment que s'amorce le retrait des notions de sacrifices et de défis collectifs pour laisser place à un optimisme individuel et une responsabilisation de l'individu. Le marché économique s'impose comme métaphore sociale dominante et fait du bien commun et des questions sociales un problème de maximisation. Les marchés y sont vus comme des institutions démocratiques, où l'agent économique rationnel vote par ses choix et ses actions marchandes, elles-mêmes conçues comme vectrices de liberté. Rodgers (2012, 18-78) souligne que ce nouveau sens commun omet la reconnaissance de la notion de pouvoir et de coercition puisqu'elle se base sur une vision quasi utopique de l'échange économique et de la loi des marchés favorisant les échanges libres et volontaires.

L'absence de la considération des notions de pouvoir, de domination et d'inégalité dans cette nouvelle culture politique des années 1980 se confronte à un mouvement de critiques intellectuelles et sociales qui s'inscrit dans la lignée des mouvements de libération des années 1960 et 1970. C'est dans ce contexte que Rodgers (2012, 77-179) remarque le début de ce qu'il nomme l'Âge de la fracture, dans lequel s'affrontent différents courants de pensée sur la définition des attributs fondamentaux de la société américaine. Les débats sur les questions de pouvoir, d'égalité, de liberté, de rôle des genres, de sexualité et de normes culminent en une désagrégation de l'identité et de la culture partagée. Cette cassure est si marquée qu'elle prend la forme d'une guerre culturelle : « certainties – even the idea of certainty itself – were shaken and reclaimed. It had not felt like a fracture. It had felt like war. » (Rodgers 2012, 179). Ce

nouvel âge se définit donc par un schisme fondamental qui prend forme à partir des débats sur la définition des bases morales soutenant la société américaine. Ces luttes ont pris place dans plusieurs sphères sociales : le combat contre la pauvreté, les questions de diversité et d'inclusion, l'éducation et le judiciaire.

Enjeux politiques et positionnement de l'Âge de la fracture

La lutte à la pauvreté fut un des grands enjeux politique et social aux États-Unis dans la deuxième moitié du 20^e siècle. Les débats, portant initialement sur le type de politiques publiques à mettre en place pour aider les plus défavorisés, se sont progressivement transformés en débats sur la nature de la pauvreté et sur le besoin même de venir en aide aux plus démunis. Les groupes conservateurs avancent l'idée que le fait d'être pauvre s'explique par des facteurs individuels plutôt que sociaux et concluent que les programmes gouvernementaux ne font qu'exacerber le problème. Les descriptifs de sous-classe, de marginaux et de pauvres prennent alors la forme d'une explication en soi : les démunis le sont par leur propre faute. Un sous-texte raciste s'ajoute à ce discours, liant race et pauvreté. En opposant cette vision de la culture de la pauvreté à celle des groupes progressifs, les conservateurs ont fait glisser le fond du débat des considérations économiques et politiques à des considérations morales et philosophiques; d'un débat de politiques publiques à une lutte opposant deux visions fondamentalement différentes de la société (Rodgers 2012, 200-210).

Une seconde sphère où cette fracture se remarque est celle de l'éducation. La deuxième moitié du 20^e siècle fut marquée par de nombreuses batailles pour la définition des cursus scolaires et universitaires. Cet enjeu était perçu comme déterminant dans la mise en place d'une culture commune et pour la définition des valeurs partagées dans la société américaine. Cette lutte opposait principalement les progressistes cherchant à reformuler le consensus établi pour intégrer plus de diversité dans le choix des auteurs et des sujets enseignés et les conservateurs qui, à l'inverse, tentaient de protéger les normes en place. Ces débats étaient particulièrement intenses sur la question de l'enseignement de l'histoire. Nombre d'intellectuels et d'acteurs politiques débattaient de quels événements, quelles analyses, quelle version de l'histoire

devraient faire partie du cursus enseigné aux enfants américains. Rodgers (2012, 210-225) remarque donc ici aussi cette cassure entre deux visions irréconciliables de l'Amérique.

Une autre partie importante de la fracture que l'historien décrit s'observe dans les débats entourant le rôle de la Cour suprême et de l'ensemble de l'appareil judiciaire américain. Les jugements de cas particulièrement divisifs amènent plusieurs commentateurs et politiciens conservateurs à critiquer ce qu'ils perçoivent comme de l'activisme judiciaire et une atteinte à l'impartialité politique de l'institution. Les théories progressives du droit constitutionnel, qui comprennent la constitution comme un document évolutif et ouvert à la réinterprétation, font face aux approches originalistes des juristes conservateurs. L'affrontement caractéristique de l'Âge de la fracture se retrouve jusqu'à la Cour Suprême, les désaccords fondamentaux des *culture wars* devant être jugés et arbitrés par les plus hautes instances judiciaires. En ce sens, la compréhension et l'interprétation du document politique fondateur des États-Unis font partie des champs de bataille de cette lutte pour la culture commune (Rodgers 2012, 232-242).

Cet état général d'affrontement politique mène à une société divisée en sections militaires, « the little Platoons of Society » (Rodgers 2012, 180; 225), luttant dans cette guerre culturelle. La fracture fondamentale du sens commun force la prise de position sur ce qu'est et ce que devrait être le fondement moral de la société américaine. Le gouffre séparant les différentes visions rend la position neutre impossible en pratique. L'Âge de la fracture décrite par Rodgers est une période de luttes culturelles politiquement polarisées, où les camps qui s'affrontent éclatent dans un ensemble chaotique de positions antagonistes. Il y a donc une différence notable avec la société que décrit Hunter, puisque les luttes n'opposent pas ici deux grands groupes plus ou moins unis par leur positionnement en relation avec l'orthodoxie culturelle, mais plutôt une multitude de regroupements qui se définissent sur un spectre de postures divergentes. La société que décrit Rodgers reste néanmoins complètement polarisée.

Le rôle de l'histoire dans l'âge de la fracture

L'histoire se pose comme fondement de cette cassure de la culture sociopolitique partagée aux États-Unis. Rodgers (2012, 221-226) note que c'est le sens de la nostalgie qui alimente les deux camps des *culture wars*, l'histoire devenant le fil conducteur du sens commun. Cette nostalgie

se définit, selon les différentes postures, au travers d'historiographies complètement opposées et s'alimente sur des interprétations divergentes de l'histoire du pays. Le mouvement qui propose de mettre l'accent sur l'enseignement des moments sombres et occultés de l'histoire nationale fait face à une forte réaction des conservateurs qui militent pour conserver un cursus qui présente une histoire quasi mythologique basée sur une mémoire culturelle patriotique. De nombreux débats éclatent dans les universités sur la nécessité d'avoir un nombre d'œuvres formant un canon partagé. Les débats judiciaires s'ancrent dans l'interprétation des documents constitutifs. La vision mythique de la société américaine divinement choisie depuis sa création informe les mouvements conservateurs et se retrouve en lutte contre les visions critiques de cette même histoire. Le sens à donner aux événements cruciaux de l'histoire américaine va être remis en question et intensément débattu, particulièrement en ce qui concerne l'esclavage et la guerre civile.

Le temps et l'histoire, dans ce contexte de fracture, se plient sur eux-mêmes, les éléments de nostalgie s'intégrant en fragment dans les luttes du présent. Une certaine volonté alimentait, particulièrement du côté des conservateurs, une urgence de mettre fin à l'histoire, de compresser le passé, le présent et le futur afin d'accomplir la destinée universaliste du libéralisme américain (Rodgers 2012, 231-255). Ainsi, le passé ne devrait pas être réinterprété et l'histoire devrait être comprise dans sa forme canonique, sans recherche d'une nouvelle compréhension critique. La multiplication des interprétations de l'histoire américaine et des conceptions de la culture partagée mène à cette lutte propre à l'Âge de la fracture pour la définition de ces notions sociopolitiques fondamentales. La définition de l'histoire est perçue comme la pierre angulaire du combat pour le contrôle du reste de la culture partagée; une vision morale et culturelle commune nécessite une conception historique commune. Le rôle de l'histoire n'est pas celui d'un révélateur; c'est plutôt une ressource dans la guerre culturelle, une arme à s'approprier pour assurer la victoire.

Le critère de vérité de l'Âge de la fracture

Au début du 20^e siècle, la vérité était principalement perçue comme décidée par le compromis, arbitrée par le pouvoir judiciaire et politique. À partir des années 1970, avec la croissance et la

force des théories économiques des néoconservateurs, le marché apparaît comme le lieu de vérité, qui met au jour le caractère inauthentique du compromis; le vrai se révèle au travers des mécanismes économiques. C'est à ce moment que la vérité apparaît comme un élément décisif, qu'il est possible de saisir. À la suite des luttes sociales et culturelles de la deuxième moitié du 20^e siècle, l'érosion du sens moral commun et de l'unité politique désagrège cette notion d'une démocratie de marché dans laquelle les interactions sont volontaires et libres de contraintes. Dans l'ère que décrit Rodgers, le critère de vérité n'est donc plus celui des marchés, mais plutôt celui de l'affrontement culturel. L'objectif des luttes politiques, devant la perte d'une culture commune, devient la définition et le contrôle de cette dernière. Chaque opposant cherche à définir les nouveaux fondements moraux de la société américaine. Les visions, fondamentalement opposées, ne peuvent arriver à une définition par consensus; l'affrontement s'impose comme critère de vérité.

Hartman et la guerre pour l'âme de l'Amérique

Andrew Hartman propose une analyse similaire à celles de Hunter et Rodgers. Il détaille, dans son livre *A War for the Soul of America*, l'histoire des *culture wars* qui ont marqué la fin du 20^e siècle aux États-Unis. L'historien décrit une lutte intense entre deux camps qui ressemblent à ceux décrits par Hunter, mais avec deux différences. Premièrement, ces guerres culturelles se basaient sur un désaccord épistémologique fondamental, qui opposait religieux et séculiers plutôt que conservateurs et progressifs. Deuxièmement, ces conflits font partie de l'histoire et seraient maintenant dépassés. Les lignes de tensions sont également similaires à celles proposées par Hunter et Rodgers, mais portent plus spécifiquement sur la notion d'identité. Selon Hartman (2015, 1-101), les années 1960 auraient vu l'apparition et la popularisation d'une multitude de mouvements de libération identitaires qui se regroupent plus ou moins formellement sous l'égide d'une nouvelle gauche politique. Un mouvement réactionnaire néo-conservateur, particulièrement appuyé par sa branche chrétienne évangélique, a pris forme pour s'opposer à ce regroupement dans une lutte pour la définition des normes sociales.

Champs de bataille politiques de la guerre pour l'âme de l'Amérique

Hartman distingue une série de champs de bataille, dans la même veine que Hunter et Rodgers, sur lesquels se sont jouées les guerres culturelles à la fin du 20^e siècle : éducation, famille, droits civiques, culture et système judiciaire. L'éducation, d'abord, s'impose comme sujet particulièrement contesté en tant qu'outil de reproduction des normes sociopolitiques. Le camp néo-conservateur tentait de défendre une éducation traditionnelle chrétienne contre les nouvelles pratiques éducatives basées sur un humanisme séculier. Ce nouveau modèle pédagogique était perçu comme un danger pour les enfants par les néo-conservateurs, alors que le modèle religieux était vu comme désuet et rétrograde par les multiculturalistes progressifs (Hartman 2015, 200-221).

Cette lutte s'est aussi étendue aux études supérieures où plusieurs batailles ont eu lieu pour définir le curriculum de la fin du 20^e siècle. Les principales oppositions dans les universités américaines provenaient de tensions entre les intellectuels des théories critiques inspirées de la lecture américaine des auteurs français comme Foucault et Derrida et les réactionnaires traditionnalistes plus conservateurs. Ces derniers percevaient une attaque perpétrée par les courants relativistes, féministes, constructivistes et postmodernistes contre le canon littéraire, philosophique et politique occidental. Il y avait, pour ces penseurs conservateurs, une volonté de protéger la tradition universaliste en rejetant les théories relativistes et les analyses critiques des régimes de vérité et des institutions de pouvoir (Hartman 2015, 222-252). La lutte oppose donc globalement une vision de la vérité de la connaissance qui se trouve dans les documents historiques et traditionnels à un mouvement intellectuel qui propose que la vérité provienne plutôt de l'expérience et des circonstances.

Un second champ de bataille, celui de la famille, inclut un ensemble d'enjeux qui ont alimenté ces guerres culturelles : les droits des femmes, les rôles de genre, le système familial patriarcal ainsi que les droits LGBT. Les conservateurs visaient à maintenir une norme familiale traditionnelle, hétéronormative et patriarcale tandis que la nouvelle gauche tentait de modifier la norme sociale acceptée pour laisser place à la multitude de configurations familiales possibles. Dans cette lutte, la notion biologique du sexe et du genre ainsi que les rôles traditionnels qui s'y rattachent étaient retenus comme sacrés pour les conservateurs. La famille

bâtie sur le mariage hétérosexuel et sur une dynamique patriarcale s'inscrivait comme la fondation de la société américaine. Dans cette perspective, ce fondement social était attaqué par les mouvements de révolutions sexuelles, par le féminisme, par les études du genre et les mouvements LGBT. La séparation du biologique et du politique au travers de la notion culturelle et sociale de genre, la remise en question de la domination patriarcale, les luttes pour la légalisation de l'avortement et l'acceptation des identités sexuelles non hétéronormatives étaient perçues comme un assaut direct sur la famille et, par extension, sur la société américaine dans son entièreté (Hartman 2015, 154-170).

Le contrôle de la culture est aussi ciblé par Hartman (2015, 171-199) comme un sujet de lutte important pour les *culture wars*. Tout comme l'éducation, la culture représente une facette importante de la définition de la norme; l'historien remarque une lutte féroce pour le pouvoir au travers des représentations artistiques. Les néo-conservateurs critiquent et s'opposent aux arts subversifs des décennies de l'après-guerre, perçus comme profanes et antisociaux. Les œuvres cinématographiques, musicales et visuelles de la nouvelle gauche supportaient une vision critique de la société traditionnelle et tentaient d'explorer une vision plus inclusive.

Les enjeux raciaux, peu abordés par Hunter et Rodgers, sont directement inscrits comme ligne de bataille transversale dans les *culture wars* par Hartman. C'est particulièrement le débat entourant le principe de discrimination positive, les notions de racisme institutionnel et d'inégalités raciales qui polarisent les débats politiques à partir des années 1960 et 1970. La discrimination positive était initialement perçue par les politiciens et commentateurs conservateurs comme un assaut sur l'Amérique, comme une pratique contraire aux principes du libre marché et, plus largement, de la liberté d'association. La notion qu'il soit possible de corriger les iniquités raciales par des programmes, des quotas, et l'intervention de l'État étaient rejetées : pour les conservateurs, ce serait tenter de combattre une injustice en imposant la même injustice à un autre groupe.

La notion du « colorblindness », d'abord soutenue par les libéraux au début des années 1960, est reprise à la fin de cette même décennie par les conservateurs dans une sorte de renversement du discours racial. Les penseurs et politiciens progressistes qui tenaient un

discours cherchant à évacuer la notion de la race à la suite des victoires politiques dans la lutte pour les droits civils des noirs se ravisent, reconnaissant l'enracinement des inégalités et préjudices raciaux dans la société américaine (Hartman 2015, 102-104). La codification légale des principes d'anti-discrimination n'avait pas eu le résultat escompté, menant à un nouveau mouvement qui revendiquait une lutte active contre le racisme calcifié dans les pratiques socioculturelles des États-Unis.

À l'inverse, les conservateurs s'approprient à ce moment les arguments des libéraux en insistant sur l'importance d'une société « daltonienne ». Devant la persistance des inégalités raciales, les néoconservateurs affirmaient que la question de la race devrait être évacuée du discours politique et que les efforts d'« actions affirmatives » et de discrimination positive ne feraient que perpétuer le système social raciste (Hartman 2015, 103-110). C'est dans ce renversement qu'apparaît aussi la réappropriation conservatrice du discours du mouvement pour les droits civils. En particulier, le discours célèbre du « I have a dream » de Martin Luther King Jr., prononcé en 1963, est repris pour insister sur le projet d'une société daltonienne. Cette reprise est tronquée, ne citant généralement que le passage « will not be judged by the color of their skin but by the content of their character » (M. L. King Jr. 1963). Le contexte du discours qui se voulait dénonciateur du projet gradualiste des politiciens progressiste et les revendications de justice sociale sont volontairement omis dans cette réappropriation par les penseurs et les politiciens néoconservateurs. La notion biologique de race, bien qu'appartenant officiellement au passé, n'était pas pour autant complètement abandonnée par certains conservateurs : elle était bien présente dans les discours politiques de la loi et l'ordre. Ces discours sont implicitement ou parfois explicitement racialisés, basant leur racisme dans les études statistiques omettant les facteurs sociaux (Hartman 2015 120-126). En somme, les débats politiques et institutionnels de la fin du 20^e siècle étaient marqués par cette lutte entre les visions sociologiques de déséquilibres systémiques, de la société daltonienne et celles du racisme statistique.

Finalement, le judiciaire se distingue comme un autre terrain de bataille transversal, cette fois plus implicite chez Hartman. L'historien note qu'une série de décisions de la Cour suprême particulièrement controversées ont alimenté plusieurs pans des *culture wars*. Les néo-

conservateurs ont lourdement critiqué les différentes instances du système judiciaire à la suite des décisions portant sur la légalité de l'avortement, les droits LGBT, les principes de discrimination positive, les questions d'éducation, de ségrégation et le droit de présenter des œuvres artistiques profanes, tel le film *The Last Temptation of Christ* de Scorsese (Hartman 2015, 71-119; 104-110; 142-161; 197-210). Ces décisions, largement en faveur des revendications de la nouvelle gauche, ont été perçues comme une trahison des valeurs traditionnelles chrétiennes et comme un dépassement partisan des pouvoirs judiciaires de la Cour. Les néoconservateurs, particulièrement la branche religieuse, concevaient ces défaites légales comme des attaques sur les libertés individuelles et sur le christianisme, tenues comme deux valeurs fondamentales de la nation américaine.

Hartman fait donc la description d'une société profondément et fondamentalement divisée dans la dernière moitié du 20^e siècle. Le désaccord qui alimentait cette division était de nature épistémologique, où la nature même de la réalité sociale et morale était débattue. Sous la forme de guerres culturelles, ces luttes pour la définition des fondements sociaux, politiques et moraux ont divisé la société en deux principaux camps. Dans ces circonstances, la neutralité était pratiquement impossible, par la profondeur du désaccord. Cette période de l'histoire américaine est donc politiquement polarisée.

L'importance de l'histoire dans la guerre pour l'âme de l'Amérique

La division dans ces différentes sphères prenait ultimement sa source dans l'histoire. Une lutte centrale à toute les autres était celle pour la détermination de ce que l'histoire représente et de quelle histoire est représentée. Les débats, d'abord académiques mais rapidement devenus politiques, opposaient les conceptions traditionnelles de l'histoire américaine comme celles d'une nation exceptionnelle soutenue par une destinée manifeste, aux conceptions de l'historicisme culturel qui intègre des critiques de son système économique et politique. Cette critique de la vision romantisée du passé américain est perçue comme anachronique et révisionniste par les néo-conservateurs.

L'histoire était donc vue comme la pierre d'assise de la définition des valeurs communes par son importance dans l'ensemble des batailles des *culture wars* : son enseignement, sa définition par

les historiens, les interprétations de l'histoire judiciaire et constitutionnelle par les cours, les fondements culturels et les relations raciales. Les *culture wars* décrites par Hartman sont donc historiquement ancrées.

Le critère de vérité dans la guerre pour l'âme de l'Amérique

Tout comme les *culture wars* décrites par Hunter et Rodgers, celles que Hartman détaille font état d'une époque où le sens commun de la réalité est fracturé. L'historien remarque que dans l'Amérique de la fin du 20^e siècle, rien n'est fermement établi. L'opposition entre les deux camps est épistémologique, et les débats s'orientent de plus en plus sur le fondement de la réalité sociale et politique. Les *culture wars* prennent la forme de guerres justement parce que le désaccord est sur la nature même de la vérité : « The two sides of the culture wars often split along this epistemological gulf : one side increasingly relied upon newer and newer paradigms for explaining our world and its problems; the other returned again and again to the tried and true » (Hartman 2015, 210). La seule source de vérité se retrouve, dans ce contexte, dans l'affrontement de ces différentes conceptions du vrai.

Huntington et le choc des civilisations

L'étude d'un quatrième auteur apparaît essentielle pour comprendre le discours des *culture wars* aux États-Unis. Samuel P. Huntington propose une lecture culturelle des dynamiques de conflits politiques, mais cette fois orientées sur la dimension des relations internationales. Le politologue suggère que les dynamiques de la géopolitique post-guerre froide sont passées des luttes bipolaires entre communisme et capitalisme aux luttes multipolaires entre les différentes cultures civilisationnelles, tournant autour d'États phares (2000, 17-37; 225-262; 344-64). Cette lecture des relations entre acteurs internationaux se base sur un rejet du paradigme de l'État et met plutôt la culture au centre des dynamiques d'alliances et d'antagonismes. En particulier, la prétention à l'universalité et à l'hégémonie d'une culture sur les autres est ce qui alimenterait ces luttes intercivilisationnelles. La politique se comprend ainsi au travers de l'identité culturelle. Celle-ci devient, dans l'ère post-guerre froide, le fondement des conflits internationaux et infranationaux; la culture, dans ce paradigme, alimente la puissance d'une

nation et la véhicule sur la scène des relations internationales (Huntington 2000, 17-37; 125-185; 193-223; 375-406).

L'identité culturelle, nouveau paradigme des relations internationales

Dans ce nouveau paradigme, un certain dualisme oppose l'Occident en déclin aux nations non-occidentales, surtout celles de l'Asie et de l'Islam. La guerre de la fin du 20^e siècle prend ainsi la forme de guerre civilisationnelle, où les affrontements armés sont plutôt rares, laissant place à des luttes au travers de moyens politiques et diplomatiques. Ces conflits restent d'ordre belliqueux, puisque les conflits civilisationnels n'ont pas de fin autre que la disparition ou l'assimilation de l'autre. La guerre armée est intermittente, entre-coupée de simili-paix, mais le conflit reste toujours actif en basse intensité (Huntington 2000, 48-49; 74-103; 125-142; 197-203; 304-305; 365-375; 440-451).

Les civilisations et les cultures qui les soutiennent réfèrent, chez Huntington, à ce qui définit l'identité partagée d'un peuple : sa morale, son langage, sa religion, ses valeurs, ses traits biologiques et son histoire. Ce n'est donc pas une unité de contrôle politique en soi, qui reste tout de même l'État. Même si les guerres, les alliances économiques ou stratégiques formelles, les traités ou autres actes diplomatiques ne sont pas du ressort des civilisations, les dynamiques qui soutiennent et alimentent ces relations entre États seraient maintenant basées sur les cultures civilisationnelles (Huntington 2000, 47-49; 174-90; 306-310). L'identité culturelle détermine ainsi amis, ennemis, associations et antagonismes. Huntington (2000, 177-178) note qu'il est impossible de ne pas appartenir à une culture civilisationnelle, que chaque groupe et individu s'identifie, à différents niveaux, à un ensemble d'aspects culturels.

Le rôle de l'histoire dans le choc des civilisations

Cette dynamique conflictuelle qui oppose les différentes civilisations prend, en grande partie, sa source dans l'histoire. La démographie des peuples et les changements institutionnels expliquent une partie des conflits civilisationnels, mais l'histoire s'impose comme facteur primordial. Selon Huntington (2000, 387-388), les cultures civilisationnelles contemporaines sont le fruit de civilisations millénaires et les lignes de luttes qui les opposent ou les allient sont tracées depuis plusieurs centaines d'années : « ces guerres [civilisationnelles] ont des racines

historiques [...]. Dans ces rapports entre les peuples, l'histoire n'est jamais en sommeil. Au contraire, elle est toujours active et meurtrière. » Les conflits entre civilisation forment la substance même de l'histoire. Les lignes d'affrontement entre les différentes cultures ont participé à la formation des identités culturelles, particulièrement dans le cas des antagonismes récurrents.

En somme, le système de relations internationales décrit par Huntington comprend les interactions entre les nations non pas au travers de l'État, de l'économie, ou des systèmes politiques, mais plutôt selon les lignes relationnelles des civilisations. Ces autres facteurs sont seconds et eux-mêmes influencés par la culture civilisationnelle. Les alliances économiques et politiques ne sont réellement viables que si les nations font partie de la même civilisation. L'affrontement sans fin des civilisations sur les lignes culturelles s'impose comme critère de vérité dans l'époque du choc des civilisations.

Du choc des civilisations aux *culture wars*

Une large partie du discours des *culture wars* s'inscrit dans cette perspective de la lutte des cultures : il internalise la proposition de Huntington en rabattant cette compréhension des relations internationales sur celle des relations sociopolitiques intranationales. Bien que les théories d'Huntington ne fassent pas directement partie du discours des *culture wars*, la notion de choc culturel que l'auteur développe en facilite la diffusion, particulièrement dû au fait que les thèses du politologue ont connu une forte popularité chez les politiciens occidentaux (Haynes 2021, 24-35). En proposant ce changement de paradigme de la guerre interétatique à la guerre interculturelle, l'auteur offre une validité à la notion du conflit où les enjeux sont définis par la culture partagée d'une nation. Le discours des *culture wars* s'appuie sur cette proposition pour fonder une partie de sa légitimité. En retour, il confirme le discours d'Huntington en dévoilant que ces luttes sont aussi présentes à l'intérieur des nations. On reconnaît surtout une proposition importante qui alimente ces deux discours : le rejet du paradigme de l'État et de la compréhension juridico-institutionnelle des relations politiques nationales d'un côté, et internationales de l'autre. Ce lien fort entre les deux discours présentés ici sera apparent dans l'analyse des textes proposés dans le quatrième chapitre de ce mémoire.

Les trois dimensions du discours des *culture wars*

Il est possible d'observer, au travers des descriptions qu'en font ces auteurs, que le terme *culture wars* prend plusieurs sens, révélant une certaine ambiguïté qu'il importe de mettre en lumière. Les deux premières dimensions sont explicites et s'entrecroisent. Les *culture wars* sont comprises à la fois comme guerres pour le contrôle et la définition de la culture commune et comme guerres politiques qui s'exécutent au moyen de la culture. La troisième dimension est plus implicite : c'est celle qui comprend les *culture wars* comme une métaphore qui applique l'imaginaire, le langage et le cadre analytique de la guerre au domaine politique.

La guerre *pour* la culture

La première dimension qui s'observe dans l'expression *culture wars* est celle qui est la plus apparente dans la description qu'en font Hartman, Hunter et Rodgers. C'est la guerre qui a comme objet et finalité le contrôle de la culture commune. Le conflit compris dans ce sens traverse la société entière et fait s'affronter les groupes antagonistes sur une multitude de champs de bataille. Les terrains de combat se démultiplient : l'éducation, les arts, la politique électorale, la justice, la définition de la famille, les luttes civiques, etc. C'est un ensemble de guerres d'importance variables qui s'inscrivent dans un conflit global qui a pour objectif le contrôle et la définition de la culture commune et des fondements de l'identité morale et politique de la nation. En d'autres termes, cette dimension porte sur l'aspect anthropologique de la culture, ce qui définit le « vivre ensemble » et les valeurs partagées (Williams 2012). En d'autres mots, le premier aspect est la guerre *pour* la culture.

La guerre *par* la culture

La deuxième dimension se retrouve dans une compréhension plus restreinte des *culture wars*. C'est celle de la culture comme à la fois terrain de combat, arme et tactique de la guerre politique. L'affrontement, dans cet aspect, s'exécute au travers de la production culturelle : les arts visuels, le cinéma, la musique, le théâtre et la télévision sont tous perçus comme les moyens de faire avancer sa position politique. La lutte prend forme dans ses représentations qui sont produites et diffusées dans le domaine culturel. Le but ne réside pas dans le contrôle du milieu culturel, mais plutôt dans la victoire de la guerre politique. La culture et les productions

culturelles sont ainsi conçues dans cette dimension comme armes, moyens et tactiques : c'est la guerre politique par procuration au travers de la culture, la guerre *par* la culture.

L'une des ambiguïtés qui ressortent du terme *culture wars* se situe dans le lien entre les deux premières dimensions. D'une part, la culture est moyen tactique d'une guerre politique qui traverse la société. De l'autre, elle est le point focal de la lutte, qui prend pour finalité son contrôle. Le but ultime de la guerre devient alors la définition de la culture, comprise comme les valeurs et les fondements moraux et politiques de la société américaine. La ligne qui sépare ses deux dimensions est mince, et celles-ci s'entremêlent fréquemment dans la caractérisation des *culture wars*. La deuxième conception, celle de la guerre *par* la culture, est d'ailleurs généralement amalgamée à la première dans la littérature sur le sujet.

La guerre comme métaphore

Une troisième dimension moins apparente, plus implicite, se retrouve dans l'aspect métaphorique des *culture wars*. Elle devient visible lorsqu'on cherche à comprendre la relation entre la guerre culturelle et la guerre effective, matérielle ou réelle. Certains auteurs notent à cet effet que cette formule de *culture wars* relève de l'application métaphorique du cadre de la guerre au domaine politique plutôt que de la guerre en soi. Cette section vise à étudier plus précisément comment les notions de la guerre sont appliquées à la sphère politique par ce discours. De plus, l'analyse de cet aspect métaphorique permet de saisir l'effet que peut avoir ce type de discours sur les débats et les enjeux sociopolitiques.

La force, la violence et le rapport actif à la mort

Tout d'abord, il est nécessaire de définir ce qu'on entend par guerre, afin de comprendre ce qui fait de ces applications de l'imaginaire de la guerre sur la politique une guerre métaphorique plutôt qu'une guerre à proprement parler. Les définitions classiques de la guerre excluent rapidement la guerre culturelle comme étant une « vraie » guerre. Frédéric Gros (2006, 8) propose une définition de la guerre qui s'appuie sur la formule classique de Gentilis d'un conflit armé, public et juste : « [l]a guerre, c'est un conflit armé entre groupes soutenus par une tension éthique, un objectif politique et un cadre juridique [...], c'est l'échange de mort donnant consistance à une unité politique et soutenu par une revendication de droit ». La guerre

implique donc un rapport actif à la mort, à la violence physique par laquelle on menace la vie de l'adversaire tout en mettant la nôtre en jeu. Le caractère de violence est l'aspect fondamental de la guerre, devant l'aspect politique et les considérations juridiques. Agamben (2016) propose une lecture similaire de la guerre et mentionne qu'elle ne désigne pas nécessairement une action, mais plutôt un état dans lequel des individus règlent leurs différends par la force.

Le polémologue Richard Garon (2016) retient une définition similaire de la guerre comme un affrontement à grande échelle, organisé et sanglant qui met en conflit des groupes politiques. Ce n'est donc pas une violence individuelle, ordinaire, éphémère ou spontanée. La violence n'est pas non plus le but en soi de la guerre : on cherche à atteindre un but politique. Cette définition exclut implicitement les notions de conduite de la guerre (les moyens d'affrontement) et de conditions légales (le cadre juridique de l'affrontement). Garon considère à cet effet que les conditions légales variables d'un conflit ne constituent pas une caractéristique fondamentale de la guerre. À l'inverse, la définition de Dinstein (2012, 3-6) donne à la guerre un sens spécifiquement juridique : elle se réfère aux conflits armés entre nations. L'aspect légal du cadre des lois internationales est déterminant pour distinguer la guerre d'autres types de conflits, autant que l'aspect matériel du combat, de la violence et des armes.

Les culture wars comme métaphore politique plutôt que guerre réelle

Bien que les aspects de tensions morales et politiques soient bien présents dans le discours des *culture wars*, ce rapport actif à la mort, cette force, cette violence armée, organisée et sanglante, sont définitivement absents. L'ennemi n'est pas engagé dans un combat physique, mais plutôt dans une lutte rhétorique, qui se contient à la sphère du discours. Même si ces discours inspirent ou incitent des actes violents (Neiwert 2023, Stanton 2021), ceux-ci s'inscrivent plutôt dans le cadre des violences individuelles et spontanées. Le rapport à la violence du discours historico-polémique n'est pas celui du conflit armé et de l'échange de mort et ne serait donc pas caractéristique d'une guerre « réelle ».

De plus, bien que la dimension juridique ne soit pas unanimement incluse dans la caractérisation de la guerre, elle est aussi absente du discours historico-polémique. Le droit distingue la guerre de tout autre affrontement sanglant par sa réglementation (déclarations et

traités, distinction civils-combattants, moyens techniques permis) et par sa légitimation (principes de guerre juste et légitime) (Gros 2006, 154-160). Dinstein (2012, 3-6) note à cet effet l'importance de distinguer l'usage métaphorique du terme « guerre » dans le discours politique. Selon l'auteur, il y a une séparation claire entre l'usage de la guerre comme métaphore politique et les usages conventionnels des guerres techniques et matérielles; bien que ce genre de guerres métaphoriques puissent mener à une guerre réelle, elles ne peuvent être conçues que comme figure de style qui sert à appuyer la gravité d'une situation. Cette conception de la métaphore de la guerre est cependant limitée et occulte la portée du discours politique qui en fait une figure centrale. Hunter (1991, 64) insiste sur le fait que l'utilisation du langage de la guerre pour décrire la réalité sociale des États-Unis n'est pas qu'un simple dispositif littéraire, mais bien un cadre d'analyse légitime pour comprendre le paradigme politique de l'Amérique à la fin du 20^e siècle. Les approches des analyses critiques des métaphores permettent ici d'éclairer cet aspect distinctif du discours historico-polémique.

Métaphore, productrice de sens et modifiatrice du monde social

La littérature au sujet du rôle de métaphore dans le discours public permet d'éclairer la dimension métaphorique du discours des *culture wars* et l'effet qu'elle peut avoir sur le discours politique. Le livre *Metaphors we live by* de Lakoff et Johnson (2003) est généralement reconnu comme une référence à ce sujet. Les deux auteurs se penchent sur la relation que les métaphores entretiennent avec notre manière de penser, nos actions et nos expériences. Ces linguistes comprennent les métaphores comme des outils cognitifs qui permettent de structurer la compréhension que nous avons de certains sujets plus complexes et la relation que nous entretenons avec nos expériences sociopolitiques, créant ainsi des réalités sociales (Lakoff et Johnson 2003, 153-158). Plus particulièrement, la métaphore de la guerre utilisée dans le contexte du processus argumentatif, comme dans le contexte politique (vaincre son adversaire dans un débat, gagner l'argument, attaquer la position de notre interlocuteur) formerait notre relation avec l'argumentation et les interactions sociales. Ainsi, la métaphore de la guerre, lorsqu'utilisée pour décrire la politique ou pour justifier un projet social ou une nouvelle législation, en souligne l'aspect conflictuel tout en occultant la notion de dialogue.

Tactique rhétorique qui cherche à convaincre

L'utilisation des métaphores est soutenue par la conviction qu'elles seront comprises et appréciées par l'auditoire. En politique, elles cherchent à convaincre en faisant appel aux expériences du public visé et tentent d'influencer la compréhension d'un enjeu en le recadrant dans le langage et les notions d'un autre domaine. À cet effet, Howe (1988) remarque que la métaphore de la guerre dans le discours politique des États-Unis des années 1980 est généralement influencée par l'expérience de la guerre du Vietnam. Elle fait donc surtout référence à l'aspect impitoyable et perfide des affrontements belliqueux, et se réfère à un ennemi sournois, tapi dans l'ombre. Cette caractérisation contraste avec les métaphores guerrières des décennies précédentes, qui projetaient l'imaginaire de grandes batailles contre un ennemi commun bien défini et clairement maléfisant. Les métaphores permettent ainsi d'interpeler certains groupes spécifiques en peignant un sujet au travers du prisme d'expériences propres à un domaine spécifique. Le contexte influence donc la force de persuasion des métaphores : plus le discours qui utilise la métaphore fait référence à un domaine connu largement du public, plus la communication risque d'être efficace (Flusberg et Al. 2018). Howe (1988) note aussi que les métaphores dominantes du discours politique américain, le sport et la guerre, s'adressent généralement plus aux hommes qu'aux femmes, rendant ainsi la participation de ces dernières dans le discours prépondérant plus difficile. La métaphore peut donc avoir un effet d'exclusion en limitant l'accès à la compréhension du discours et rendant la participation d'une partie de la société plus laborieuse.

Charteris-Black (2004, 91-92) distingue cette relation conceptuelle complexe entre le domaine de la guerre et celui de la politique et fait ressortir une métaphore importante dans le discours politique américain : *politics is conflict*. L'application de cette métaphore conceptuelle au cadre des enjeux sociopolitiques transforme la compréhension de ceux-ci et influence l'approche des décideurs quant aux possibilités de résolution. Le conflit, qu'il soit *pour* un but social évalué positivement ou *contre* un phénomène négatif, est approché selon une séquence militaire : confirmation d'une menace, identification de l'ennemi, appel à l'action, lutte contre l'ennemi identifié qui se solde en victoire ou en défaite. La métaphore de la politique comme conflit

invoque donc le scripte cognitif particulier de la guerre et du domaine militaire, reconnu et compris par le public.

James Childress (2001), dans son texte *The War Metaphor in Public Policy*, reprend les arguments de Lakoff et Johnson et s'appuie en grande partie sur les théories de la guerre juste de Walzer pour discuter de la moralité de l'utilisation de la métaphore de la guerre dans le discours des politiques publiques. Selon ce que l'auteur propose, il est possible de juger si l'utilisation d'une métaphore est appropriée en se questionnant sur les valeurs que celle-ci met en lumière ou occulte à propos du sujet qui fait l'objet de l'analogie. Il souligne ainsi l'utilité du cadre métaphorique de la guerre dans certaines circonstances, pour appuyer une situation particulièrement grave ou urgente. Charteris-Black (2004, 92) remarque aussi que l'utilisation de ce genre de métaphore guerrière par des politiciens en démocratie « imply that political action against social ills is equally important as victory in military conflicts. »

L'influence néfaste de la métaphore sur le monde sociopolitique

Childress met cependant en garde contre l'utilisation sans fondement de la métaphore guerrière, qui peut entraîner des conséquences négatives importantes. Il met ainsi de l'avant le caractère concret des métaphores : elles ne sont pas simples figures de style, elles peuvent exercer une influence directe sur le monde social. L'auteur fait explicitement référence aux *culture wars* lorsqu'il note la dangerosité de l'utilisation de la métaphore de la guerre sans fondement moral : « In some conflicts, perhaps in the so-called culture war, we may need to replace it altogether because of its distortions and risks. » (Childress 2001, 195). Gustavson (1991) reconnaît aussi que la métaphore de la guerre a un impact néfaste sur les populations vulnérables qui sont touchées par les politiques qui sont présentées dans ce langage belliqueux. Un glissement s'opère dans la définition de la menace et de l'ennemi, déplaçant l'attention sur les personnes vulnérables qui sont d'emblée touchées par le problème visé par la métaphore. Ainsi, la guerre à la pauvreté devient la guerre aux pauvres, la guerre au crime criminalise les populations marginalisées et la guerre à la drogue devient une guerre contre les utilisateurs de drogues.

Dans cette même vision, Naím (2010, 112) affirme que l'utilisation des métaphores de la guerre mène à l'implémentation de politiques publiques néfastes : « Public policies shaped by such thinking more often than not result in waste, blind spots, and Manichean mindsets that limit the search for more effective approaches ». La guerre porte son lot de notions, de conditions et d'exigences qui sont, par la métaphore, appliquées à la sphère sociopolitique. L'utilisation de ce genre de métaphore cherche à invoquer certains aspects propres à la guerre : le ralliement du peuple et la répression de la dissension, l'espérance d'une résolution rapide et définitive et la justification d'un budget presque illimité pour soutenir l'effort de guerre.

Flusberg et al. (2018) mettent aussi en garde contre l'utilisation à outrance de la métaphore de la guerre dans le discours public justement à cause des émotions qui sont invoquées par ce genre de discours guerrier : la peur, l'anxiété, la violence et l'urgence d'agir. Même si les auteurs reconnaissent qu'elle peut être utile dans certaines circonstances, ils soulignent que l'application du cadre de la guerre sur un ensemble d'enjeux sociaux peut entraîner des conséquences dévastatrices, par exemple lorsque ces émotions négatives se retournent vers la population *pour* qui on déclare la guerre métaphorique en premier lieu. Ultimement, l'utilisation des métaphores guerrières a pour effet de confiner l'éventail de résolutions possibles à ce cadre de la guerre : le discours politique est polarisé et le compromis est rendu inacceptable. La solution agressive et absolue devient la seule solution envisageable. L'adversaire politique avec qui on peut raisonner devient l'ennemi qu'on doit éliminer sans possibilité de négociation.

La fragilité du dialogue politique

Ce qui distingue la conversation du reste des modes de résolution des enjeux sociopolitiques est justement le fait que les opposants ne sont pas antagonistes, mais plutôt en relation de coopération, en recherche d'une nouvelle compréhension commune. L'ouverture vers l'autre se présente donc comme le critère le plus immédiat du dialogue politique. Cette distinction met en lumière la fragilité de la résolution dialogique, puisqu'elle exige que tous les opposants soient ouverts à l'échange pour fonctionner (Blattberg 2009). Chacun des interlocuteurs peut imposer son veto au dialogue; dès que l'un des opposants refuse la conversation ou la négociation, elles prennent fin. La conversation est donc particulièrement fragile, puisqu'elle est soumise à la

volonté de chacun des participants. La mise en lumière de la dimension conflictuelle de la politique et l'effacement de ses aspects collaboratifs ont donc pour effet d'engendrer une réalité sociale qui la réduit à ces termes polémiques. Lakoff et Johnson (2003, 156) précisent que les métaphores influencent aussi les actions futures, ce qui génère un effet d'autolégitimation : « Such actions will, of course, fit the metaphor. This will, in turn, reinforce the power of the metaphor to make experience coherent. In this sense metaphors can be self-fulfilling prophecies. » Le principe de performativité du discours est apparent dans cette dimension métaphorique; c'est le discours qui est *dire* et *faire*, qui produit ce qui est dit, dans un cercle d'autojustification de son propos.

Dans ce contexte, le politique ne devient compréhensible qu'au travers du prisme de la guerre. Le discours politique devient un discours polémique, dans lequel les notions mobilisées sont celles de la guerre : le langage guerrier, les notions tactiques, les figures de l'armée et du soldat. C'est, en somme, la *culture de la guerre*. Aucun dialogue ou compromis n'est possible avec l'adversaire. Dans le contexte du discours des *culture wars*, le dévoilement de cette guerre métaphorique qui traverse la société affirme et construit une conception polémique de la sphère politique. Le fait de diffuser l'idée d'une guerre culturelle produit la guerre culturelle et la culture guerrière.

Guerres de croyance

Les *culture wars* sont donc des métaphores qui appliquent le langage, l'imaginaire et les figures de la guerre sur la sphère politique. Il est possible de distinguer plus spécifiquement un type de guerre qui est utilisé comme référence métaphorique dans ce discours : la guerre de croyance. C'est surtout la structure paranoïaque de la guerre civile qui est évoquée : « Tout le monde et partout est un ennemi potentiel de tous. C'est un déchirement indéfini, où les populations civiles seraient prises en tenailles : sommées par chacun des partis de choisir, soumises des deux côtés à l'intimidation, la terreur et la propagande. » (Gros 2006, 101). C'est à ce type de guerres que le discours des *culture wars* fait référence : celles qui divisent la société entière entre deux camps polarisés à l'extrême et qui génèrent, par la peur, de la haine envers ses concitoyens. Face à la menace qui peut provenir de nos plus proches voisins et même des membres de notre famille, la guerre civile prend une dimension d'urgence vitale. Le principe

d'unité sociale contre un ennemi commun qui soutient la guerre entre États est retourné vers l'interne : l'ennemi qui menace la nation, la société et nos valeurs fondamentales s'est infiltré et s'affaire à nous détruire de l'intérieur (Gros 2006, 132-34).

La métaphore des guerres culturelles, par cette juxtaposition du cadre de la guerre civile sur le discours politique, fait donc de l'opposant politique un ennemi avec qui aucune négociation n'est possible. Il ne s'agit pas d'un opposant avec qui on partage une éthique de reconnaissance de l'autre, où l'adversaire est digne, égal et porteur d'une fierté que l'on respecte. C'est plutôt l'ennemi absolu, la figure diabolisée qui est responsable de la haine et qui est la cible de l'animosité qui alimente la guerre civile. Dans ce cadre des luttes fratricides, les adversaires soutiennent les hostilités par une inimitié réciproque, produite par la division absolue qui les sépare; l'ennemi doit disparaître, car il représente l'antinomie des valeurs et de la morale idéale, défendue par notre côté du conflit.

La métaphore des *culture wars* renvoie particulièrement à cette figure d'un ennemi criminel, disqualifié moralement et représentant du mal. La dimension morale qui existe dans ce genre d'affrontement introduit le concept d'absolu, puisque la conception spécifique du bien et de l'idéal sociopolitique doit triompher sur les forces qui incarnent son contraire. Plus la guerre prend une dimension morale, plus elle tend à être totale (Gros 2006, 204-11; 2023, 71-114). La guerre a donc pour but de punir l'adversaire, de le faire capituler devant notre position. La résolution ne peut se trouver que dans l'anéantissement (pas nécessairement physique, mais aussi symbolique ou politique) de l'ennemi. En somme, la guerre de croyance porte son lot de notions, de conditions, d'exigences qui sont, par la métaphore, appliquées à la sphère sociopolitique.

L'ambiguïté des *culture wars*

Il est primordial de comprendre les *culture wars* dans l'ensemble de ses trois dimensions pour en faire une analyse complète. Tout d'abord, il importe de saisir l'ambiguïté apparente dans la littérature étudiée dans cette section. On y retrouve surtout la première dimension, qui comprend les *culture wars* comme la guerre pour le contrôle de la culture et de l'identité morale et politique commune. C'est la guerre *pour* la culture. Un deuxième aspect s'entremêle

au premier, puisque la culture est parfois perçue comme un champ de bataille dans une guerre politique sans être pour autant l'objet et la finalité du conflit. C'est la dimension des *culture wars* qui conçoit la culture comme moyen de l'affrontement : elle est à la fois tactique, arme de combat et terrain où la lutte politique se déroule. Cette caractéristique insiste particulièrement sur les productions culturelles comme véhicules qui diffusent les idées des opposants; c'est *par* la culture que la guerre s'accomplit. Finalement, la troisième dimension qui permet de comprendre plus globalement les *culture wars* est celle de la métaphore. Cet aspect permet d'analyser plus directement la relation entre le discours des guerres culturelles et le domaine de la guerre. C'est l'application du langage, de l'imaginaire et des notions de la guerre (surtout de la guerre civile) sur le domaine politique qui en influence la compréhension. On peut percevoir comment l'utilisation du discours des *culture wars* peut impacter l'univers sociopolitique au travers de cette dimension. L'aspect métaphorique permet ainsi d'affirmer que l'utilisation de ce terme n'est pas seulement une figure de style du langage politique.

Analyse critique et généalogique du discours des *culture wars*

Les *culture wars* décrites dans les travaux de Hunter, de Rodgers et d'Hartman font état d'une société dont la quasi-totalité des débats politiques et des enjeux publics sont polarisés. Les champs de bataille traversent la société entière et touchent une multitude de domaines sociopolitiques importants : l'éducation, les politiques publiques, les relations avec les minorités, les questions de genre et de sexualité, le rôle de l'appareil judiciaire, les relations internationales et interculturelles font tous partie de cette lutte. Cette division culturelle fondamentale, épistémologique, laisse peu de place à la neutralité politique et mène à l'affrontement de camps opposés et ultimement irréconciliables. Les débats, dans cette lecture du contexte politique américain, prennent ainsi la forme de guerres culturelles, où la seule issue est la victoire absolue de notre conception morale sur celle de l'ennemi. Cette division est alimentée par des désaccords fondamentaux menant vers cette seule voie possible de résolution. Les discours des *culture wars* décrits par ces auteurs sont donc politiquement polarisés, comme mentionné dans les sections précédentes.

Ces conflits sont aussi ultimement enracinés dans la définition mythologique d'une histoire commune contestée; c'est ce qui est au cœur de l'affrontement entre les visions traditionnelles-conservatrices et les lectures critiques du passé américain. Les luttes centenaires et les trahisons politiques et judiciaires composent les lignes d'affrontements contemporains. Les débats sur quelles visions de l'histoire sont justes et sur comment elles forment la morale partagée par la société traversant l'ensemble des conflits des *culture wars*. Ce discours est ancré dans l'historiographie des luttes.

Cette analyse s'applique aussi aux auteurs directement. James Childress note que « Hunter uses the war metaphor descriptively while questioning its normative use, that is, its use as a guide to action in the current setting, other than downplay the war and to concentrate on how the conflict is waged » (Childress, 194). Bien que Hunter soit effectivement critique de cet état de fait de la société américaine, il présente tout de même un discours historico-polémique, puisqu'il décrit l'essence de la politique américaine moderne en ces termes de guerre et de conflit fondamental basé sur des conceptions historiques opposées. Malgré sa position implicite d'observateur critique, Hunter perpétue lui-même la notion de la culture comme une simple continuation de la guerre. Cet argument s'applique aussi aux œuvres de Rodgers et d'Hartman.

En somme, l'analyse des écrits des trois principaux auteurs étudiés dans cette section permet d'observer, dans la description qu'ils font des *culture wars*, les régularités du courant discursif présenté par Foucault dans *Il faut défendre la société*. Ils s'inscrivent et inscrivent le discours des guerres culturelles dans la généalogie de la discursivité historico-polémique, en comprenant la politique et les relations sociales comme étant essentiellement une lutte pour le pouvoir et la domination, où la vérité se retrouve dans une série d'affrontements épistémologiques.

Chapitre 4 – Les *culture wars* au 21^e siècle et le cas de la War on Christmas

Ces thèmes récurrents chez les auteurs qui décrivent les *culture wars* se retrouvent toujours aujourd'hui dans le discours politique américain. Les enjeux de la tradition, de la famille, du genre, de la sexualité, de la religion et de l'éducation sont, dans le discours contemporain, régulièrement présentés au travers de cette lentille guerrière, soutenue par cette volonté de définition de la norme culturelle et des valeurs partagées qui est propre aux *culture wars*. Le discours de la guerre à Noël (*the War on Christmas*) est l'une des manifestations les plus récurrentes de cette tendance. Ce dernier chapitre cherche à étudier plus en détail ce discours typique des *culture wars*.

La tendance polémique du discours politique contemporain

Certains penseurs observent cette tendance de polarisation du discours politique du 21^e siècle. Le sociologue Hartmut Rosa (2023, 40-43) affirme que notre relation avec le monde est rendue agressive par la nécessité systémique de croissance. Cette agressivité qui s'étend de la sphère individuelle à l'environnement social et naturel se manifesterait aussi dans le domaine politique. La culture politique des démocraties serait, selon l'auteur, en changement. Les différences d'opinions ne seraient plus basées sur une pluralité de visions qui conversent au travers des institutions démocratiques, mais plutôt sur des divergences fondamentales d'ennemis qui s'articulent dans l'affrontement politique agressif.

Charles Taylor, dans la préface du livre de Rosa, abonde dans le même sens et remarque que le modèle démocratique se voit menacer de l'extérieur par les régimes autoritaires comme celui de la Russie de Poutine et de l'intérieur par les figures polémiques comme Trump. Le paradigme de la démocratie comme mode de gouvernement ferait face à une sorte de crise où l'écoute, le partage et l'ouverture à l'autre seraient à ce point évacués du discours public que « L'esprit de la politique n'est plus très loin de celui de la guerre civile » (Taylor 2023, 14). Comme mentionné précédemment, Abélès (2006) remarque un glissement de la politique de convivance à la

politique de survivance, qui se distingue par son agressivité et sa méfiance envers l'autre. La politique contemporaine prend, dans ce contexte, la forme d'une lutte continue pour sa propre survie.

Des constats similaires sont soulevés par certains journalistes et essayistes. Le livre *No is not enough* de la journaliste Naomi Klein reflète cette tension qui mène à la polarisation du discours politique contemporain, empreint du langage de la guerre. L'autrice décrit l'élection de Trump en 2016 comme une appropriation induite des institutions étatiques par un « blitzkrieg politique ». Cette application intensive des tactiques de *shock and awe*, que la journaliste associe aux stratégies employées par l'armée américaine lors de l'invasion militaire de l'Iraq en 2003, s'accompagne d'une « guerre civilisationnelle » contre les immigrants et les travailleurs vulnérables. Ultimement, c'est une « war on facts » que Trump et ses associés politiques mènent contre le peuple américain (Klein 2017, 1-6; 58; 101; 200). Cet assaut sur le système démocratique américain serait soutenu par une remontée du discours racio-biologique, par un retour aux logiques d'hierarchie raciale. La remontée de cette logique raciste s'accompagne du discours qui soutient la nécessité de protéger la société contre l'envahisseur qui menace la pureté biologique et historique du pays (Klein 2017, 184-185).

Klein (2017, 7-18; 238) conclut que devant cet affront, nul ne peut rester passif et qu'une résistance active est nécessaire pour vaincre ce danger qui met en péril les fondements sociopolitiques des États-Unis. Il est possible de percevoir, dans le langage utilisé par la journaliste, une certaine ambiguïté récurrente dans le traitement médiatique qui porte sur le sujet des *culture wars* et de Trump particulièrement : même si la rhétorique guerrière est dénoncée, elle est constamment reprise par ses opposants. Cette particularité sera soulignée plus en détail dans la section subséquente qui fait l'analyse des discours de Trump.

Le journaliste David Neiwert (2023) propose une lecture similaire de la présidence de Trump. Les quatre années furent marquées par une saturation de la violence dans le discours politique, culminant lors des événements du 6 janvier 2021, lorsque des partisans du président ont pris d'assaut le Capitole à Washington. La crise politique qui s'en est suivie a déterré les failles sociopolitiques qui sont présentement exploitées par la droite dans un discours violent et

antidémocratique. C'est le discours qui prône la politique de la menace et du combat et qui est teinté d'une rhétorique éliminationniste. Neiwert (2023, 6-21; 29; 49) établit un lien direct entre ce discours et la montée des mouvements suprémacistes blancs et des milices néofascistes qui forment le début d'une réelle insurrection contre le gouvernement américain. Le discours politique contemporain, particulièrement dans la dernière décennie, serait donc marqué par une polarisation extrême des positions.

Le premier général de la guerre à Noël

Le discours de la guerre à Noël (*the War on Christmas*) se présente comme l'un des exemples les plus connus du discours plus large des *culture wars*. Il se popularise initialement avec l'émission de l'animateur polémiste Bill O'Reilly, au début du millénaire. Un court segment est prononcé à la veille de Noël 2004 dans le cadre de l'émission *The O'Reilly Factor*, alors que les tensions sont toujours fortes suites aux attaques terroristes du 11 septembre 2001 et à l'entrée en guerre des États-Unis contre l'Iraq en 2003. Le présentateur prononce un court segment intitulé « Christmas under siege – the big picture » dans la section d'introduction du programme diffusé sur Fox News le 24 décembre 2004. Cette diffusion télévisuelle est généralement décrite comme étant le point d'origine de la transmission de l'idée qu'une guerre culturelle menace la fête de Noël aux États-Unis et, ultimement, dans l'Occident.

Origine de la popularisation du discours de la *War on Christmas*

Les journalistes Liam Stack (2016) et Dan Cassino (2016) se penchent sur l'origine de la *War on Christmas* aux États-Unis et suggèrent que le livre *The War on Christmas: How the Liberal Plot to Ban the Sacred Christian Holiday is Worse Than You Thought* de l'animateur de la radio de Fox News, John Gibson (2005), popularise la formule avec son titre. La polémique prend effectivement une ampleur particulière dans le débat public à la suite d'une entrevue de l'auteur à l'émission de Bill O'Reilly. L'idée était cependant déjà largement présente; l'animateur reprend essentiellement les arguments détaillés par O'Reilly et d'autres polémistes, selon lesquels un mouvement séculier menace la place du christianisme aux États-Unis, notamment en s'attaquant aux célébrations de la fête de Noël. Plusieurs autres journalistes notent ainsi que les débuts de la *War on Christmas* contemporaine se trouvent plutôt dans le

segment « Christmas under siege » de Bill O'Reilly, en 2004 (Denvir 2013; PBS 2017; Robertson 2021; Teh 2021). Long (2023) cible aussi les animateurs de la chaîne Fox News et spécifiquement O'Reilly, dû à ses nombreuses interventions sur le sujet, comme créateurs et principaux agents de popularisation de ce discours. Norton (2011) note à cet effet que *The O'Reilly Factor* est une pièce de média particulièrement importante à étudier. L'émission est paradigmatique du genre télévisuel de l'analyse de nouvelles, son succès produisant une multitude d'émules, de parodies et de contreparties. Bien que le terme spécifique de « War on Christmas » n'ait pas été prononcé lors du segment, il contient l'ensemble des éléments qui caractérisent le discours de la guerre à Noël; c'est donc ce qui sera retenu comme son point d'origine pour ce mémoire.

Bien que le présentateur soit celui qui ait prononcé le discours Allan Bell (1991, 36-44) note qu'une équipe d'auteurs, de rédacteurs et de producteurs travaillent de concert pour la création du texte de nouvelle. Le discours présenté lors de ce genre d'émission d'information ou de commentaires politiques n'a donc pas d'auteur unique. Cette notion est sous-entendue dans le discours de O'Reilly lorsque celui-ci utilise le nom de l'émission pour présenter la conclusion du segment. Norton (2011) souligne aussi que le présentateur joue le rôle d'un personnage; le Bill O'Reilly qui apparaît à l'écran n'est pas le Bill O'Reilly « réel », mais une distillation spécifique des attributs qu'il désire médiatiser. C'est donc l'image d'un commentateur franc, traditionaliste, à la recherche de la vérité, qui s'identifie comme provenant de la classe ouvrière et fièrement catholique qui est diffusée par O'Reilly. Le personnage, bien que proche de celui qu'il représente, reste une concentration dramatique de certains éléments de sa personnalité qui viennent appuyer le propos qu'il diffuse. L'animateur, dans son rôle d'acteur soutenu par une équipe entière, reste tout de même la figure publique associée à la propagation de cette idée d'une guerre contre Noël, se targuant lui-même d'avoir été « the original war on Christmas five-star general » (PBS 2017).

Analyse du segment « Christmas under siege »

Afin de pouvoir étudier précisément le discours de la *War on Christmas*, et plus largement celui des *culture wars*, il importe d'analyser ce texte qui est considéré comme l'un de ses points

d'origine. Ce court discours peut être découpé en trois sections : l'affirmation de l'État de siège, la société attaquée et en péril et, finalement, l'appel à l'action pour la défense de l'Amérique.

Noël assiégé

Le segment débute par une affirmation sans équivoque : Noël est assiégé. Le titre est évocateur et fait référence à un ensemble de concepts du domaine de la guerre :

« Christmas under siege — the big picture. That is the subject of this evening's "Talking Points Memo." All over the country, Christmas is taking flak. In Denver this past weekend, no religious floats were permitted in the holiday parade there. In New York City, Mayor Bloomberg unveiled the holiday tree and no Christian Christmas symbols are allowed in the public schools. Federated Department Stores, [that's] Macy's, have done away with the Christmas greeting, "Merry Christmas."

Now, all of this anti-Christian stuff is absurd, and may even be a bias situation. But the real reason it's happening has little to do with Christmas and everything to do with organized religion. » (O'Reilly 2004)

Un ensemble d'événements, au travers du pays, démontrerait que la fête de Noël est sous le feu de l'artillerie anti-chrétienne. Plus spécifiquement, les souhaits de Noël seraient en voie d'être effacés de la sphère publique en étant remplacés par l'expression inclusive « Happy Holidays » dans les commerces à grande surface. L'animateur affirme rapidement que cette attaque sur les traditions associées à Noël est le symptôme d'un problème beaucoup plus large dans la société américaine : la montée d'un sentiment anti-religieux. Au-delà de la fête en tant que telle, c'est le christianisme en soi et, ultimement, la place de la religion aux États-Unis qui est sous attaque.

La société attaquée et en péril

Cette guerre à Noël ne serait qu'une facette d'un conflit plus large qui oppose deux antagonistes politiques :

« Secular progressives realize that America as it is now will never approve of gay marriage, partial birth abortion, euthanasia, legalized drugs, income redistribution through taxation, and many other progressive visions because of religious opposition. But if the secularists can destroy religion in the public arena, the brave new progressive world is a possibility. That's what happened in Canada. [...] Thus, Christian displays like Christmas must be scaled back because the connection with Judeo-Christian beliefs is bad for the secular agenda. » (O'Reilly 2004)

Les forces séculières, devant la défaite certaine de leur projet social, n'auraient d'autre avenue que de réduire à néant la place de la religion dans le discours public. À cet effet, le Canada est pris en exemple pour démontrer ce qui attend la société américaine si rien n'est fait pour contrer cette guerre qui afflige les valeurs chrétiennes aux États-Unis. La diminution marquée de la place que prend la religion au niveau social et individuel depuis les années 1970 expliquerait la montée des politiques progressives au Canada. Les conséquences sont décrites comme dévastatrices pour le tissu social et les fondements moraux de la société canadienne : désacralisation de la famille normative, sexualisation des adolescents, dépendance à l'aide sociale, faiblesse militaire, complaisance judiciaire face aux crimes relatifs à la drogue et aux enjeux d'avortement. C'est une mise en garde claire de la part de O'Reilly : la chute de l'idéal religieux comme fondement social affecterait ainsi l'ensemble des enjeux sociaux et des combats politiques. La guerre à Noël n'est donc qu'un reflet d'un conflit qui traverse la société entière et qui menace la norme familiale, le principe de responsabilité personnelle, la force militaire et plus globalement le cadre juridique et moral qui soutient la société américaine. On reconnaît rapidement les *culture wars* décrites par Hunter et Hartman, ce combat pour la définition de la culture commune qui pénètre les différentes sphères de la société.

Appel à l'action pour la défense de l'Amérique

C'est dans cette troisième partie, qui clôt le segment, que les thématiques de guerre et de péril social sont rendues plus explicites :

« Now most people, of course, love Christmas and want to keep its traditions, but the secular movement has influence in the media, among some judges and politicians. Americans will lose their country if they don't begin to take action. Any assault on Judeo-Christian philosophy should be fought. » (O'Reilly 2004)

L'animateur lance un impératif clair et sans équivoque : les Américains doivent combattre cette menace sans quoi c'est le pays même qui est perdu. Ce devoir de combattre polarise à l'extrême ce débat qui peut sembler somme toute inoffensif. Ne pas agir devient synonyme de laisser le pays sombrer dans les mains de ces forces maléfiques. La neutralité implique nécessairement la perte totale des valeurs politiques et morales communes qui définissent la société américaine. La plupart des Américains, dans cette analyse des enjeux entourant la fête de Noël, sont les

représentants du bien et de la tradition morale judéo-chrétienne et doivent se défendre face à l'assaut des forces progressistes-séculières, sans quoi ils ne font qu'abdiquer leur pays aux mains du mal. Le siège de Noël polarise donc nécessairement, par sa nature guerrière, la société en deux camps distincts et opposés.

O'Reilly (2004) termine son segment en réaffirmant que ce conflit fait en réalité partie d'une lutte beaucoup plus large et lourde de conséquences : « "Talking Points" is convinced that the USA cannot defeat terrorism and any other evil without a strong, traditional foundation that clearly defines right from wrong. The struggle today is not about Christmas, but about the spirit of our country. » C'est donc l'âme de l'Amérique qui est en jeu dans ce combat pour la défense de Noël. Cette conclusion confirme explicitement ce qui était développé dans la deuxième section du segment en révélant ce conflit qui traverse surnoisement le corps social.

« Christmas under siege », un discours historico-polémique

Le discours de Bill O'Reilly reprend les thèmes récurrents du discours historico-polémique. Sous l'influence du mouvement séculier, la classe politique et le système juridique vont à l'encontre de la volonté réelle du peuple américain, trahissant ainsi les valeurs fondamentales de la nation par une série de manigances. C'est dans la conclusion du segment que l'aspect historique du discours est le plus explicite. Le conflit décrit par O'Reilly est enraciné dans l'histoire, puisque ce qui est menacé, c'est la tradition fondatrice des États-Unis définie par la morale judéo-chrétienne. C'est aussi au travers de l'histoire que le conflit se révèle : les manigances du projet social progressiste-séculier sont mises en lumière par l'évolution historique de la société canadienne et par les luttes antérieures aux États-Unis qui ont opposé la majorité chrétienne et religieuse à la minorité séculière. La guerre à Noël s'inscrit, dans ce discours, dans une lutte qui perdure et qui atteint son point de bascule; l'enjeu est l'essence même de l'Amérique qui est mise en péril par une gauche qui cherche depuis longtemps à détruire les valeurs traditionnelles pour les remplacer par un nouvel ordre progressif. L'assaut frontal sur la société américaine ne donnant pas les résultats escomptés, ce groupe s'y attaque maintenant de façon détournée en cherchant à effacer les symboles de la fête de Noël de la sphère publique. C'est par des stratégies furtives, que O'Reilly tente de mettre au jour dans son discours, que les progressistes cherchent à accomplir leur projet social.

Tout au long du segment, les camps qui s'opposent sont définis en termes précis : les forces maléfiques de la gauche séculière et progressiste d'un côté et les bons Américains traditionnels et religieux de l'autre. Le premier groupe est décrit comme une armée pernicieuse qui prend d'assaut le christianisme et les traditions judéo-chrétiennes en s'attaquant au second groupe, menacé de se voir effacer par la destruction de leurs traditions. L'identification des opposants est révélatrice : les forces séculières sont antiaméricaines et sont associées à l'antichristianisme, au terrorisme et, plus largement, aux forces du mal. Ils sont dépeints comme un envahisseur qui s'en prend aux fondements sociaux des États-Unis. À l'inverse, les défenseurs des traditions sont explicitement américains, religieux et bons. Ceux-ci sont appelés à réagir à l'attaque, à combattre pour conserver les traditions de l'Amérique. La référence à la lutte au terrorisme lie implicitement l'ennemi intérieur (les séculiers-progressistes) à l'ennemi extérieur (les terroristes islamiques), qui représente la menace ultime dans l'imaginaire américain du début des années 2000. Ces deux groupes sont ainsi vus comme deux faces d'une même pièce : l'ennemi qui veut détruire l'Amérique traditionnelle.

Norton (2011) affirme que l'élément qui distingue l'émission d'analyse de nouvelles du talk-show ou du bulletin de nouvelles est la stratégie d'analyse interprétative qu'elle développe pour comprendre l'actualité. Au travers de ce schéma d'interprétation, ces émissions fabriquent des situations politiquement chargées et conflictuelles qui s'alignent avec la perspective partisane; elles produisent la partisanerie. Cette dynamique complexe de production de sens fait en sorte que les émissions d'analyse de nouvelles « construct and promote an utterly simple schema for understanding the news : our side is right, the other is wrong, always. [...] a complex interpretative system that *produces* a radically simplified and consistently politicized account of what the news means » (Norton 2011, 317-20). Ce qui est donc produit par ces programmes, c'est une compréhension totalement polarisée du monde sociopolitique qui, au travers du discours qui y est associé, diffuse et engendre les divisions nécessaires pour la validité de son propre cadre analytique; c'est l'aspect performatif et autopoïétique du discours polémique.

Norton (2011, 325-27) remarque aussi que le discours qui est présenté par O'Reilly dans son émission suit généralement une série de codes binaires qui distingue le sacré du corrompu : le traditionnel contre le progressif, le citoyen moyen contre le système, le peuple contre l'élite, le

rationnel contre le ridicule, l'américain contre l'antiaméricain, la transparence contre l'opacité et le secret, les faits observables contre le narratif politique, l'honnêteté contre le biais des médias libéraux, la bravoure contre la faiblesse et la couardise. On retrouve cette binarité dans le segment sur la guerre à Noël : l'élite séculière-progressive et antiaméricaine menace la tradition religieuse de la majorité américaine en tentant d'imposer sa vision de la société par la prise de contrôle du système politique et judiciaire. C'est donc bien un discours polémique qui est diffusé par l'animateur, un discours binaire qui sépare nécessairement les enjeux en deux camps, entre le bien et le mal, sans nuance ou ambiguïté possible.

Trump, le sauveur de Noël

Le thème de la guerre à Noël était récurrent lors de la présidence de Trump, de sa campagne en 2015-2016 jusqu'à la fin de son mandat en 2020. Cette section vise à analyser le discours de Trump portant sur la *War on Christmas*, d'une part pour étudier la forme contemporaine que ce discours prend et comprendre comment il s'articule au tournant de cette nouvelle décennie. D'autre part, pour prendre en considération l'impact particulièrement important des allocutions présidentielles sur l'orientation du débat politique américain ainsi que sur le discours médiatique entourant les enjeux sociaux aux États-Unis; le Président est à la fois la source ultime de nouvelles et acteur principal de l'actualité politique (Bell 1991, 194). On peut distinguer une évolution en trois étapes spécifiques dans le discours que tient Trump à propos de Noël : les promesses lors de la course à l'investiture du parti républicain et de la campagne présidentielle (2015-2016), la bataille pour sauver Noël au début de sa présidence (2017) et la victoire décisive et rapide dans cette guerre culturelle (2018 à 2020).

Les promesses électorales

Trump aborde un ensemble de sujets récurrents qui s'inscrivent dans un thème précis, le « Make America Great Again », lors de sa campagne pour briguer l'investiture du Parti Républicain en 2015 et lors de la course présidentielle de 2016. Ce slogan définit les grandes lignes du projet politique de l'homme d'affaires : un retour à la tradition, aux valeurs d'un passé grandiose qui ont été rejetées par les politiciens contemporains et la renaissance d'un Âge d'or où l'Amérique était une puissance prestigieuse sans conteste (Pettigrew 2017; Hickel Jr. et

Murphy 2022). Ce thème fixe les orientations sur la majorité des enjeux politiques qui sont mis de l'avant par la campagne républicaine pour l'élection de 2016, tel qu'un resserrement strict des politiques d'immigrations, la mise en œuvre de politiques commerciales isolationnistes, une réduction de l'appareil étatique et du filet social, une réduction des taxes et des impôts ainsi qu'un financement supplémentaire pour l'armée et la défense nationale (Becker 2016). C'est au travers de cette vision traditionaliste que Trump prend position à plusieurs reprises sur la question de la place de la fête de Noël dans l'espace public américain.

En octobre 2015, lors d'un rassemblement politique en Iowa dans le cadre de la course pour la candidature aux élections primaires du congrès du Parti Républicain, Trump se positionne comme un défenseur du christianisme dans la polémique entourant l'utilisation des symboles de la fête de Noël dans l'espace public et commercial des États-Unis : « I'm a good Christian. If I become president, we're gonna be saying Merry Christmas at every store, you can leave happy holidays at the corner. » (Lee 2015) Un mois plus tard, le candidat Trump réitère son positionnement en appelant un à un boycott contre la chaîne de cafés Starbucks, lors d'un débat à Milwaukee : « Starbucks is taking Merry Christmas. No more Merry Christmas. I will tell you. [...] If I become president, we're all going to be saying Merry Christmas again, that I can tell you. » (Tesfaye 2015). À quelques jours du temps des fêtes, cette volonté de ramener les souhaits de Noël à l'avant-plan des célébrations de fin d'année est répétée :

« By the way, we will also be saying "Merry Christmas" again. [...] Everybody likes Christmas. It is politically incorrect to say "Merry Christmas" anymore. [...] When I'm president, [...] we are going to say "Merry Christmas" again. We are going to bring our country, bring that spirit back. » (C-SPAN 2015, 46:00).

Cette thématique fut aussi présente lors de la campagne présidentielle, à la suite de la nomination de Trump comme candidat républicain. Dans un discours à Liberty University, Trump affirme que s'il est élu, la phrase « Merry Christmas » retrouvera sa place de choix dans la sphère publique américaine : « When was the last time you saw 'Merry Christmas'? You don't see it anymore. They want to be politically correct. If I'm president, you will see 'Merry Christmas' in department stores, believe me, believe me. » (Bailey 2016).

Trump promet donc de renverser la tendance de l'effacement de la fête de Noël qu'il perçoit dans la société américaine, notamment en prenant en exemple certaines entreprises qui dénominalisent leurs produits des fêtes pour les rendre plus inclusifs. Les affirmations sont vagues, se basant sur l'allégation qu'il n'est plus possible de dire « Merry Christmas » aux États-Unis. Comme Long (2023) le souligne, Trump, en mentionnant à répétition qu'il sera possible de dire joyeux Noël à nouveau sous sa gouverne, implique nécessairement une interdiction ou une prohibition actuelle quant à l'utilisation de cette formule. Sans utiliser le langage spécifique de la *War on Christmas*, Trump y fait référence implicitement : ses déclarations le positionnent comme le leader qui saura vaincre les partisans du « politically correct » qui empêchent les Américains de dire « Merry Christmas ».

Le discours électoral de Trump reprend ainsi les arguments qui sont répétés par les commentateurs de nouvelles de Fox News depuis le début des années 2000. On y retrouve certains des éléments clés de l'idée de la guerre à Noël popularisée par O'Reilly, mais dans un langage beaucoup plus vague et épuré. Trump vise certaines corporations directement, mais s'en tient aux termes imprécis de « they » et « we » pour désigner les deux groupes qui s'affrontent dans cette lutte qui met en jeu la fête de Noël. Bien que la gauche séculière-progressiste ne soit pas directement mentionnée par le candidat, la référence à la rigueur politique qui prohiberait l'utilisation du « Merry Christmas » fait implicitement cette association. Même si la thématique de la *War on Christmas* est relativement dissimulée dans le discours de Trump, il est recadré dans ce contexte par la journaliste Sophia Tesfaye (2015) : « Donald Trump joins the War on Christmas brigade ». En somme, les promesses de la campagne présidentielle de Trump ne s'inscrivent qu'implicitement dans le discours de la guerre à Noël, les thèmes principaux de ce discours restent bien présents dans ses interventions.

La lutte pour sauver Noël

La présence de l'enjeu de la *War on Christmas* dans le discours de Trump s'est accentuée lors de sa présidence. Lors d'un rassemblement organisé par First Baptist Dallas pour rendre hommage aux vétérans de l'armée, en marge des célébrations de la fête de l'Indépendance américaine en

juillet 2017, Trump fait une allocution qui porte largement sur la place du Christianisme dans la société américaine.

« Their agenda is not your agenda. You've been saying it. I will never stop fighting for you. [...] Bureaucrats think they can run over your lives, overrule your values, meddle in your faith, and tell you how to live, what to say, and where to pray. But we know that parents, not bureaucrats, know best how to raise their children and create a thriving society. And we know that families and churches, not government officials, know best how to create a strong and loving community. And above all else, we know this: In America, we don't worship government, we worship God. [...]

Our religious liberty is enshrined in the very First Amendment in the Bill of Rights. The American Founders invoked our Creator four times in the Declaration of Independence. [...] I remind you that we're going to start saying "Merry Christmas" again. [...] In every struggle against evil throughout our history, as America's servicemembers have huddled around campfires and sought refuge in foxholes, they have called on their Creator for support. » (Trump 2017)

Dans cette présentation, Trump fait le lien entre la liberté religieuse inscrite dans la constitution américaine et son combat pour Noël, le tout dans un contexte où il fait référence à un « they » diffus, faisant référence aux médias, à l'*establishment* et de la gauche qui combattent son administration et ses efforts pour accroître l'économie, renforcer l'armée et sécuriser le territoire. Surtout, le président établit l'importance de la défense du christianisme, qu'il exemplifie par ses efforts pour rendre aux souhaits de joyeux Noël leur force normative. Ce discours fait l'éloge des vétérans des guerres de l'histoire américaine qui se sont battus dans une lutte contre le mal; Trump inscrit, indirectement mais clairement, ce combat pour Noël dans cette lignée des combats contre les forces maléfiques et antiaméricaines.

En octobre 2017, un peu moins d'un an après son entrée à la Maison-Blanche, Trump confirme qu'il avait réussi à tenir sa promesse de ramener Noël au centre des célébrations de fin d'année. La lutte n'est pas pour autant gagnée, puisqu'il y a toujours des corporations et certains acteurs politiques qui préfèrent utiliser des souhaits inclusifs lors du temps des fêtes. Lors de sa présence au Value Voter Summit, une conférence politique organisée par un groupe chrétien-conservateur, le président affirme :

« We are stopping cold the attacks on Judeo-Christian values. [...] You know we're getting near that beautiful Christmas season that people don't talk about anymore.

They don't use the word Christmas because it's not politically correct. You go to department stores and they'll say "happy New Year," they'll say other things. It'll be red, they'll have it painted, but they don't say it. Well, guess what? We're saying "Merry Christmas" again. » (Hamedy 2017; Merica 2017; Milord 2017)

Le langage de Trump dans ce discours rend la relation entre sa position sur l'importance de la fête de Noël et le contexte plus large de la *War on Christmas* et de la *War on Christianity* plus directe et explicite. Il affirme que son administration agit activement pour mettre fin à ces attaques contre les valeurs judéo-chrétiennes. Il n'est plus possible de voir dans les promesses de Trump une simple prise de position; son discours s'inscrit dans celui des *culture wars*. Dans la guerre à Noël, Trump et son administration se positionnent comme des défenseurs des valeurs traditionnelles : ils font la guerre *pour défendre* Noël.

En décembre 2017, le commentateur Vince Coglianese précise le rôle du président dans cette guerre lors d'un segment de l'émission *Fox News @Night* portant sur l'affirmation de Trump que l'Amérique peut de nouveau dire « Merry Christmas » :

« And when [Americans] hear Donald Trump say Merry Christmas, it really is not about necessarily just a War on Christmas, it is about the War on Christianity; they'd like to make sure that Christianity continues to be a dominant force in America because it has been since our founding. » (Fox News 2017, 1:45).

L'appui de Trump dans cette guerre pour sauver la fête chrétienne de Noël est donc encourageant et pointe vers la victoire des défenseurs de la tradition. Ce n'est cependant qu'une bataille dans la lutte plus large qui menace la position dominante du christianisme dans la société américaine. À la fin de sa première année en tant que président, Trump et ses partisans semblent donc convaincus de sortir vainqueurs dans cette guerre à Noël.

La victoire de Trump et de la tradition dans la guerre à Noël

En juillet 2018, Trump affirme son rôle décisif dans la victoire dans la guerre à Noël :

« Remember, I said, it's awfully early to be thinking this, but I always think it. Remember the attack on Merry Christmas? They're not attacking it anymore. Everyone's happy to say 'Merry Christmas,' right? Merry Christmas! That was under siege. You'd have these big department stores that say 'happy holidays.' They say where's the 'Merry Christmas?' Now they're all putting up 'Merry Christmas' again. And that's only because of our campaign. » (Mazza 2018)

Dans ce discours, Trump rend encore une fois plus explicite l'inscription de ses promesses des années précédentes dans le contexte de la *War on Christmas*, puisqu'il mentionne avoir mis fin aux attaques sur Noël perpétrées par un « they » indéfini. Il reprend spécifiquement la formulation de O'Reilly en affirmant qu'avant sa présidence, l'expression « Merry Christmas » était en état de siège. Dans une allocution à l'association de droite Turning Point U.S.A., à quelques jours de Noël 2019, Trump se remémore les débuts de cette lutte, confirmant par son utilisation du passé que le combat pour sauver Noël fait partie de l'histoire et qu'il a tenu sa promesse de campagne, le côté de la tradition ayant vaincu son adversaire :

« Do you remember they were trying to take "Christmas" out of Christmas? Do you remember? They didn't want to let you say "Merry Christmas." You would go around, you'd see department stores that have everything—red, snow, beautiful ribbons, bows. Everything was there, but they wouldn't say "Merry Christmas." They're all saying "Merry Christmas" again. You remember?

I went through that, during the campaign: "They going to say Merry Christmas again." And they are. That's the least of it too, because we got a lot of things that they're doing that they weren't doing. And we've got to keep the country—we've got to keep what we're doing. » (Trump 2019)

Lors d'un échange avec les journalistes à la suite d'une annonce affirmant la volonté de l'administration Trump de solidifier le droit à la prière dans les écoles, le président rend explicite le lien entre ce combat qu'il mène pour défendre Noël et une lutte plus large qui met le Christianisme sous attaque :

« Well, it is a cultural war, and you have two sides. And you have a side that believes so strongly in prayer, and they're being restricted, and it's getting worse and worse. And I think we've made a big impact. And we're loosening up a lot, and I want to loosen it up totally.

But you do have—you have things happening today that 10 or 15 years ago would have been unthinkable, what's happening. Taking the word "God" down, taking the word "Christmas" out. You know, we—I think we've turned that one around very good. I think we've turned both of them around very good. But we're not going to let it happen. We're never going to let that happen. And we're fighting it hard. You know better than anybody, we're fighting it very hard. And we're opening it up, and we're opening up again. » (Trump 2020)

C'est aussi dans cette remarque que Trump inscrit le plus clairement et explicitement son discours dans celui des *culture wars*. Le président définit aussi plus concrètement les deux groupes qui s'affrontent : les croyants qui remarquent la supposée restriction de leurs droits et ceux qui s'affairent à réduire la présence de la religion dans la sphère publique des États-Unis. Cette caractérisation des agresseurs dans cette guerre à Noël reste tout de même assez abstraite.

Après sa défaite électorale en 2020, Trump revient régulièrement sur le sujet de son rôle dans la guerre pour sauver Noël. Dans une entrevue avec l'ancien gouverneur de l'Arkansas Mike Huckabee, Trump, un an après la fin de son mandat en tant que président, revient sur sa victoire dans cette lutte :

« The country had started with this 'woke' a little bit before that and it was embarrassing for stores to say 'Merry Christmas.' You'd see these big chains, they want your money but they don't want to say 'Merry Christmas.' And they'd use reds and they'd use whites and snow but they wouldn't say 'Christmas'. When I started campaigning, I said, 'You're going to say "Merry Christmas" again.' And now people are saying it. [...] I tell you, we brought it back very quickly. [...] And they'd say 'Merry Christmas' until these crazy people came along and they wanted to stop it along with everything else. » (News Max 2021)

Dans cette entrevue, Trump pointe le mouvement « woke » et les « crazy people » qui y sont associés comme ses opposants qui travaillaient à rendre la phrase « joyeux Noël » imprononçable. Bien que l'ancien président n'utilise pas directement le langage des *culture wars*, certains journalistes qui ont couvert cette diffusion recadrent les remarques de Trump dans le discours de la *War on Christmas* :

« Four years after declaring victory in the supposed "war on Christmas," former President Donald Trump has once again claimed more Americans are saying "Merry Christmas" because of him. » (Patterson 2021)

« Donald Trump Takes Credit for Winning the Totally Made-Up War on Christmas » (Wilstein 2021)

« Trump claims victory in the non-existent 'War on Christmas' » (Goldiner 2021)

La victoire de Trump dans ses efforts pour défendre le Christianisme et Noël reste un thème récurrent dans le discours de l'homme d'affaires en marge de sa campagne pour briguer l'investiture républicaine pour l'élection présidentielle de 2024 : « One of the first things I said in 2015, actually, when I was campaigning, I said 'We will bring back 'Merry Christmas,' because these woke department stores, they didn't want to use the word Christmas. And they use the word Christmas now. » (Harvey 2023)

Le triomphe de Noël, le discours historico-polémique de Trump

Trump décrit cette tendance comme résultat des idéologies « wakes » ou « politically correct », sans toutefois spécifier directement à quels groupes il fait référence. Bien qu'il porte une attention particulière aux corporations et à leur rôle dans l'effort dans cette tentative d'effacer Noël de la sphère publique, Trump cible particulièrement un « they » abstrait. Le discours de la guerre à Noël de Trump est le discours binaire qui comprend l'enjeu complexe de la place de la religion (particulièrement du Christianisme) dans la société américaine comme une lutte simple entre deux groupes, distillés dans leur forme la plus indéfinie.

Le discours polarisant de Trump

L'affrontement oppose le *nous* (« us ») qui représente l'américain, le bon et le traditionnel contre le *eux* (« them ») qui définit tout ce qui est anti-américain; c'est cette force destructrice qui tente d'imposer un projet de société antithétique aux valeurs américaines. Les appellations ne pointent plus vers des groupes larges mais spécifiques comme les séculiers-progressistes. Le discours se réfère plutôt à des groupes indéfinis et abstraits, qu'il est possible d'interpréter comme englobant toute la société. En ce sens, on interpelle la société entière, en distinguant deux camps ennemis dans lesquels chacun est positionné.

Ce sont particulièrement les journalistes qui recadrent les déclarations de Trump dans le discours de la *War on Christmas*. Une très grande majorité du discours médiatique entourant ce phénomène se sépare ainsi dans ce cadre binaire : les médias de droite tels que Fox News et News Max se réjouissent que le commandant en chef affirme implicitement la menace qui guette l'Amérique et, à l'inverse, les médias plus centristes ou de gauche cherchent à démentir le fait que cette guerre contre Noël est réelle. Ces tentatives de contredire factuellement le

discours de la *War on Christmas* en utilisant des statistiques de sondages (PBS 2017; Patteson 2021) ou en affirmant qu'il n'existe pas de tentative concertée pour diminuer la place du Christianisme dans la société américaine, mais plutôt un effort d'inclusivité (Goldiner 2021; Wilstein 2021; Harvey 2023) se butent à un refus de mettre en doute l'existence du conflit.

Ces tentatives de correction qui rejettent l'idée que la guerre à Noël existe objectivement sont perçues et caractérisées comme une supercherie, une autre trahison de l'ennemi, un mensonge qui tente de torde la vérité; elles confirment la persistance du conflit. Pour les partisans de cette vision, l'attaque sur Noël et sur le christianisme est réelle, peu importe ce que les statistiques indiquent ou ce que les corporations trompeuses disent (O'Reilly 2004, Fox News 2017, News Max 2021). La tentative de nier cette réalité n'est qu'une facette de cet affrontement que le discours de la *War on Christmas* révèle. Certains journalistes perçoivent cet aspect du discours, puisqu'ils proposent que la guerre à Noël est une fabrication des politiciens et des polémistes républicains pour soutenir leurs projets sociopolitiques qui visent à maintenir les traditions chrétiennes comme norme sociale aux États-Unis (Holmes 2018; Brockell 2020; Robertson 2021; Graham 2022).

À cet effet, Hickel Jr. et Murphy (2022) soutiennent que le discours de Trump utilise un style de jérémiade traditionaliste, un type de rhétorique qui légitimise un retour aux pratiques traditionnelles pour ramener un âge d'or perdu. Ce genre de rhétorique aurait pour effet d'exacerber les divisions politiques existantes, en justifiant les valeurs et les positions d'un groupe tout en peignant la position adverse comme anti-américaine, comme une menace pour les fondations du pays. L'analyse du discours de Trump montre que celui-ci s'inscrit dans ce schéma binaire du discours polémique.

La dimension historique de la guerre à Noël de Trump

L'assaut sur Noël se révèle, dans le discours de Trump, au travers d'une conception spécifique de l'histoire. Les changements qui s'opèrent aujourd'hui seraient en contradiction avec la tradition politique et sociale des États-Unis et avec la norme acceptable dans la société américaine. Les tentatives d'effacer les symboles de la fête de Noël des célébrations de fin d'année s'inscrivent dans une série d'attaques envers le christianisme, élément affirmé comme

fondamental pour la nation américaine par Trump. Cette vision de l'histoire des États-Unis qui conçoit la religion chrétienne comme constitutive permet de dévoiler le plan infâme et subversif des partisans de l'« idéologie woke » et de l'inclusivité culturelle. Le discours du président fait référence à ce passé pillé par les forces anti-Noël : Trump promettait le retour à un état antérieur, dans lequel le christianisme avait force de norme dans la sphère publique. C'est aussi ce passé que Trump prétend avoir réussi à ramener lorsqu'il célèbre sa victoire (« We are saying 'Merry Christmas' *again* »). Le discours de Trump à propos du combat pour sauver Noël est donc historique, ancré dans cette conception spécifique du passé.

La guerre à Noël, continuation du discours historico-polémique

L'analyse du segment de Bill O'Reilly et du discours de Trump permet d'inscrire ce discours contemporain de la *War on Christmas*, et plus largement celui des *culture wars* américaines dans la généalogie du discours historico-polémique.

Aspect polémique du discours de la *War on Christmas*

Le discours de la *War on Christmas* fait partie d'une tactique politique qui utilise stratégiquement le langage et les codes religieux dans les communications politiques. Les républicains mettent particulièrement l'accent sur cette tactique depuis les années 1980 pour associer la religion (positif) au Parti Républicain et le sécularisme (négatif) au Parti Démocrate (Bramlett et Burge, 2021). Hickel Jr. et Murphy (2022) notent que le discours des guerres culturelles et particulièrement celui de la guerre à Noël s'inscrivent dans une tactique discursive qui se base sur le rêve de retrouver un passé mythique disparu, en déplorant la perte des traditions qui le constituaient. Les rhétoriques de la *War on Christmas* et de la *War on Christianity* confirment ainsi la position de certains groupes et dénigrent celle d'autre. Long (2023, 339) caractérise ainsi ces groupes qui s'affrontent dans cette guerre à Noël :

« On the one hand are liberal groups, both religious and secular, who believe that society should recognise and respect the variety and differences that constitute the community. [...] On the other side are conservative groups who feel strongly and deeply that historic and contemporary attempts to create diversity and avoid causing offense to others has resulted in the denigration of Christianity ».

Les chrétiens-conservateurs se voient légitimés dans leurs croyances tandis que les groupes progressistes sont perçus comme dangereux et perfides. Le discours des *culture wars* cherche donc à polariser ceux qui se perçoivent comme modérés en les recrutant du bon côté en peignant l'adversaire comme extrêmes et dangereux (Grondin 2012). Les discours de O'Reilly et de Trump s'inscrivent dans cette rhétorique polarisante et génèrent cette polémique autour de Noël. Malgré le discours de victoire sur l'ennemi qui menace Noël, la guerre n'est toujours pas du passé, plusieurs commentateurs polémiques ramenant de l'avant la vitalité actuelle du conflit (Fox News 2021, Bock-Côté 2023).

Aspect coercitif du discours

Les journalistes qui soutiennent que la guerre à Noël n'existe pas, n'ayant aucune base objective, offrent une analyse qui exclut un aspect important dans leurs conclusions : le discours de la *War on Christmas* produit en soi cette lutte contre Noël. La question qui demande s'il y a effectivement une attaque concertée sur les traditions de la fête chrétienne de Noël est sans importance pour les partisans du conflit; par le principe de performativité, le simple fait d'affirmer que Noël est menacé produit cette menace dans l'imaginaire sociopolitique américain. Ainsi, il importe peu que les corporations utilisent les formules de « Happy Holidays » ou de « Season's greetings » pour être plus inclusives. De même, il est peu important que « Merry Christmas » soit toujours un vœu populaire et ne soit pas réellement en voie d'être interdit. Dans le discours historico-polémique des *culture wars*, tout cela n'est que mensonges et supercheries qui ont pour but de cacher la vérité : les forces séculières cherchent, par cet assaut révélé par le discours, à éradiquer toute présence du christianisme dans la sphère publique et politique.

Grondin (2012) remarque cet effet lorsqu'il analyse les contreparties satiriques de *The O'Reilly Factor*. Bien que les animateurs et comédiens tels que John Stewart et Steven Colbert rejettent explicitement le discours polarisant des *culture wars*, leur participation dans ce discours aurait l'effet inverse en alimentant et confirmant les doléances des conservateurs. Il devient donc impossible de sortir du paradigme polémique, puisqu'en tentant de le rejeter, ses opposants le confirment. Stewart et les autres détracteurs du discours des *culture wars* deviennent malgré eux participants dans cette guerre : dès qu'il interagit avec le discours, il devient un guerrier

culturel qui alimente le conflit. L'aspect coercitif du discours des *culture wars* et de la guerre à Noël apparaît dans cette impossibilité de tenir une position neutre ou de le rejeter : « by stating his rejection of the politics of the culture wars, he becomes a culture warrior by default » (Grondin 2012, 355).

Cette dimension se remarque aussi dans la position ambiguë de Klein face à la présidence de Trump. La journaliste dénonce ce qu'elle qualifie de tactiques de chocs et de terreur utilisées par certains politiciens conservateurs, en référence aux tactiques militaires des États-Unis lors de la guerre en Irak. En décrivant l'utilisation de moments de crise pour imposer des réformes, Klein (2008) dénonce l'outrepassement des processus démocratiques par le biais de stratégies politiques inspirées de la doctrine militaire du *shock and awe*. Dans la même veine, la journaliste reprend cette thématique en décrivant le mouvement politique de Trump : le président et son administration utiliseraient des formes politiques du *blitzkrieg* pour réformer sauvagement les fondements de la société américaine (Klein 2017). Les tentatives de rejet du discours s'avèrent insuffisantes, inefficaces (« No is not enough »); la seule solution est la contre-attaque. Malgré son aversion explicite pour ces tactiques guerrières, Klein semble ne voir d'autre possibilité de résolution que de s'enrôler dans cette guerre pour faire partie de l'opposition active qui doit défendre l'Amérique contre Trump. La passivité n'est plus une option, il est vraisemblablement nécessaire de combattre la guerre par la guerre.

En tentant de le rejeter ou de le réfuter, les opposants ne font donc, au mieux, que confirmer le discours aux yeux des partisans des *culture wars*; au pire, ils se voient contraints d'y répondre en utilisant la même rhétorique guerrière. Long (2023, 338) note à cet effet que la « War on Christmas is then largely unnecessary but also risks becoming a self-fulfilling prophecy, creating tension where none need exist ». Suivant la même logique, le journaliste Derek Robertson (2021) décrit une « Forever War on Christmas » en référence aux « guerres sans fin » d'Irak et d'Afghanistan. Ces guerres de l'ère du Président Bush ont alimenté et enrichi, selon Robertson, un vaste complexe militaro-industriel; la guerre à Noël servirait, parallèlement, à générer de la polémique qui rallie la base électorale de ces politiciens qui affirment que les traditions chrétiennes sont attaquées. En polarisant l'ensemble des enjeux de la société, le discours des

culture wars polémise le discours politique et rend son cadre inexorable; il fait de tous des guerriers culturels par défaut.

Guerres de religion

Si le discours des *culture wars* invoque surtout l'imaginaire de la guerre civile, celui de la *War on Christmas* fait surtout référence à un second type de guerre de croyance : la guerre de religion ou la guerre divine. L'effet reste similaire même si les termes et le langage utilisés diffèrent : l'ennemi est absolu, n'appartenant pas au même univers moral que nous, les représentants du juste et du bien. Cet adversaire démonisé est peint comme une menace vitale; le christianisme est menacé d'être effacé de la sphère publique américaine et d'ainsi perdre sa force de norme. La fête de Noël comporte une certaine dualité : elle est à la fois fête chrétienne et célébration culturelle, et une majorité d'Américains respecte cette tradition indépendamment de leurs croyances (Long 2023). La fête reste toutefois particulièrement importante pour les chrétiens et son aspect religieux n'est pas totalement évacué de sa signification culturelle.

Bien qu'une partie du discours de la *War on Christmas* tente de faire valoir la dimension culturelle ou civique de la fête de Noël, c'est ultimement la dimension religieuse qui caractérise la lutte qui est décrite par O'Reilly et Trump. Le présentateur de Fox News souligne explicitement cet aspect lorsqu'il oppose les forces traditionnelles-religieuses aux forces progressistes-séculières. Même si le président insiste particulièrement sur le rôle des corporations et sur l'aspect culturel de la fête, il inscrit clairement, à plusieurs reprises, ce combat pour sauver Noël dans le contexte de la liberté de religion et de la foi chrétienne. L'importance de la dimension religieuse du conflit se révèle le plus directement lorsque ces deux promoteurs de la *War on Christmas* recadrent cette lutte dans un conflit plus large, suggérant que ce n'est qu'un aspect d'une guerre au christianisme.

Il faut cependant préciser que même si Trump utilise la religion comme thème pour faire la promotion de son programme politique, son administration et ses décisions ne sont pas nécessairement religieuses. La thématique peut faire partie d'une tactique électorale cynique (Dodds 2012; Bramlett et Burge 2021), ce qui semble correspondre à l'utilisation qu'en fait Trump, largement critiqué pour ses interventions maladroites et inappropriées au sujet de la

religion (Lee 2017; Coppins 2020; Levinovitz 2020; Colvin 2024; Weissert 2024). Que l'invocation de la religion soit une tactique électorale cynique ne change pas l'aspect religieux du discours : c'est tout de même ce à quoi il se réfère, ce qu'il interpelle. L'identité religieuse reste intimement liée à l'identité partisane aux États-Unis, surtout pour les chrétiens évangéliques, et renforce l'intensité des positions sur une panoplie d'enjeux politiques (Perry 2022). Même si Trump ne représente pas personnellement les valeurs chrétiennes, son discours politique, et particulièrement son discours qui s'inscrit dans la *War on Christmas* et la *War on Christianity*, représente une défense symbolique de la tradition et de l'héritage chrétien des États-Unis (Whitehead et Al. 2018).

État de violence

Long (2023) porte une attention particulière à l'utilisation du langage de la guerre dans le discours de la *War on Christmas*. En appliquant les termes et les concepts guerriers aux enjeux entourant la célébration de Noël et la place de cette fête dans la sphère publique, O'Reilly et Gibson ont transformé le cadre du débat. Le conflit se voit simplifié en une lutte entre deux ennemis aux positions diamétralement opposées, sans point milieu. En affirmant qu'il y a une guerre à Noël, les animateurs positionnent celui qui tient ce discours comme victime : l'ennemi voyou, criminel s'attaque à nous par le biais d'une guerre contre nos traditions, nos valeurs et notre foi. Cette position de celui qui subit un assaut donne au discours un sentiment d'urgence, où les chrétiens, en tant que cibles de cette attaque, doivent se défendre devant cet affront puisque leur survie même est en jeu. Trump reprend ces affirmations dans son discours, en poussant la distinction à sa forme binaire la plus diffuse (le *us* contre le *they*).

L'utilisation de cette métaphore amène une dépolitisation de l'enjeu de la place de la religion dans la sphère publique, similaire aux dynamiques des guerres identitaires et des conflits religieux (Gros 2006, 229). Des fossés se creusent entre concitoyens, entre membres d'une même nation en suivant des lignes de faille irrémédiables. Les différences qui séparent les ennemis sont fondamentales et incommensurables; la seule issue possible au conflit est la victoire par l'effacement de l'un sur l'autre. Il est ainsi possible de percevoir dans ce discours certains aspects des « états de violence », forme émergente de conflit au début du 21^e siècle que décrit Frédéric Gros (2006). Elles se caractérisent par la disparition des figures

conventionnelles de la guerre pour évoluer vers les tactiques de terrorisme, la menace continue de tout l'espace public par un ennemi tapi dans l'ombre, l'effondrement du cadre politique et des normes juridiques par l'invocation d'un idéal absolu. Les métaphores des *culture wars* et de la *War on Christmas* font donc référence aux guerres de croyances, mais aussi aux états de violence : un ennemi abstrait, insidieux planifie la destruction de la société en visant l'espace public entier, ce qui établit une dynamique de victime-assassin, dans laquelle l'adversaire est criminalisé.

En somme, l'utilisation du langage de la guerre dans le contexte de la *War on Christmas* polarise et simplifie l'enjeu en définissant deux groupes antagonistes, l'un agresseur et l'autre victime, qui s'affrontent dans une lutte qui impose un cadre d'urgence dans lequel les arguments sont poussés à l'extrême. L'opposant politique est vu au travers de la figure d'ennemi absolu, celui qui doit être défait puisqu'il représente une menace vitale pour nos valeurs, notre foi et notre salut. Les enjeux sociopolitiques, compris dans ce cadre des *culture wars* et de la *War on Christmas* deviennent complètement polarisés : devant cet ennemi absolu, il n'y a aucune possibilité de dialogue ou même de compromis.

Aspect historique du discours de la *War on Christmas*

Cette guerre qui menace la fête de Noël (et ultimement le christianisme américain) se dévoile au travers d'une conception particulière de l'histoire. C'est celle dans laquelle la religion chrétienne est comprise comme un élément constitutif de la nation américaine, où la culture commune est définie par les valeurs morales judéo-chrétiennes. Long (2023) distingue deux principaux fronts qui permettent de mieux cerner cette conception historique. Le premier front qui se perçoit dans la guerre à Noël est celui des initiatives inclusives qui visent à intégrer d'autres croyances aux célébrations et aux vœux de fin d'année. Par exemple, la décision pour certains politiciens et certaines entreprises d'utiliser des souhaits génériques comme *Happy Holidays* plutôt que *Merry Christmas* sont perçus comme tentative de retirer les traditions chrétiennes de la sphère publique au profit du multiculturalisme et du sécularisme à l'encontre des normes de la majorité. Le sécularisme est ainsi perçu, dans cette vision historique, comme antithétique aux fondements mêmes de la société américaine.

Cette conception s'inscrit dans une forme précise de la tradition de l'exceptionnalisme américain. Le peuple des États-Unis, depuis la fondation du pays, serait divinement voué à répandre la démocratie républicaine et surtout, dans cette compréhension religieuse de la *Manifest Destiny*, le christianisme (Castle 2019; Hicker Jr. et Murphy 2022). Whitehead et Al. (2018, 147) résumant : « Christian nationalism operates as a unique and independent ideology that can influence political actions by calling forth a defense of mythological narratives about America's distinctively Christian heritage and future. » Ce nationalisme chrétien prend aussi une dimension ethnique implicite et parfois même explicite; la nation est celle des *White Christians*, et ceux-ci devraient conserver leur place historique dans les hautes sphères du pouvoir (Perry 2022). En somme, le nationalisme blanc-chrétien conserve une importance centrale dans les débats politiques de l'Amérique contemporaine, particulièrement sur la question de l'appui au président Trump.

Le discours de la guerre à Noël s'inscrit ainsi dans un discours plus large de la droite américaine qui base son argumentaire sur le principe de la majorité culturelle et qui affirme que les préférences de cette majorité ne devraient plus être contestées et que la protection de cette identité culturelle ancrée dans la tradition devient une nécessité (de Waal et Duyvendak 2022). La dualité des aspects religieux et culturels de la fête de Noël fait en sorte que le discours de la *War on Christmas* s'inscrit à la fois dans le cadre d'une guerre contre le Christianisme et d'une guerre contre la culture américaine. Plus précisément, c'est deux dimensions religieuses et culturelles sont entrecroisées, la première faisant partie intégrante de la deuxième; la double signification de la fête de Noël décuple la force de cet argumentaire.

Une interprétation spécifique de la Constitution et du principe juridique de la séparation de l'Église et de l'État soutient cette historiographie. Le deuxième front de la guerre à Noël se retrouve à cet effet dans une série de poursuites et de décisions judiciaires concernant le droit pour les institutions gouvernementales de célébrer ouvertement Noël. Ces verdicts sont ciblés comme preuves qu'une attaque concertée contre la fête chrétienne existe aux États-Unis. Ces affrontements judiciaires s'inscrivent dans le cadre d'un conflit plus large qui concerne la relation entre le gouvernement et la religion et qui cherche à savoir si le premier amendement de la Constitution américaine permet aux employés de la fonction publique de reconnaître et

célébrer une religion en particulier dans le cadre de leurs fonctions. Ces débats ont abouti à une compréhension relativiste quant à la question des démonstrations religieuses dans le contexte d'une institution publique :

« In the context of the 'War on Christmas', this led to challenges to certain public manifestations of the religious elements of the holiday. [...] the Court ultimately determined that the constitutionality of such display rested on their context [...] making the courts the arbiters of dividing lines » (Long 2023, 335-36)

Cette interprétation de la loi et de la Constitution est contestée par les conservateurs religieux, qui y voient une atteinte à leur liberté de religion. Trump soutient cette critique dans son discours de la *War on Christmas* à plusieurs reprises (Trump 2017; 2020) et signale qu'il supporte les chrétiens dans leurs luttes judiciaires pour faire prévaloir leur droit de célébrer ouvertement Noël, indépendamment du contexte.

Le discours de la guerre à Noël fait écho aux thèses du choc des civilisations de Huntington : on retrouve explicitement la notion d'affrontement avec l'Islam chez O'Reilly et plus implicitement chez Trump. Haynes (2021, 24-35) remarque à cet effet que le discours du président vilipende régulièrement les immigrants des autres cultures, et particulièrement ceux de confession musulmane. Les autres civilisations, ne partageant pas la même culture politique, morale et religieuse, seraient nécessairement en tension avec la nation américaine. L'histoire ainsi perçue dévoile une série de trahisons des principes fondateurs de l'Amérique : décisions juridiques qui sapent les droits et les valeurs de la majorité chrétienne, politiciens qui imposent un projet social séculier en contradiction avec la tradition, corporations qui abandonnent les valeurs traditionnelles au profit de la soi-disant inclusivité. Ces efforts de sécularisation qui sont dictés par les élites progressives n'auraient pas pour but de rendre la société plus inclusive et ouverte à la différence; c'est plutôt un effort concerté pour détruire les vrais fondements de la société en effaçant l'élément constitutif que représente le christianisme. C'est la supercherie qui est dévoilée par le discours de la *War on Christmas*, autant chez O'Reilly que chez Trump.

Il est ainsi possible d'observer le caractère historico-polémique de ce discours de la *War on Christmas* : les conservateurs qui soutiennent l'existence de cette guerre cherchent à la révéler au public en décelant une série de trahisons et de torts politiques, judiciaires et corporatifs dans

l'histoire. Cette historiographie des luttes permet de comprendre le péril politique et social qui guette l'Amérique d'aujourd'hui. Cet assaut qui perdure menacerait le christianisme et sa place dans la société américaine. Sa force de norme, partagée par la majorité, serait en péril et directement ciblée par les partisans du multiculturalisme séculier, qui cherchent à éliminer la foi chrétienne de la sphère publique. L'enjeu n'est donc plus politique, mais bien polémique, puisqu'il n'y a aucune possibilité de dialogue ou de résolution pacifique avec un ennemi absolu qui vise notre destruction.

Chapitre 5 – Conclusion et réflexions

Pour conclure ce mémoire, il importe de faire un court résumé de l'analyse du discours historico-polémique qui fut présenté dans ce travail. Le deuxième chapitre, en présentant ce discours décrit par Foucault, visait à définir un cadre d'analyse à partir duquel il serait possible d'étudier le discours des *culture wars*. La caractérisation que le penseur fait du discours binaire de la lutte des races et de celui de la lutte des classes permet de cerner deux principales régularités de ce courant discursif. Premièrement, il fait de la guerre l'analyseur des rapports sociaux et polémise ainsi le discours politique. Deuxièmement, cette guerre de basse intensité qui traverse la société se révèle au travers d'un type particulier d'historiographie qui met en lumière les affrontements entre les groupes. L'histoire y est décrite comme une série de trahisons et de manigances d'un groupement social contre l'autre, qui se réverbèrent jusqu'à aujourd'hui. Les lignes de conflits qui traversent la société ont leurs origines dans ces conceptions historiques spécifiques. C'est aussi l'histoire, la « vraie », qui est attaquée par nos adversaires dans ce discours, puisque l'historiographie qui définit la constitution, les traditions et le peuple est contestée par ces groupes qui cherchent à détruire la société de l'intérieur. La vérité se retrouve ainsi, dans le discours historico-polémique, dans cet affrontement dévoilé par l'histoire.

Le troisième chapitre se voulait une présentation détaillée des textes qui font la description de la société américaine fondamentalement divisée de la fin du 20^e siècle, aux prises avec des *culture wars*. L'analyse de cette lecture du contexte sociopolitique des États-Unis a permis de l'inscrire dans la lignée discursive historico-polémique. La société ainsi comprise est décrite comme polarisée, fracturée au point où il n'y ait pas de réconciliation possible. Les adversaires politiques de ces guerres culturelles s'affrontent dans une lutte pour la définition de la culture commune et des valeurs partagées de la nation américaine. Ces conceptions étant diamétralement opposées, sans point milieu, font en sorte qu'il n'y ait pas de solution qui pourrait ressortir d'un dialogue ou d'une négociation; seule la défaite de l'autre permettra une solution pérenne et satisfaisante. Les positions qui sont en conflit dans ces *culture wars* fondent

leurs conceptions sociales en grande partie sur des historiographies complètement divergentes, ce qui alimente les hostilités et joue le rôle de révélateur des machinations de l'adversaire.

C'est donc la guerre *pour* la culture qui est décrite par Hunter et Hartman, qui se comprend aussi à l'intérieur de deux autres dimensions : la guerre *par* la culture, c'est-à-dire l'affrontement des positions à travers des productions culturelles, et la guerre comme métaphore politique. Ce troisième aspect est particulièrement important pour bien saisir comment le discours des *culture wars* peut influencer notre relation avec le monde social et notre compréhension du domaine politique. En illuminant les aspects conflictuels du discours politique et en occultant la dimension de coopération, la métaphore de la guerre divise et polarise les débats. Elle modifie aussi l'ensemble de solutions envisageables pour mettre de l'avant les résolutions agressives et totales. C'est aussi au travers de la dimension métaphorique que se distingue l'aspect performatif du discours : en affirmant qu'il y a une guerre culturelle, on produit la guerre culturelle. En somme, la métaphore des *culture wars* polémise le discours politique en y appliquant le langage, l'imaginaire, les procédés et les tactiques de la guerre. Le troisième chapitre de ce travail avait donc pour but, par cette analyse du discours des *culture wars*, de mettre en lumière ces aspects métaphoriques et performatifs afin d'aborder la question « *comment* ce type de discursivité peut-il influencer le monde sociopolitique? ».

Le quatrième chapitre était dédié à une analyse ciblée du discours de la *War on Christmas*, de sa popularisation par l'animateur Bill O'Reilly au début des années 2000 jusqu'aux utilisations récentes du président Trump. Cette section visait à étudier plus précisément un des discours récurrents qui s'inscrit dans le contexte *des culture wars* afin de discerner si ses usages contemporains s'inscrivent toujours dans le discours historico-polémique. Le discours de la *War on Christmas* recadre plus spécifiquement la lutte dans le contexte de la protection des traditions et des valeurs de la majorité et se base sur une historiographie proche de celle du nationalisme chrétien. L'aspect religieux est mis de l'avant et la guerre est révélée par cette conception particulière de l'histoire, qui décrit un assaut sans relâche sur les valeurs chrétiennes aux États-Unis, conçues comme constitutives de la nation américaine.

Réflexions

Le discours des *culture wars* est toujours d'actualité et continue d'évoluer. Trump, dans sa campagne actuelle pour la présidence, accentue cette rhétorique en s'attaquant aux institutions judiciaires (Collinson 2024), en traitant les immigrants de vermines empoisonnant la nation (Contorno 2023; Liptak 2023; Slattery 2024), en partageant des images et des propos violents au sujet de ses opposants politiques (Benen 2024; Sullivan et Shelton 2024) et en invoquant l'image d'un bain de sang pour décrire sa possible défaite aux élections de 2024 (John et Al. 2024; Slattery 2024). Si Hunter, Hartman et Rodgers remarquaient principalement les *culture wars* à l'intérieur des débats de sociétés sur des sujets fondamentaux, les champs de bataille actuels ne cessent de se multiplier. Aucun enjeu, qu'il soit politique ou non, ne semble pouvoir échapper au cadre de la guerre culturelle : les débats sur l'aménagement urbain deviennent *la guerre à l'automobile et aux automobilistes*; les recommandations diététiques deviennent *la guerre à la bière, la guerre aux boissons gazeuses*; les débats entourant l'usage du plastique à usage unique deviennent *la guerre aux pailles, la guerre aux styromousses, la guerre à la viande, la guerre aux vaches*; en somme, tout est susceptible d'être compris au travers du prisme des *culture wars*. Comment ce discours historico-polémique peut-il évoluer devant cette prolifération du discours de la guerre en politique? Tel que décrit dans ce travail, ce discours binaire impose une conception polarisée de la politique et cette tendance chez certains politiciens et commentateurs politiques à ramener l'ensemble des enjeux sociaux, anodins ou non, dans ce cadre mérite une courte réflexion. Cette dernière section, qui vient clore ce mémoire, propose quelques considérations à cet effet.

Évolutions possibles du discours des *culture wars*

Il est possible d'entrevoir trois principales avenues pour l'évolution de cette métaphore de la guerre utilisée dans le discours politique. Une première possibilité serait celle de l'essoufflement du discours des *culture wars*, qui peut prendre deux dimensions distinctes mais reliées. La généralisation de son propos par la démultiplication des *guerres culturelles* qui sont dévoilées dans ce discours pourrait diminuer sa force rhétorique : quand tout devient une guerre, jusqu'aux moindres interactions sociales, rien n'est réellement guerre. En dévoilant une

infinité de conflits qui s'inscrivent dans les *culture wars*, le discours perdrait éventuellement son aspect révélateur. En ce sens, la guerre qui traverse la société devient une évidence pour tous.

La deuxième dimension de l'épuisement du discours se retrouve dans la possibilité que celui-ci soit ignoré. L'aspect coercitif du discours polémique fut souligné à plusieurs reprises dans le présent travail : dès que l'on interagit avec ce type de discours, que ce soit pour l'alimenter ou pour le rejeter, il fait de nous un « guerrier culturel » par défaut. Il ne reste donc, dans ce contexte, qu'à offrir une sorte de résistance passive, en ignorant le cadre polémique imposé par les *culture wars*. C'est d'ailleurs ce que propose le journaliste Derek Robertson (2021), en notant qu'une solution simple à cette guerre vraisemblablement permanente consisterait à se désengager du conflit : « Log off. [...] we have a simple choice to make in whether we participate and keep [this war] alive. ». Le discours peut continuer de nous interpeller, mais s'il est ignoré par un nombre suffisant de participants, il est possible qu'il s'épuise. La tactique d'ignorer cette rhétorique encoure cependant le risque que le discours polémique écrase les alternatives et devienne dominant.

Flusberg et al. (2018) reconnaissent que la métaphore qui cadre un enjeu comme une « guerre à » est devenue omniprésente dans le discours public politique et que sa forte utilisation peut mener vers un épuisement. Cette métaphore, lorsqu'utilisée pour décrire un ensemble d'enjeux anodins et sans réel impact social, peut avoir l'effet contraire de ce qui est recherché : le langage et le cadre de la guerre est à ce point dramatique, hyperbolique qu'il rebute le public plutôt que le soulève. En d'autres mots, la métaphore se *fatigue*. Hartman (2015) est aussi du même avis en concluant que les *culture wars* font maintenant partie de l'histoire, ne représentant plus la société américaine actuelle. Le discours juridico-politique pourrait ainsi s'offrir comme alternative en proposant un retour au discours de la convivance. D'autres approches, telles que celles basées sur le dialogue, pourraient paraître comme une voie complètement opposée à celle du discours historico-polémique. Étant soutenues par une volonté de construire un futur basé sur une compréhension commune, elles s'opposent au discours qui cherche et trouve la vérité dans une lutte historique et destructrice. Donc, la première voie qui se dessine comme possibilité de développement pour le discours des *culture wars* est celle de l'épuisement par saturation ou par résistance passive.

Face à son propre épuisement, il est aussi possible que le discours historico-polémique se régénère autrement, en inversant certains points ou en modifiant certaines de ces caractéristiques, tout en restant ancré dans ces notions d'histoire et de guerre. Foucault, dans la généalogie qu'il présente de ce discours, décrit justement comment ce type de courant discursif continu à évoluer au travers de renversement, de réappropriation, de changements sur la forme, tout en gardant certaines régularités qui lui sont propres. C'est donc une possibilité de voir le discours des *culture wars* abandonner ce langage des *War on* qui se fatigue afin de proposer un contenu renouvelé.

Une troisième possibilité, celle-ci plus pessimiste, verrait les tensions soulevées par ce discours éclater au grand jour et aboutir en guerre réelle, sous forme de guerre civile, de guerre de religion ou d'états de violence. La polarisation du discours politique généraliserait les hostilités au point d'en imprégner tous les débats et les relations sociales, ne laissant d'autre issue possible qu'un éclatement de la violence. C'est l'aboutissement de la logique guerrière de ce discours historico-polémique : aucune entente ou réconciliation politique n'est possible au travers des institutions démocratiques; la prise d'armes et la violence physique deviennent impératives pour sauver la nation. Cette possibilité d'une guerre réelle comme conclusion des *culture wars* au 21^e siècle est d'ailleurs soutenue par Hunter (Stanton 2021).

Le but de ces réflexions n'est pas de prédire comment, à partir de cette position relativement importante dans la sphère publique, ce discours historico-polémique évoluera, mais bien d'explorer les différentes voies qu'il pourrait prendre. Cette conclusion vise surtout à souligner l'importance de l'étude continue de ce discours non pas comme simple figure de style, mais bien comme un outil rhétorique qui impacte le monde sociopolitique. Comme Grondin (2012, 349) le remarque, les *guerres culturelles*, bien que métaphoriques, sont tout de même potentiellement nocives pour le discours politique. En mettant en évidence les aspects métaphoriques et performatifs du discours des *culture wars*, ce mémoire tente de souligner que l'étude du discours en soi est aussi importante que l'analyse qui cherche à savoir si les *culture wars* représente objectivement la réalité sociale des États-Unis.

Références bibliographiques

- Abélès, Marc. 2006. *Politique de la survie*. Flammarion. Paris.
- Anaïs, Seantel. 2013. « Genealogy and critical discourse analysis in conversation : texts, discourse, critique ». *Critical Discourse Studies* 10 (2) : 123-35.
- Becker, Bernard. 2016. « Trump's 6 populist positions ». *Politico*, février 2016. <https://www.politico.com/story/2016/02/donald-trump-working-class-voters-219231>.
- Benen, Steve. 2024. « Why Trump can't (and won't) stop pushing violent rhetoric, images ». *MSNBC*, avril 2024. <https://www.msnbc.com/rachel-maddow-show/maddowblog/trump-cant-wont-stop-pushing-violent-rhetoric-images-rcna145811>.
- Berns, Thomas. 2019. « Chapitre II - Les guerres de Hobbes ». Dans *La guerre des philosophes*, 12360. Paris : Presses universitaires de France.
- Blattberg, Charles. 2009. *Patriotic Elaborations, Essays in Practical Philosophy*. McGill-Queen's University Press. Montréal et Kingston.
- Bock-Côté, Mathieu. 2023. « La guerre contre Noël n'a jamais cessé ». *Journal de Montréal*, décembre 2023. <https://www.journaldemontreal.com/2023/12/02/la-guerre-contre-noel-na-jamais-cesse>.
- Bramlett, Brittany, et Ryan P. Burge. 2021. « God Talk in a Digital Age: How Members of Congress Use Religious Language on Twitter ». *Politics and Religion* 14 (2) : 316-38.
- Brockell, Gillian. 2020. « There really was a war on Christmas, Mr. President. It was waged by Christians. » *The Washinton Post*, décembre 2020. <https://www.washingtonpost.com/history/2020/12/23/war-on-christmas-trump-puritans-christians/>.
- Cartier, Emmanuel. 2006. « Histoire et droit : rivalité ou complémentarité? » *Revue française de droit constitutionnel* 67 (3) : 509-34.
- Castle, Jeremiah. 2019. « New Fronts in the Culture Wars? Religion, Partisanship, and Polarization on Religious Liberty and Transgender Rights in the United States ». *American Politics Research* 47 (3) : 650-79.
- Charteris-Black, Jonathan. 2004. *Corpus Approaches to Critical Metaphor Analysis*. Hampshire et New-York : Palgrave Macmillan.
- Childress, James F. 2001. « The War Metaphor in Public Policy ». Dans *The leader's imperative: Ethics, integrity and responsibility*. Sous la direction de J. Carl Ficarrotta, 181-97. Indiana : Purdue University Press.
- Cillizza, Chris. 2022. « Ron DeSantis takes his culture war to the next level ». *CNN*, avril 2022. <https://amp.cnn.com/cnn/2022/04/18/politics/desantis-florida-math-culture-war-crt/index.html>.
- Collinson, Stephen. 2024. « Trump's inflammatory rhetoric has been effective for him so far but poses real danger ». *CNN Politics*, avril 2024. <https://www.cnn.com/2024/03/31/politics/trump-dangerous-rhetoric-analysis/index.html>.

- Colvin, Jill. 2024. « Trump is selling ‘God Bless the USA’ Bibles for \$59.99 as he faces mounting legal bills », 26 mars 2024. <https://apnews.com/article/trump-god-bless-usa-bible-greenwood-2713fda3efdfa297d0f024efb1ca3003>.
- Coppins, McKay. 2020. « Trump Secretly Mocks His Christian Supporters ». *The Atlantic*, 29 septembre 2020. <https://www.theatlantic.com/politics/archive/2020/09/trump-secretly-mocks-his-christian-supporters/616522/>.
- Cortono, Steve. 2023. « Trump quotes Putin to call Biden ‘threat to democracy,’ reiterates anti-immigrant rhetoric at New Hampshire rally ». *CNN Politics*, décembre 2023. <https://www.cnn.com/2023/12/16/politics/new-hampshire-republican-primary-trump-immigration>.
- Dinstein, Yoram. 2012. *War, aggression and self-defence*. 5e éd. Cambridge : Cambridge University Press.
- Dombrink, John. 2012. « After the Culture War? Shifts and Continuities in American Conservatism ». *Canadian Review of American Studies* 42 (3) : 301-21.
- Felman, Shoshana. 1979. « Le discours polémique ». *Cahiers de l’Association internationale des études françaises* 31 : 179-92.
- Flusberg, Stephen J., Teenie Matlock, et Paul H. Thibodeau. s. d. « War metaphors in public discourse ». *Metaphor and Symbol* 33 (1) : 1-18.
- Foucault, Michel. 1971. *L’ordre du discours*. France : Gallimard.
- . 1997. *Il faut défendre la société*. France : Gallimard Seuil.
- Gagnon, Frédérick. 2012. « Ceasefire or New Battle? The Politics of Culture Wars in Obama’s Time ». *Canadian Review of American Studies* 42 (3) : 261-73.
- Garon, Richard. 2016. « De quoi s’agit-il? Guerre, conflit, intervention ». Dans *Penser la guerre au futur*. Sous la direction de Richard Garon, 19-51. Québec : Presses de l’Université Laval.
- Gémar, Jean-Claude. 1994. « Le discours du législateur et le langage du droit. Rédaction, style et texte juridiques ». *Revue générale de droit* 25 (2) : 327-45.
- Goldiner, Dave. 2021. « Trump claims victory in the non-existent ‘War on Christmas’ », décembre 2021, Daily News édition. <https://www.nydailynews.com/2021/12/17/trump-claims-victory-in-the-non-existent-war-on-christmas/>.
- Graham, David A. 2022. « The War on Christmas Is Winning ». *The Atlantic*, décembre 2022. <https://www.theatlantic.com/ideas/archive/2022/12/war-on-christmas-trump-happy-holidays/672548/>.
- Gramsci, Antonio. 2011. *Guerre de mouvement et guerre de position*. Sous la direction de Keucheyan Razmig. Paris : La fabrique.
- Groenendyk, Eric, Michael W. Sances, et Kirill Zhirkov. 2020. « Intraparty Polarization in American Politics ». *The Journal of Politics* 82 (4) : 1616-20.
- Grondin, David. 2012. « Understanding Culture Wars through Satirical/Political Infotainment TV: Jon Stewart and The Daily Show’s Critique as Mediated Re-enactement of the Culture War ». *Canadian Review of American Studies* 43 (3) : 347-70.
- Gros, Frédéric. 2006. *États de violence, essai sur la fin de la guerre*. Paris : Gallimard.
- . 2023. *Pourquoi la guerre?* Paris : Albin Michel.
- Hamedy, Saba. 2017. « In his 1st year in office, did Trump end the ‘war on Christmas’? » *CNN Politics*, décembre 2017. 20 mars 2024.

- Hampshire, Stuart. 2011. *La justice est conflit*. Traduit par Salim Hirèche. Genève : Éditions Markus Haller.
- Hare, Christopher, et Keith T. Poole. 2014. « The Polarization of Contemporary American Politics ». *Polity* 46 (3) : 411-29.
- Hartman, Andrew. 2015. *A war for the soul of America*. Chicago et Londres : The University of Chicago Press.
- Harvey, Josephine. 2023. « It's That Time Of Year! Trump's Weird Christmas Lie Gets An October Kickoff ». *Huffpost*, 2 octobre 2023. https://www.huffpost.com/entry/trump-war-on-christmas-october_n_651a7b83e4b0b443172f8e11.
- Haynes, Jeffrey. 2021. *A Quarter Century of the « Clash of Civilizations »*. Routledge. New York.
- Heltzel, Gordon, et Kristin Laurin. 2020. « Polarization in America : two possible futures ». *Current Opinion in Behavioral Sciences* 34 : 179-84.
- Hickel Jr., Flavio R., et Andrew R. Murphy. 2022. « Making America Exceptional Again: Donald Trump's Traditionalist Jeremiad, Civil Religion, and the Politics of Resentment ». *Politics and Religion* 15 : 247-69.
- « How 'the war on Christmas' became a political rallying cry ». 2017. *PBS NewsHour*. PBS. <https://www.pbs.org/newshour/show/how-the-war-on-christmas-became-a-political-rallying-cry>.
- Howe, Nicholas. 1988. « Metaphor in Contemporary American Political Discourse ». *Metaphor and Symbol* 3 (2) : 87-104.
- Hunter, James Davison. 1991. *Culture Wars, the Struggle to define America*. New York : Basic Book.
- Huntington, Samuel P. 2000. *Le choc des civilisations*. Traduit par Jean-Luc Fidel, Geneviève Joublain, Patrice Jorland, et Jean-Jacques Pérussaud. Paris : Éditions Odile Jacob.
- Ilott, Luke. 2023. « Genealogy Beyond Critique : Foucault's Discipline and Punish as Coalitional Worldmaking ». *Political Theory* 51 (2) : 331-54.
- « Is there a Culture War? Conflicting Value Structures in American Public Opinion ». s. d.
- John, Arit, Kit Maher, et Alayna Treene. 2024. « Trump warns of 'bloodbath' for auto industry and country if he loses the election ». *CNN Politics*, 17 mars 2024. <https://www.cnn.com/2024/03/16/politics/trump-bloodbath-auto-industry-election/index.html>.
- Klein, Naomi. 2008. *The Shock Doctrine : the rise of disaster capitalism*. Toronto : Vintage Canada Edition.
- . 2017. *No is not enough*. Knopf Canada.
- Koller, Veronika, et Elena Semino. 2009. « Metaphor, Politics and Gender : a Case Study from Germany ». Dans *Politics, Gender and Conceptual Metaphors*. Sous la direction de Kathleen Ahrens, 9-35. Hampshire et New York : Palgrave Macmillan.
- Lakoff, George, et Mark Johnson. 2003. *Metaphors we live by*. Chicago et Londres : University of Chicago Press.
- Lee, MJ. 2015. « Donald Trump's pledge: 'We're gonna be saying Merry Christmas' ». *CNN Politics*, 22 octobre 2015. <https://www.cnn.com/2015/10/21/politics/donald-trump-iowa-rally/index.html>.
- . 2017. « God and the Don ». *State*, Juin 2017. <https://www.cnn.com/interactive/2017/politics/state/donald-trump-religion/>.

- Levinovitz, Alan. 2020. « Autocrats Love Using the Bible as a Prop. Americans Shouldn't. » *Foreign Policy*, juin 2020. <https://foreignpolicy.com/2020/06/02/autocrats-idolatry-trump-protests-george-floyd-america/>.
- Liptak, Kevin. 2023. « Biden assails Trump's 'vermin' remark and compares it to Nazi rhetoric ». *CNN Politics*, 15 novembre 2023.
- Luther King Jr., Martin. 2023. « I Have a Dream ». *NPR*, 16 janvier 2023. <https://www.npr.org/2010/01/18/122701268/i-have-a-dream-speech-in-its-entirety>.
- Määttä, Simo K. 2023. « Performativité ». Dans *Discours de haine et de radicalisation : les notions clés*, 81-87. Lyon : Ens editions.
- Maingueneau, Dominique. 2023. « Le discours juridique comme discours constituant ». *Actes sémiotiques* 128. <https://doi.org/10.25965/as.7832>.
- Mazza, Ed. 2018. « Trump Is Fighting The "War On Christmas" In July And Twitter Is Fighting Back ». *Huffpost*, août 2018. https://www.huffpost.com/entry/donald-trump-war-on-christmas-july_n_5b6124dae4b0fd5c73d43c01.
- Merica, Dan. 2017. « Trump: 'We are stopping cold the attacks on Judeo-Christian values' ». *CNN Politics*, 13 octobre 2017. <https://www.cnn.com/2017/10/13/politics/trump-values-voters-summit/index.html>.
- Milord, Joseph. 2017. « Trump Talked About A "War On Christmas" In October, For Some Reason ». *Elite Daily*, 13 octobre 2017. <https://www.elitedaily.com/p/trumps-values-voter-speech-brought-merry-christmas-war-back-for-some-reason-2913322>.
- Munger, Sylvain. 2016. « Du soldat antique au supersoldat de l'âge géopolitique posthéroïque, le modèle occidental de la guerre entre Achille et Iron Man ». Dans *Penser la guerre au futur*. Sous la direction de Richard Garon, 73-106. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Naím, Moisés. 2010. « Mixed Metaphors ». *Foreign Policy* 178 (mars) : 112-13.
- Patteson, Callie. 2021. « Trump claims people say 'Merry Christmas' again because of him ». *New York Post*, décembre 2021. <https://nypost.com/2021/12/17/donald-trump-claims-people-say-merry-christmas-thanks-to-him/>.
- Perry, Samuel L. 2022. « American religion in the Era of Increasing Polarization ». *Annual Review of Sociology* 48 : 87-107.
- Pettigrew, Thomas F. 2017. « Social Psychological Perspectives on Trump Supporters ». *Journal of Social and Political Psychology* 5 (1) : 107-16.
- « Presidential Candidate Donald Trump Rally in Des Moines, Iowa ». 2015. C-SPAN. <https://www.c-span.org/video/?401735-1/presidential-candidate-donald-trump-rally-des-moines-iowa>.
- Rawls, John. 2001. *The Law of Peoples*. Cambridge et Londres : Harvard University Press.
- Roberston, Derek. 2021. « How the War on Christmas Became America's Latest Forever War ». *Politico*, décembre 2021. <https://www.politico.com/news/magazine/2021/12/18/war-on-christmas-525273>.
- Rodgers, Daniel T. 2012. *Age of fracture*. Cambridge et Londres : Belknap Press of Harvard University Press.
- Rosa, Hartmut. 2023. *Pourquoi la démocratie a besoin de la religion*. Traduit par Isis von Plato. La Découverte. Paris.
- Rubin, Ashley. 2021. « Picking your proj: Identifying your research question ». Dans *Rocking Qualitative Social Science*, 3558. Stanford University Press.

- Samuels, Alex, Amelia Thomson-DeVeaux, et Nathaniel Rakich. 2022. « The Culture Wars Couldn't stop Ketanji Brown Jackson's Confirmation ». *FiveThirtyEight*, 4 juillet 2022. <https://fivethirtyeight.com/features/the-culture-wars-couldnt-stop-ketanji-brown-jacksons-confirmation/>.
- Schmitt, Carl. 1992. *La notion de politique - Théorie du partisan*. Paris : Flammarion.
- Slattery, Gram. 2024. « Trump's 'bloodbath' and other rhetoric inflame his 2024 campaign trail ». *Reuters*, 22 mars 2024. <https://www.reuters.com/world/us/bloodbath-vermin-animals-trumps-rhetoric-trail-2024-03-22/>.
- Stanton, Zack. 2021. « How the 'Culture War' Could Break Democracy ». *Politico*, 20 mai 2021. <https://www.politico.com/news/magazine/2021/05/20/culture-war-politics-2021-democracy-analysis-489900>.
- Sullivan, Kate, et Shania Shelton. 2024. « Trump posts video that shows image of Biden tied up in the back of a truck ». *CNN Politics*, 30 mars 2024. <https://www.cnn.com/2024/03/30/politics/trump-biden-video-truth-social-violent-rhetoric/index.html>.
- Taylor, Charles. 2023. « Préface ». Dans *Pourquoi la démocratie a besoin de la religion*. . Paris : La Découverte.
- Terrel, Jean. 2012. « La guerre chez Hobbes : Rousseau lecteur de Hobbes ». Dans *Penser la guerre au XVIIe siècle*. Sous la direction de Ninon Grangé. Saint-Denis : Presses universitaires de Vincennes. <https://doi.org/10.3917/puv.grang.2012.01.0095>.
- Tesfaye, Sophia. 2015. « Donald Trump joins the War on Christmas brigade: "If I become president, we're all going to be saying Merry Christmas again" ». *Salon*, 10 novembre 2015. https://www.salon.com/2015/11/10/donald_trump_joins_the_war_on_christmas_brigade_if_i_become_president_were_all_going_to_be_saying_merry_christmas_again/.
- « The sitdown : Huckabee and Trump at Mar-A-Lago ». 2021. Floride : News Max.
- « Torching trees an attack on religious observance ». 2021. *Tucker Carlson Tonight*.
- Trump, Donald J. 2017. « Remarks at a "Celebrate Freedom" Rally ». Remarque présidentielle présentée à Celebrate Freedom Rally, Washington. <https://www.presidency.ucsb.edu/documents/remarks-celebrate-freedom-rally>.
- — —. 2020. « Remarks on the Announcement of Guidance on Constitutional Prayer in Public Schools and an Exchange With Reporters ». Remarque présidentielle, Washington, janvier 16. <https://www.presidency.ucsb.edu/documents/remarks-the-turning-point-usa-student-action-summit-west-palm-beach-florida>.
- « Trump's war to win Christmas ». 2017. *Fox News @Night*. <https://www.foxnews.com/video/5691219603001>.
- Weissert, Will. 2024. « Trump says he'll defend Christianity from 'radical left' that seek to 'tear down crosses' ». *PBS*, février 2024. <https://www.pbs.org/newshour/politics/trump-says-hell-defend-christianity-from-radical-left-that-seek-to-tear-down-crosses>.
- Whitehead, Andrew L., Samuel L. Perry, et Joseph O. Baker. 2018. « Make America Christian Again: Christian Nationalism and Voting for Donald Trump in the 2016 Presidential Election ». *Sociology of Religion* 79 (2).
- Williams, Rhys H. 2012. « Immigration and National Identity in Obama's America: The Expansion of Culture-War Politics ». *Canadian Review of American Studies* 42 (3) : 322-46.

Wilstein, Matt. 2021. « Donald Trump Takes Credit for Winning the Totally Made-Up War on Christmas ». *Daily Beast*, décembre 2021. <https://www.thedailybeast.com/donald-trump-takes-credit-for-winning-the-war-on-christmas>.